

UNIVERSITÉ DE NEUCHÂTEL

FACULTÉ DE DROIT

LA PRESSE SUISSE

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE DROIT DE L'UNIVERSITÉ DE NEUCHÂTEL

SECTION DES SCIENCES COMMERCIALES

POUR OBTENIR LE GRADE DE

DOCTEUR ÈS SCIENCES COMMERCIALES ET ÉCONOMIQUES

PAR

ALBERT GOSSIN



NEUCHÂTEL

IMP. DELACHAUX & NIESTLÉ S. A.

1936

UNIVERSITE DE MONTREAL

LIBRAIRIE

LA PRESSE SUISSE

LA PRESSE SUISSE



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41555018_0004

UNIVERSITÉ DE NEUCHÂTEL

FACULTÉ DE DROIT

LA PRESSE SUISSE

THÈSE

PRÉSENTÉE A LA FACULTÉ DE DROIT DE L'UNIVERSITÉ DE NEUCHÂTEL

SECTION DES SCIENCES COMMERCIALES

POUR OBTENIR LE GRADE DE

DOCTEUR ÈS SCIENCES COMMERCIALES ET ÉCONOMIQUES

PAR

ALBERT GOSSIN



NEUCHÂTEL

IMP. DELACHAUX & NIESTLÉ S. A.

1936

UNIVERSITE DE NEUCHÂTEL

FAKULTÉ DE DROIT

1900

LA PRESSE SUISSE

THÈSE

présentée à la Faculté de Droit de l'Université de Neuchâtel

pour l'obtention du grade de Docteur en Droit

par M. ALBERT ROSSIN

Docteur en Droit de l'Université de Neuchâtel



ALBERT ROSSIN

NEUCHÂTEL

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE DROIT

1900

UNIVERSITÉ DE NEUCHÂTEL

FACULTÉ DE DROIT

La Faculté de Droit de l'Université de Neuchâtel, section des sciences commerciales et économiques, sur le rapport de M. le prof. Em. Junod, autorise la publication de la présente thèse de M. Albert Gossin; cette thèse a pour titre : *La presse suisse*.

La Faculté ne donne ni approbation ni improbation aux opinions émises, ces opinions devant être considérées comme propres à l'auteur.

Neuchâtel, le 17 novembre 1936.

Le Doyen de la Faculté de Droit :
CLAUDE DU PASQUIER

AVANT-PROPOS

Les études sur la presse suisse sont nombreuses, notamment en langue allemande. Il n'existe toutefois pas d'ouvrage, du moins en langue française, englobant l'ensemble du problème. Le présent travail, en s'efforçant de combler cette lacune, tend à faire mieux connaître aux Romands la presse d'outre-Sarine et à nos compatriotes de Suisse allemande celle de la terre romande, cela sans oublier les journaux tessinois. La presse suisse offre un caractère de diversité et de complexité que l'auteur a essayé de dégager aussi nettement que possible, tout en évitant de se perdre dans les détails. Il a cru bien faire en consacrant un chapitre au tirage des journaux étrangers, cela à titre de comparaison avec celui de la presse suisse.

L'auteur tient à exprimer ses vifs remerciements à M. le Dr LÜDI, directeur de l'Agence Télégraphique Suisse, dont la compétence et l'expérience l'ont préservé de bien des erreurs.

OCTOBRE 1936.

CHAPITRE PREMIER

CONSIDÉRATIONS LIMINAIRES

Considérée dans son ensemble, la presse suisse diffère de la presse étrangère à un double point de vue : qualitatif et quantitatif. Il existe, bien entendu, d'autres distinctions et nombreuses sont les particularités de notre presse qui ne se retrouvent nulle part ailleurs.

L'objet de notre étude est de caractériser les traits essentiels de la presse de notre pays, de les exposer sans idée préconçue et de les comparer, s'il y a lieu, à ceux qui distinguent la presse d'autres pays, notamment ceux qui nous entourent.

On trouve, à l'heure actuelle, une abondante littérature générale et spéciale sur la presse suisse. L'objectivité de quelques ouvrages laisse parfois à désirer et, d'autre part, la majeure partie est rédigée en langue allemande.

Relevons enfin que les collections de journaux ne sont pas toujours complètes et les consulter ne va pas, parfois, sans difficulté.

Il n'est guère possible de donner le total rigoureusement exact des publications suisses périodiques (journaux politiques, journaux spéciaux, journaux de famille, almanachs, revues, etc., etc.). Ce total s'élève approximativement à 5000, ainsi que l'indique le catalogue suisse des périodiques. Mais c'est là un chiffre sujet à de constantes variations, puisque l'*Annuaire de la presse suisse* relève que « dans l'espace de deux ans, le catalogue a dû enregistrer une centaine de décès et près de trois cents naissances, chiffre considérable pour un petit pays comme le nôtre ». Et cela se passait en 1911 ! Ce chiffre est en augmentation régulière et a décuplé depuis une quarantaine d'années.

La statistique de Bömer (*Das internationale Zeitungswesen*, Berlin-Leipzig 1934) révèle un total de 506 journaux pour la Suisse. (Voir également notre propre statistique de la page 53.) Sur ce total :

158 journaux paraissent	une	fois par semaine
112 » »	deux	» » »
96 » »	trois	» » »
14 » »	quatre	» » »
112 » »	six	» » »
8 » »	sept	» » »
1 journal paraît	huit	» » »
4 journaux paraissent	douze	» » »
1 journal paraît	dix-huit	» » »
506		

Comparons maintenant avec quelques pays étrangers. En Allemagne, selon le *Handbuch der deutschen Tagespresse*, on comptait en 1932, 4703 journaux dont 3262 paraissant journallement, soit le 70 % et 1441 ne paraissant qu'une ou plusieurs fois par semaine, soit le 30 %. Ce total est cependant en forte régression depuis l'avènement du national-socialisme au pouvoir.

En Autriche, où les conditions d'existence de la presse diffèrent radicalement, il n'y a qu'une cinquantaine de quotidiens, ainsi que l'indique le *Handbuch der Weltpresse*¹.

La France possède environ 1500 journaux, l'Angleterre 250, dont 140 seulement sont quotidiens et les Etats-Unis 2431, dont 380 paraissent le matin, 1533 le soir et 518 seulement le dimanche. Ce chiffre de 2431 est celui de 1932. En 1929, dernière année de la fameuse époque de la « prosperity », on comptait une quarantaine de journaux de plus, ce qui semble prouver que la crise n'a pas frappé la presse comme les autres modes d'activité du pays.

¹ *Handbuch der Weltpresse*. Carl Duncker Verlag, Berlin.

CHAPITRE II

QU'EST-CE QU'UN JOURNAL

A priori, c'est une question qui peut sembler quelque peu puérile. Pourtant, les avis diffèrent et on compte déjà une centaine de définitions du journal. Nul doute que ce chiffre augmente encore, car il y a là matière à discussion.

Selon le professeur Dovifat, le journal transmet l'actualité la plus récente, dans les milieux les plus étendus et dans les délais aussi courts que réguliers (« Die Zeitung vermittelt jüngstes Gegenwartsgeschehen in kürzester regelmässiger Folge der breitesten Oeffentlichkeit. » — Dovifat : *Zeitungswissenschaft*, Berlin-Leipzig 1931). C'est là la définition du journal d'information. Elle nous paraît être parfaitement juste.

Une autre définition, parue dans la *Presse suisse*, en 1896 (Imprimerie von Jent & Co, Berne) englobe tous les journaux et revues, publications, etc., auxquels on peut s'abonner à la poste ou auprès de l'éditeur.

Rien ne montre mieux la difficulté de trouver une interprétation conciliant les vues de chacun que l'ouvrage de F. Bertkan, sur la nécessité de définir le journal en Allemagne (Bertkan, F. : « Die Notwendigkeit einer Begriffserklärung in der deutschen Zeitungswissenschaft »). Une des définitions les meilleures est celle de Löbl, dans son ouvrage *Kultur und Presse* (Leipzig 1903) : le journal, selon Löbl, est une publication paraissant à intervalle régulier, répandue partout grâce à la reproduction mécanique, dont le contenu, d'un intérêt général et varié, relate les événements de l'actualité la plus récente.

Ajoutons enfin que notre étude porte sur les journaux tels que l'opinion courante les envisage, c'est-à-dire les journaux d'information et de politique, ce qui nous amène à la question du classement des journaux. Il y a, dans ce domaine, plusieurs façons de les classer. Certains classements sont uniquement destinés à appuyer une théorie quelconque ou

à caractériser la presse à l'égard d'un mouvement politique, d'un fait économique ou d'un événement important. On dira alors la presse adverse, la presse amie, la presse neutre, la presse capitaliste, la presse marxiste, la presse honnête, la presse vénale, etc., etc. C'est là le classement que tout citoyen établit vis-à-vis des journaux en général. C'est un mode de faire éminemment subjectif, résultant uniquement des idées, de la mentalité de qui l'élabore. Sans contester en aucune manière l'importance de la portée pratique de cette façon de classer, nous ne saurions nous y arrêter, car seul un classement objectif, rationnel, basé sur une analyse scientifique des journaux, peut être utile et certain.

Selon le professeur Weber ¹, dont l'autorité en matière de journalisme est bien connue en Suisse, il y a lieu de distinguer historiquement la presse subjective du XVII^e siècle (Gefühlspresse) qui, selon lui, n'était ni meilleure ni pire que la presse sensationnelle du XX^e siècle. Au XVIII^e siècle, et par la suite, deux catégories naquirent, la presse encyclopédique (Wissenspresse) qui entend éduquer les masses et la presse volitive (Willenspresse) qui se fait l'écho des opinions et revendications des partis et de la nation en général. Finalement vint la presse moderne dont l'universalité est le principe directeur et qui publie tout ce qui peut intéresser le lecteur, en le renseignant et l'instruisant sur toutes choses.

Arrêtons-nous maintenant à la distinction que fait le professeur Bömer, dans son ouvrage sur le journalisme international (Bömer, Karl, *Das internationale Zeitungswesen*, Berlin-Leipzig 1934). Bömer considère qu'il y a trois catégories : la presse de groupement (Gruppenpresse), la presse des masses (Massenpresse) et la presse d'Etat (Staatspresse). La première est celle qui relève uniquement d'un groupe politique, économique, social ou intellectuel. Le journaliste, attaché à un organe de cette catégorie, a pour tâche première d'imprimer un accent particulier à certaines informations et de travailler constamment en s'inspirant des idées du groupement politique ou autre dont le journal est le porte-parole. En d'autres termes, la presse de groupement n'est pas autre chose que la presse d'opinion.

La presse des masses relègue à l'arrière-plan la défense d'opinions ou théories de tout groupement et s'occupe plutôt de publier ce qui est de nature à plaire au public. Plaire et non guider, tel est son mot d'ordre. Cherchant à gagner sans cesse le plus grand nombre de lecteurs, elle

¹ Dr K. WEBER. *Die Zeitung als Objekt der Kritik* (Zurich 1928).

s'abstient de donner une teinte politique nettement déterminée à ses informations. Elle s'inspire avant tout de considérations économiques, tandis que la presse d'opinion cherche d'abord à gagner aux idées qu'elle défend les citoyens du corps électoral. La presse des masses, qui ne peut évidemment se trouver en plein essor que dans les pays fortement peuplés, donne parfois à ses informations un caractère sensationnel en spéculant sur les instincts de curiosité plus ou moins marqués du grand public. C'est aux Etats-Unis, en Angleterre et en France, depuis la guerre surtout, que la presse des masses est le plus développée.

La presse d'Etat est celle des pays à régime autoritaire ou dictatorial : Italie, Russie, Allemagne, Autriche, notamment. Ici, tout est subordonné à la raison d'Etat et une seule opinion ose s'y exprimer : celle qui est conforme aux vues du gouvernement.

La presse suisse appartient en majeure partie à la presse de la première catégorie, c'est-à-dire à la presse d'opinion ou de groupement. Il ne saurait en être autrement, si l'on considère simplement le développement des institutions démocratiques de notre pays et son chiffre minime de population.

Il y a encore d'autres façons de classer. En partant du point de vue de l'organisation politique ou administrative de la Suisse, on peut parler de la presse fédérale qui comprend les grands journaux, de la presse cantonale (journaux moins importants) et enfin de la presse régionale ou locale. En France, on aura la presse parisienne et celle de province, dont l'influence est souvent négligée à l'étranger.

En partant du point de vue linguistique, nous aurons, en Suisse, la presse de langue française, celle de langues allemande, italienne et rhéto-romanche.

Considéré sous l'angle de la parution, le journal sera quotidien, bi-hebdomadaire, tri-hebdomadaire, hebdomadaire, bi-mensuel ou mensuel. Dans un autre ordre d'idées, on aura la presse du matin, celle du soir et enfin de midi, cette dernière généralement connue en Suisse allemande.

Ces diverses façons de classer se retrouvent dans la bouche de chacun, dans tous les ouvrages sur la presse et dans les statistiques et catalogues de journaux. Chaque catégorie de journaux se distingue par sa structure particulière et repose sur une formule et des conditions d'existence qui lui sont propres.

Schématiquement, nous trouvons en Suisse :

1. La presse fédérale
2. La presse cantonale
3. La presse régionale
4. La presse locale
5. La presse de Suisse romande
6. La presse de Suisse allemande
7. La presse tessinoise
8. La presse rhéto-romanche
9. La presse politique
10. La presse neutre
11. La presse sportive
12. La presse radiophonique
13. La presse scolaire
14. La presse à l'usage des familles
15. La presse agricole
16. La presse des arts et métiers
17. La presse technique et professionnelle
18. La presse officielle (Feuille fédérale, feuilles officielles cantonales)
19. Les journaux intéressant exclusivement le public féminin, par exemple les journaux de mode, etc.
20. La presse religieuse
21. La presse artistique
22. La presse humoristique
23. Les journaux s'adressant à la jeunesse ou à des catégories spéciales de lecteurs.

Et la liste pourrait encore s'allonger ! Nous dépasserions les limites de cette étude en étudiant chaque catégorie ; aussi nous contenterons-nous d'examiner les plus importantes, notamment la presse cantonale, la presse politique et d'information.

CHAPITRE III

LA PRESSE DE CHAQUE CANTON

La Presse bâloise

En Suisse, l'antique cité de Bâle fut la première à connaître un journal, à la même époque à peu près que les cités d'Europe où les premières feuilles furent publiées. Bien avant Berne, Genève et Lausanne et précédant de vingt-trois ans Zurich, Bâle possédait, dès 1610, un journal, l'*Ordinari Wochenzeitung*. Par son université, la ville, au début du XVII^e siècle, jouissait d'un grand renom. Centre intellectuel connu dans toute l'Europe, Bâle devait naturellement attirer les imprimeurs francfortois ou strasbourgeois. Economiquement, la ville connaissait une ère de prospérité à laquelle la guerre de Trente ans devait hélas! mettre fin pour longtemps.

L'*Ordinari Wochenzeitung* eut une vie éphémère et disparut en 1611 déjà. Les archives municipales de Bâle n'en possèdent aucun numéro. Suivant K. Weber (*Die Schweizer Presse*, 1883-1933), son imprimeur et éditeur responsable, un nommé Schröter, dut passer une nuit en prison, à la suite d'une plainte des autorités bernoises mécontentes d'un article.

Pendant longtemps, Bâle n'eut plus de journal paraissant régulièrement. Ses habitants durent se contenter de bulletins occasionnels publiés à l'arrivée des courriers postaux. Et pourtant, la guerre de Trente ans faisait rage sur toute la partie occidentale du continent et Bâle, par sa situation géographique, plus que toute autre ville était exposée à en subir le contre-coup.

Ce n'est qu'en 1682 que reparait un journal à dates régulières : la *Basler Mittwoch- und Samstag-Zeitung*. Ses origines étaient analogues à celles de la *Sonn- und Donstägliche Zeitung* de Berne. A l'instar de cette dernière, la *Basler Mittwoch- und Samstag-Zeitung* était publiée par une

entreprise postale chargée d'assurer le service entre Bâle, Strasbourg, Berne, Genève et Lyon.

Le professeur Fr. Mangold a consacré à la feuille bâloise une étude très fouillée (Fr. Mangold. *Die Basler Mittwoch- und Samstag-Zeitung*, 1682-1796, Bâle 1900) à laquelle sont empruntés une partie des détails qui vont suivre.

Son tirage moyen semble avoir été de 315 numéros en 1683, 435 en 1684-1685, 545 en 1688-1689 pour atteindre le total de 800 numéros pendant une certaine période. Ce dernier chiffre est élevé si l'on considère que Bâle comptait à peine une quinzaine de milliers d'habitants.

Le fait à relever, c'est que l'entreprise postale précitée n'était autre que la corporation des commerçants bâlois à laquelle le Conseil exécutif octroya, le 1^{er} septembre 1694, le monopole de toutes les publications de presse.

En 1721, le Directoire de la Corporation des commerçants (Direktorium der Basler Kaufmannschaft) remit toute l'entreprise du journal à une société fermière, en se réservant seulement le droit de nommer le rédacteur.

La *Basler Mittwoch- und Samstag-Zeitung* recevait ses informations, sous forme de manuscrits, des villes de Vienne, Paris, Genève, Milan, Ratisbonne, Strasbourg, non compris celles d'Angleterre et de Hollande. Des Bâlois voyageant ou fixés à l'étranger lui envoyaient aussi des correspondances. C'est ainsi que sur un relevé de compte, on lit : « Manuscrit de Milan de Brunschweiler, Ortmann et Karger (1697). » Ce sont là des noms d'origine bâloise. Ortmann, Brunschweiler et Karger étaient-ils correspondants attitrés du journal ou n'étaient-ils que de passage dans la grande cité lombarde? Nul ne le sait.

Ces manuscrits étaient très coûteux et bientôt, les éditeurs durent en réduire le nombre à la suite de la diminution du nombre des abonnés.

Les journaux représentaient une autre source d'informations. A Bâle parvenaient ceux de Francfort-sur-le-Main, Augsbourg, Leyde, Cologne, Paris, Altona, Berne, Schaffhouse, etc.

La *Basler Mittwoch- und Samstag-Zeitung*, la *Frankfurter-Zeitung* et l'*Augsburger-Zeitung* entretenaient notamment des relations suivies. Le professeur Mangold s'est livré à une étude comparative serrée sur les informations de ces trois organes. C'est ainsi qu'il en arrive à la conclusion que dans nombre de cas, le journal bâlois a reproduit les informations

de la *Frankfurter-Zeitung*. Dans d'autres cas, leur analogie semble plutôt prouver que les deux journaux avaient les mêmes correspondants.

La supériorité de Bâle sur Francfort et Augsbourg était manifeste en ce qui concerne les correspondances de France, d'Espagne et d'Italie. Celles-ci furent souvent reproduites intégralement par l'*Augsburger-Zeitung*. En revanche, la *Basler Mittwoch- und Samstag-Zeitung* accusait une certaine infériorité dans son service d'informations relatif aux pays du nord.

Au XVIII^e siècle, Bâle possédait en outre une feuille d'annonces portant le nom d'*Avis-Blatt* et dont la situation financière était plus enviable que celle du journal d'information ; son sort n'était pas lié aux vicissitudes de la politique, ni subordonné aux rigueurs de la censure. Ses frais étaient moindres en outre : rien à payer pour les informations et les annonces, purement locales, affluaient d'elles-mêmes.

La *Basler Mittwoch- und Samstag-Zeitung* dépérit lentement vers la fin du XVIII^e siècle et cela pour diverses causes d'ordre politique et matériel. Le professeur Mangold assure que la *Zürcher Zeitung* (c'est-à-dire l'actuelle *Neue Zürcher Zeitung*) était mieux présentée et que ses articles sur la Révolution française en particulier laissent apparaître une supériorité évidente.

Bref, le 24 décembre 1796, le Conseil de Bâle décidait de suspendre, dès le début de l'année suivante, la publication de la *Basler Mittwoch- und Samstag-Zeitung* qui disparut après plus d'un siècle d'une vie glorieuse quoique souvent difficile.

Les années qui avaient précédé la Révolution française avaient été quelque peu agitées à Bâle et l'effervescence des esprits se traduisit par la publication de périodiques aux idées avancées, en particulier *Der Eidgenosse*, l'*Helvetische Nachlese* et *Der Patriot* qui vécurent cependant peu d'années. Cette période de bouleversements politiques, économiques et sociaux n'était guère propice à la stabilité des entreprises de toutes sortes.

Chose curieuse, Bâle n'eut aucun journal d'information sous la République helvétique, l'Acte de Médiation et une partie de la Restauration. Pourtant, on y lisait beaucoup de gazettes, mais celles du dehors. La seule feuille qui vit alors le jour fut la *Feuille officielle*. On pourrait presque en déduire qu'en dépit des formidables événements issus de la convocation des Etats généraux, le Bâlois préférerait les annonces aux informations politiques.

Ce n'est qu'en 1831 que sera fondé un organe politique : la *Basler Zeitung* dont la principale tâche sera de défendre les intérêts de la ville contre ceux de la campagne. Son premier numéro sortit de presse le 13 janvier 1831, au moment où un gouvernement autonome venait de se constituer à Liestal, sous la présidence de Stephan Gutzwiller.

Après de longs mois de discordes avec la ville, les communes campagnardes virent leur autonomie consacrée par une décision de la Diète qui aboutit à la création de deux demi-cantons. A cette époque, Bâle-Campagne répondit aux attaques de la *Basler Zeitung* en lançant un journal au nom pimpant de *Der unerschrockene Rauracher*.

Revenons à la *Basler Zeitung*. Son tirage moyen fut de 850 exemplaires pour une population de plus de 22,000 habitants.

A titre documentaire, voici (*Die Schweizer Presse 1883-1933*) quel était le tirage des principaux journaux politiques suisses des années 1830 à 1840 :

Basler Zeitung 850, *Thurgauer Zeitung* 800, *Solothurner Blatt* 1200, *Ostschweiz. Wochenblatt* 200, *Zürcher Freitags-Zeitung* 4500, *Landbote* 3080, *Neue Zürcher Zeitung* 1150, *Schweiz. Republikaner* 500, *Journal de Genève* 1200, *Neue Luzerner Zeitung* 1000, *Gazette de Lausanne* 2000, *Nouvelliste vaudois* 800-1000.

Défendant avec acharnement le mouvement conservateur, la *Basler Zeitung* prospéra avant 1848. Le changement de régime politique lui porta un premier coup auquel s'ajoutèrent bientôt des difficultés financières. Nonobstant ses efforts pour combattre victorieusement la concurrence, elle finit par disparaître en 1859.

Les *Basler Nachrichten* d'aujourd'hui sont, en quelque sorte, la continuation d'une feuille d'annonces fondée en 1729, l'*Avis-Blatt* et qui, en 1845, prit le nom de *Basler Intelligenzblatt* pour publier dès lors des informations et articles d'ordre politique et économique. Onze ans après, nouveau changement d'enseigne : les mots *Basler Intelligenzblatt* ne sont plus qu'imprimés en petits caractères, tandis que s'étalent ceux de *Basler Nachrichten*.

Journal conservateur, les *Basler Nachrichten* avaient pris la succession politique de la *Basler Zeitung*. Cependant, de 1873 à 1902, son orientation fut nettement radicale, de sorte que les conservateurs bâlois fondèrent un nouvel organe, l'*Allgemeine Schweizerzeitung* qui cessa de paraître quand les *Basler Nachrichten* donnèrent un coup de barre à droite. Les

deux rédacteurs de l'*Allgemeine Schweizerzeitung* vinrent accroître son personnel dirigeant.

La *National Zeitung* vit le jour en 1842, sous le nom de *Schweizerische National Zeitung* et fut lancée par une société s'intitulant un peu prétentieusement « Société des amis de la patrie ». D'emblée elle se dressa contre le régime conservateur et lutta de toutes ses forces pour les idées qui s'inscrivirent bientôt dans la constitution fédérale de 1848. En 1860, elle prit le nom de *Schweiz. Volksfreund*, mais dès 1888, revint à son appellation primitive.

Avec les *Basler Nachrichten* et la *National Zeitung*, Bâle-Ville possède aujourd'hui deux organes qui se placent au premier rang des journaux suisses, tant par l'étendue de leurs informations que par la qualité de leurs collaborateurs. Ils sont lus dans la Suisse entière et leur influence générale en Suisse, si l'on peut ainsi dire, dépasse de beaucoup leur influence spécifiquement bâloise.

Mentionnons encore l'apparition éphémère, en 1871, de la *Grenzpost*, feuille fondée par d'aucuns pour faire pièce à l'orientation jugée trop francophile des journaux bâlois pendant le conflit franco-allemand. La *Grenzpost* végéta encore quelques années après la conclusion de la paix de Francfort, pour finir par disparaître sans gloire.

Les autres journaux politiques d'information bâlois sont le *Basler Volksblatt* (catholique, 1873), l'*Arbeiter Zeitung* (socialiste, 1920), le *Basler Vorwärts* (communiste, 1893) et la *Neue Basler Zeitung* (neutre). Le *Basler Volksblatt* fut fondé en plein Kulturkampf. Ses promoteurs avaient surtout pour objectif de lutter contre les tendances « radicalisantes » d'une partie de la population catholique. Le *Basler Volksblatt*, qui se fit le champion du dogme de l'infaillibilité du pape, est resté l'organe des conservateurs catholiques bâlois.

Disons encore quelques mots de la presse de gauche : comme à Berne et à Zurich, la presse socialiste date de la fin du XIX^e siècle. Le premier organe ouvrier fut le *Basler Arbeiterfreund* (1884) dont la succession échut en 1890 au *Vorwärts* devenu l'organe officiel du parti socialiste bâlois. Une scission se produisit en 1920 au sein du parti ouvrier. Le *Vorwärts* devint alors l'organe du parti communiste tandis que les socialistes créaient de leur côté un journal autonome qui, en 1922, prit le nom de *Basler Arbeiterzeitung*.

A Liestal paraissent notamment la *Basellandschaftliche Zeitung* (radical, 1833) et le *Landschäftler* (radical, 1848).

La Presse zurichoise

Plus qu'ailleurs, semble-t-il, la presse zurichoise se confond, dans son évolution, avec l'histoire du canton. Sur les bords de la Limmat, le journaliste fut constamment à la brèche et souvent joua un rôle décisif dans les événements politiques. Zurich, métropole commerciale de la Suisse, fut de tout temps un lieu de ralliement, de rendez-vous, où s'échangeaient les informations, où se trouvaient les relais postaux, où convergeaient les émissaires des pays voisins, bref, un centre d'information de premier ordre.

Rien d'étonnant que les premières feuilles de Zurich soient contemporaines aux débuts du journalisme en Europe. Elles paraissaient une fois par semaine et bientôt, en dépit des moyens primitifs de transmission, elles devancèrent celles d'outre-Rhin, surtout en donnant des informations complètes de l'Europe méridionale, d'Italie et du Midi de la France en particulier.

La première en date fut la *Zeitung Post* dont l'année de fondation n'est pas exactement connue. Elle parut dès 1633 sous le nom de *Wochen-tliche Ordinari Zeitung*. Les nouvelles étaient classées par pays ou suivant l'ordre chronologique. Elles se rapportaient à l'étranger plus qu'à la Suisse et étaient généralement reproduites simplement de journaux d'autres pays, sans aucun commentaire de la rédaction. Aussi est-il impossible de se faire une idée précise de la réaction que provoquaient alors en Suisse les événements extérieurs.

La parution des premiers journaux coïncidait, à Zurich, avec un certain ralentissement de l'activité économique. Les luttes religieuses engendrées par la Réformation ne sont pas encore complètement éteintes et les relations entre Zurich et les cantons catholiques demeurent tendues. Economiquement, c'est le régime corporatif; politiquement, l'oligarchie gouvernementale représentée par les familles patriciennes.

1674 marqua la fondation d'un journal qui bientôt deviendra tout-puissant, non seulement à Zurich, mais dans toute la Suisse orientale : la *Freitags-Zeitung*. A l'instar des autres hebdomadaires, cette « feuille du vendredi » ne commentait pas les informations étrangères, au début tout au moins. Elle se distingua par la variété de sa partie rédactionnelle et, au XVIII^e siècle, publia des articles de vulgarisation scientifique. Elle mentionna les aventures de Cagliostro et, à plusieurs reprises, Anastasie dut sévir contre elle.

C'est en 1730 que paraît la première feuille d'annonces de Zurich : les *Donnstags-Nachrichten von Zürich*. Les annonces sont rationnellement classées en huit catégories : achats et ventes d'immeubles, transports, denrées alimentaires, état-civil, etc.

L'actuelle *Neue Zürcher Zeitung* fut fondée en 1780 par la maison d'éditions « Orell, Gessner, Füssli & C^o » sous le nom de *Zürcher Zeitung*. Dès ses débuts, elle devient l'une des plus lues de Zurich et aussi de Suisse, se signalant par l'excellence de son service d'informations étrangères et par l'objectivité qu'elle a su observer jusqu'à présent. Une rubrique commerciale et économique est créée en 1796 et publie les prix enregistrés sur les marchés suisses et extérieurs.

La Révolution française éclate et marque l'éclosion d'une nouvelle ère pour les journaux. Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, les informations parvenaient exclusivement par la poste ordinaire. Les journaux ne disposaient pas encore d'une équipe de correspondants établis dans les grandes capitales européennes. L'intérêt passionné suscité à Zurich comme ailleurs par les événements de 1789 va maintenant obliger les journaux à faire un effort en vue de satisfaire cette soif d'information. Il ne suffira plus de se borner à reproduire les nouvelles publiées par les journaux du dehors. Il s'agit maintenant d'avoir ses propres informateurs et d'être en communication rapide avec eux. A cet égard, la *Neue Zürcher Zeitung* se signala tout spécialement. La façon dont elle renseigna ses lecteurs pendant la Révolution et l'épopée napoléonienne fut supérieure, et de loin, à celle de sa vieille rivale, la *Freitags-Zeitung*, de Bürkli.

Les idées démocratiques propagées par les philosophes du XVIII^e siècle, et qui trouvèrent leur expression dans la déclaration des droits de l'homme dont le retentissement fut considérable chez nous comme ailleurs, transforment le caractère de la presse zurichoise qui se consacre de plus en plus aux luttes politiques. Plusieurs organes combattant pour les idées émancipatrices se fondent : le *Beobachter* qui prend la succession des *Monatlichen Nachrichten Schweizer Neuheiten*, le *Schweizerische Republikaner*, la *Neue Chronik für die Schweiz*, en particulier.

Le désenchantement ne tarde pas à trouver son écho dans les journaux. La Révolution, après l'enthousiasme de la première heure, est maintenant attaquée : les troupes françaises occupant la Suisse, les soldats de la coalition austro-russe sont accueillis comme des sauveurs. Souvarof est même traité de libérateur de la Suisse.

Avant de passer à la période de l'Acte de Médiation, disons quelques mots du droit de timbre frappant les journaux, en dépit des constants efforts de ceux-ci pour s'en défaire. Ce droit (Stempelgebühr) se montait à 1-2 centimes par exemplaire. Il n'était aucunement justifié par des raisons d'ordre fiscal, puisque les recettes qu'il produisit ne représentaient que quelques milliers de francs par an pour la Ville de Zurich (Fr. 5518 en 1805, Fr. 5465 en 1821, voir Max Uebelhör : *Die Zürcherische Presse im Anfang des 19. Jahrhunderts* 1908). En réalité, les autorités municipales entendaient par ce moyen nuire au libre développement des journaux, propagateurs d'idées qu'elles jugeaient subversives. Si l'on considère que, dans l'ensemble, le prix d'abonnement était ainsi artificiellement accru d'un tiers environ, on comprend les efforts des éditeurs pour faire abolir cet impôt aussi injuste qu'inutile. Ils y parvinrent enfin en 1862.

L'Acte de Médiation, dicté par Napoléon à la Suisse, mit fin à la période agitée de la République helvétique une et indivisible. Pendant plus de dix ans, les luttes politiques seront moins vives et, sur les bords de la Limmat, on suit, jour après jour, avec passion, l'étonnante épopée napoléonienne. Zurich compte alors plus d'une douzaine de milliers d'habitants. La *Zürcher Zeitung* et la *Freitags-Zeitung*, toujours rivales, se partagent les faveurs du public. Voici quels étaient leurs tirages respectifs :

Années	<i>Freitags-Zeitung</i>	<i>Zürcher Zeitung</i>
1803	2345	1176
1804	2345	1176
1805	4580	931
1806	4750	1120
1807	5000	1040
1808	4460	912
1809	5180	1045
1810	4706	1000
1811	4524	842
1812	4526	780
1813	1980	2816
1814	6106	1075
1815	5228	1116

La gazette de Bürkli est en tête, tandis que le tirage de la *Zürcher Zeitung* varie considérablement d'année en année et cela pour des raisons politiques et économiques bien difficiles à expliquer.

La *Freitags-Zeitung*, en général hostile à toute influence étrangère, est l'ennemie farouche de Napoléon dont elle attaque constamment le despotisme à l'égard de notre pays. Aussi soutient-elle l'Angleterre. La *Zürcher Zeitung* se montre en revanche plus réservée et bientôt admiratrice de l'œuvre du grand Corse. Elle publie intégralement les bulletins concernant l'empereur, donne force détails sur la vie à la cour et, naturellement, s'efforce d'être aussi complète que possible au sujet des campagnes militaires. Le mariage de l'empereur avec l'archiduchesse Marie-Louise, la naissance du Roi de Rome, remplissent des colonnes entières. Un changement d'attitude se produira à la chute de l'Aigle et, dès lors, elle consacrera plus de place que jadis aux informations touchant l'Allemagne et la Grande-Bretagne.

1815 : la période qui s'ouvre, si elle marque un recul du progrès dans les institutions politiques, coïncide avec un profond bouleversement économique, à Zurich comme partout ailleurs : la production industrielle subit une modification essentielle, grâce au machinisme et les transports ne vont pas tarder à prendre un nouvel essor. L'industrie zurichoise des textiles, profitant des inventions faites en Angleterre et à Lyon (métier Jacquard) et sous l'impulsion d'hommes intelligents et actifs, part à la conquête d'importants marchés mondiaux. Des filatures mécaniques sont installées. Le progrès économique ne favorise guère le développement de la presse qui a à subir les vexations découlant de la Restauration. Ce n'est qu'en 1829 que la censure fut supprimée pour être remplacée par une loi comportant une certaine bienveillance certes mais qui, en définitive, était libérale. Jusqu'alors, les autorités étaient intervenues dans nombre de cas confessionnels ou politiques. Sous la République helvétique une et indivisible, la presse jouissait, en principe, d'une liberté totale. En réalité, les préfets obtinrent bientôt le droit de sévir et en usèrent largement pour « caviarder » toute critique de l'œuvre napoléonienne.

En 1821, la *Zürcher Zeitung* prend le nom de *Neue Zürcher Zeitung* qu'elle conservera jusqu'à nos jours. Pour le prix annuel de fr. 12.—, elle paraît trois fois par semaine : lundi, mercredi et samedi. Le changement profond consiste cependant dans l'impulsion que va lui donner son nouveau rédacteur en chef, Paul Usteri, vieux lutteur qui toute sa vie

combattrait en faveur des idées libérales. Désormais et plus qu'auparavant, la *Neue Zürcher Zeitung* va prendre la tête du mouvement libéral qui aboutira à l'œuvre constitutionnelle de 1848. Les journées de juillet 1830 accentuent ce mouvement qui, pour la *Neue Zürcher Zeitung*, subit un coup dur, par suite de la mort, le 9 avril 1831, d'Usteri. Elle n'en poursuit pas moins sa campagne, bien que n'étant inféodée à aucun parti. En 1831, elle est interdite par le gouvernement patricien de Berne, encore que sa diffusion ne dépasse guère les limites du canton. Quant à la *Freitags-Zeitung*, toujours dirigée par un membre de la dynastie des Bürkli, elle est la plus importante feuille du canton avec ses 4500 abonnés.

La période de 1830 à 1840 donne naissance à de nombreuses feuilles : le *Schweizerische Konstitutionnel* (conservateur, 1834), *Der Unabhängige*, à l'existence éphémère, le *Freitagsblatt*, le *Winterthurer Wochenblatt*, *Die Zeitung vom Zürichsee* (libérale-radical, 1832) qui devint, en 1833, le *Schweizerische Freiheitsfreund*. A Zurich même, le radicalisme de parti est représenté par le *Schweiz. Republikaner* que dirige Louis Snell. A Winterthour est fondé, le 24 mars 1839, le *Landbote*, surtout répandu dans les campagnes et qui, une dizaine d'années plus tard, comptera déjà plusieurs milliers d'abonnés.

Dans le canton, l'application de la constitution libérale de 1831 (acceptée par 40,503 oui contre 1721 non), œuvre d'Usteri en particulier, n'avait pas fait disparaître l'agitation religieuse qui grandissait de jour en jour. Si la *Neue Zürcher Zeitung* se posait en champion du libéralisme, la *Freitags-Zeitung* elle, défendait la pure orthodoxie réformée. David Bürkli, son directeur et rédacteur en chef, regrettait notamment ce qu'il appelait la chute du vrai christianisme à Zurich. « Sankt Bürkli », comme on l'appelait irrévérencieusement dans certains milieux, fut l'un des principaux instigateurs du soulèvement populaire des 5 et 6 septembre 1834. Le prétexte de celui-ci, d'ordre presque exclusivement religieux, fut l'appel à une chaire de l'Université, lancé par le gouvernement radical au professeur allemand David-Friedrich Strauss dont le livre contestant la personnalité historique de Jésus-Christ avait fait sensation. Les protestants orthodoxes s'étant organisés pour rétablir la tutelle de l'Eglise sur l'instruction, abrogée par la constitution de 1831, plusieurs milliers de personnes marchèrent sur Zurich où les troupes firent feu. On releva vingt-trois morts au Münsterhof. Le nouveau gouvernement conservateur, dont les chefs étaient Johann-Kaspar Bluntschi et Emmanuel Mous-

son, resta au pouvoir jusqu'en 1845, puis fut remplacé par un Conseil d'Etat radical. Pendant les années où ils détinrent le pouvoir, les conservateurs, bien qu'ayant laissé en vigueur la constitution de 1831, surveillèrent étroitement la presse. Les rédacteurs du *Republikaner* (organe radical de gauche), Snell en tête, quittèrent le canton, mais revinrent peu de temps après. La politique conservatrice trouva un défenseur zélé dans le rédacteur en chef de la *Freitags-Zeitung*, Fritz Bürkli qui, en 1837, prit la succession de David Bürkli. Dans le camp opposé, la *Neue Zürcher Zeitung* se tient plutôt sur la réserve, consacrant ses efforts à développer son service d'informations plutôt qu'à se perdre dans de stériles polémiques. Le 1^{er} janvier 1843 marque une date importante : la *Neue Zürcher Zeitung*, jusqu'alors tri-hebdomadaire, paraît désormais une fois par jour.

Les radicaux reviennent au pouvoir en 1845 et, de 1845 à 1848, les journaux du parti poursuivent de plus belle leur campagne libérale jusqu'à l'adoption de la constitution fédérale.

La détente qui résultait de cette œuvre constitutionnelle fut particulièrement sensible à Zurich. Les journaux consacrèrent moins de place aux luttes et questions politiques en général, pour entretenir en revanche davantage leurs lecteurs des problèmes économiques et ferroviaires. L'affaire de Neuchâtel, en 1856, et la question savoyarde défrayèrent toutefois, la chronique journalistique.

Depuis 1848, l'organe du radicalisme de gauche, le *Schweiz. Republikaner*, ne battait plus que d'une aile. Il s'effondra en 1851 et fut remplacé par la *Neue Schweiz. Volksblatt*, de même nuance et qui attacha un intérêt particulier aux problèmes sociaux que l'opinion publique commençait à évoquer.

Nous ne signalerons pas tous les journaux de moindre importance généralement qui disparurent ou virent le jour durant la seconde moitié du XIX^e siècle. Bornons-nous à signaler encore les faits marquants.

En 1868 — année qui fut désastreuse pour les radicaux zurichois — la *Neue Zürcher Zeitung* qui appartenait à la maison Orell, Füssli & Co devint la propriété d'une société anonyme. Ses services furent réorganisés par le nouveau rédacteur en chef, Eugène Escher. Les recettes furent accrues par l'augmentation du prix des abonnements et des annonces. On introduisit le système des deux éditions. La guerre franco-allemande donna une impulsion nouvelle au journal qui, dès lors, ne cessa de voir son tirage s'accroître d'année en année.

De 1874 à nos jours, le fait important fut la création d'une presse socialiste, laquelle suivit la constitution d'un parti autonome. Jusqu'alors, les ouvriers votaient avec les démocrates ou radicaux de gauche.

Jusqu'à la création d'une presse autonome, le socialisme était défendu par le petit hebdomadaire *Die Tagwacht*, fondé par Hermann Greulich, puis par l'*Arbeiterstimme* qui représentait surtout les intérêts syndicalistes.

L'organe du parti socialiste zurichois, l'actuel *Volksrecht*, parut le 1^{er} avril 1898 et compta dès son début environ 4000 abonnés.

Signalons enfin la publication, dès 1878, de la *Zürcher Post*, organe officiel du parti démocrate et qui fut dirigé pendant de longues années par le Conseiller aux Etats Wettstein. Ce dernier, promoteur du séminaire de journalisme de l'Université de Zurich, a rendu de grands services à la cause du journalisme en Suisse. La *Zürcher Post* eut aussi comme rédacteur en chef l'éminent historien et homme d'Etat Théodore Curti qui fut ensuite, de 1902 à 1914, directeur de la *Frankfurter Zeitung*.

En 1914, alors que la grande guerre allait décupler l'intérêt du public pour les journaux, nous assistons à la fin de la vénérable *Freitags-Zeitung* qui n'avait cessé de décliner depuis la mort des Bürkli. La *Freitags-Zeitung* s'éteignit après avoir joué un rôle de premier plan non seulement à Zurich, mais encore dans toute la Suisse orientale où le « Bürkli », comme on appelait l'éditorial, était lu et commenté dans des milliers de foyers.

Arrivés au terme de cet aperçu de la presse zurichoise, faisons le point : Zurich est la cité qui a donné naissance au plus grand nombre de journaux et notamment à ceux dont le tirage est le plus élevé : la *Neue Zürcher Zeitung*, le *Tages-Anzeiger für Stadt und Kanton Zürich* (1893), le *Tagblatt der Stadt Zürich*, feuille officielle d'annonces (1730) et la *Schweizer Wochen-Zeitung* (neutre). Le *Tages-Anzeiger*, avec ses 90,000 exemplaires, est non seulement premier par son tirage, mais encore par le nombre de ses pages qui approche la trentaine et souvent la dépasse, ce qui en fait presque un véritable journal américain.

Mais, un quotidien domine tout le lot : la *Neue Zürcher Zeitung* qui eut notamment comme rédacteur en chef l'actuel Président de la Confédération, M. Albert Meyer. La *Neue Zürcher Zeitung* s'est toujours inspirée d'une longue tradition. C'est une sorte de *Times* de notre pays par son influence et par sa mise en page constamment identique. Chaque jour on y retrouve les mêmes rubriques. C'est le type du journal d'opinion

qui ne saurait faire aucune concession au journalisme à sensation, au « Revolverjournalismus », comme on dit outre-Rhin. Cette apparence quelque peu austère ne nuit guère à sa diffusion qui dépasse les frontières de notre pays pour atteindre les capitales et grandes cités européennes. Tout au plus entend-on une fois ou l'autre un lecteur se plaindre de la longueur de certains articles de fond.

En outre, la *Neue Zürcher Zeitung* est le seul organe suisse donnant chaque jour trois éditions absolument différentes les unes des autres. Il y a en effet la « Morgenausgabe », la « Mittagsausgabe » et l'« Abendausgabe ». La variété et l'authenticité de ses informations, la valeur de ses feuilletons scientifiques et littéraires, la qualité de ses collaborateurs et son souci d'objectivité ont donné à la *Neue Zürcher Zeitung* un prestige rarement acquis ailleurs. Celle-ci joue un rôle éminent dans la politique radicale et déterminant dans la formation de l'opinion publique. Il est inutile enfin de faire l'éloge de sa partie commerciale et financière que chaque homme d'affaires lit en Suisse.

Parmi les autres journaux jouissant d'une certaine influence à l'heure actuelle, signalons les *Neue Zürcher Nachrichten* (chrétien-social, 1904), le *Volksrecht* (socialiste, 1893), la *Zürcher Post*, organe du parti démocrate, le *Kämpfer* (communiste, 1921), *Die Front* (front national, 1933), tous paraissant à Zurich, et à Winterthour le *Landbote* (démocrate, 1836), le *Neue Winterthurer Tagblatt* (radical, 1878) et l'*Arbeiterzeitung* (socialiste).

Quant aux journaux régionaux, ils abondent, puisqu'il y en a une trentaine environ. Citons la *Zürichsee-Zeitung* de Stäfa (radical, 1845), *Der Freisinnige* de Wetzikon (radical, 1862) et le *Wehntaler* de Dielsdorf (radical, 1869).

La Presse bernoise

Les origines de la presse bernoise sont assez imprécises et ultérieures à celles des journaux d'autres cités d'égale importance. L'explication de la publication tardive de feuilles d'informations réside dans la situation géographique de la ville. Aux XIV^e et XV^e siècles, Berne ne se trouvait pas à un point d'intersection des grandes voies internationales de communication, comme Zurich ou Bâle : point où affluaient les courriers postaux apportant les informations dont se servaient les éditeurs de l'époque.

Les premières feuilles que connut Berne étaient les *Zytungen*, bulletins paraissant irrégulièrement et relatant, très brièvement, les événements extérieurs, ceux de France et d'Allemagne en particulier.

Suivant M. Karl J. Lüthi, directeur du Musée Gutenberg suisse, le premier imprimeur connu sur les bords de l'Aar fut Matthias Apiarius, venu en 1537 de Strasbourg où il résidait jusqu'alors. En 1539, la *Zytung* qu'il éditait fut déjà l'objet de mesures par la censure bernoise.

Bientôt, ces *Zytungen* donnèrent naissance aux *Ordinari Zeitungen* qui se développèrent surtout au XVIII^e siècle. S'il faut en croire le Dr Karl Müller *Die Geschichte der Zensur im alten Bern*, page 183 (Berne 1904), il existait en 1656, à Berne, une *Bernerzeitung*. Preuve en serait le fait que cette année-là ce journal souleva la colère des seigneurs de Berne par la façon dont il décrivit la bataille de Villmergen et se vit intimer l'ordre de cesser toute publication à ce propos. Signalons toutefois qu'aucun numéro de cette *Bernerzeitung* n'a été retrouvé.

Au début de 1676, le créateur du service postal bernois, Beat Fischer, obtint le privilège de publier les nouvelles que ses fonctions lui permettaient de recueillir. L'année précédente, Beat Fischer avait en effet organisé un service postal que ses descendants exploitèrent jusqu'en 1832 et qu'ils surent porter à un remarquable degré de développement. Beat Fischer, homme d'initiative, s'aboucha avec l'imprimeur Samuel Kneubühler et tous deux fondèrent la première feuille d'informations paraissant à date régulière : les *Sonn- und Donstägliche Zeitungen*, soit deux fois par semaine, le jeudi et le samedi soir. Grâce à son service d'informations, Beat Fischer lutta victorieusement contre la concurrence du second journal de l'époque : l'*Ordinari Zeitung*, de Sonnleitner, qui ne tarda pas à suspendre sa publication.

En 1681, les *Sonn- und Donstägliche Zeitungen* ayant publié un article jugé irrespectueux pour le roi de France, l'Ambassadeur de Louis XIV, M. de Gravelle, protesta auprès des autorités bernoises qui condamnèrent Samuel Kneubühler à vingt-quatre heures d'emprisonnement. La censure bernoise, qui ne badinait pas, fut toujours stricte et, signalons le fait en passant, sa première intervention connue à ce jour concerna la Chronique bernoise de Diebold Schilling. Le fameux chroniqueur, en effet, sur l'ordre de ces messieurs du Conseil, dut refaire le troisième tome relatif aux événements allant de 1468 à 1480.

1689 voit la naissance de la *Gazette de Berne*, journal rédigé en langue

française et qui disparaîtra en 1798, peu avant l'arrivée des troupes françaises du général Brune. Pierre Grellet a consacré à la *Gazette de Berne* des pages aussi pertinentes que charmantes (« Sur les sentiers du passé », 1923) :

« Dans les correspondances du XVIII^e siècle, il est très souvent question de la *Gazette de Berne*. C'était la désignation usuelle et populaire de ce journal qui parut de 1689 à 1788, sous le titre de « Nouvelles de divers endroits » et de 1788 à 1798, date de sa mort, sous celui déjà plus moderne de « Nouvelles politiques ». Il fut, pendant cent dix ans, l'organe officiel de la puissante République de Berne et jouissait comme tel, dans l'ancien corps helvétique, d'une autorité d'autant plus grande qu'elle était indisputée. A cet égard, les journalistes de la « presse fédérale » sont moins bien partagés. Si les rédacteurs de la *Gazette de Berne* n'étaient point talonnés par la concurrence, leur métier n'en était pas plus facile pour cela, comme on le verra tout à l'heure. L'organe officiel du gouvernement bernois paraissait deux fois par semaine, le mercredi et le samedi, sur quatre pages, format in-quarto. Son titre était surmonté d'une trompette de postillon et d'une couronne ducale. Comme les autres journaux de l'époque, la fameuse *Gazette de Leyde* en particulier, la *Gazette de Berne* publiait pêle-mêle articles et nouvelles, sans titres, séparés par un simple filet; le texte était divisé en deux colonnes; quelques annonces remplissaient généralement le bas de la quatrième page. Au XVIII^e siècle déjà, les pensionnats de la Suisse romande faisaient de la réclame à Berne, des aubergistes recommandaient leurs établissements, les dentistes et les chirurgiens vantaient leurs drogues, les libraires signalaient leurs nouveautés : Grasset, à Lausanne, célèbre par ses démêlés avec Voltaire, la Société typographique de Berne, à laquelle nous sommes redevables de quelques-unes des plus belles éditions d'art de l'époque, de Felice, à Yverdon, imprimeur de la fameuse Encyclopédie, figurent parmi les principaux clients d'annonces du journal de Berne. »

Quant aux rapports du journal avec les autorités, M. Pierre Grellet relève qu'il était prescrit « de parler avec respect et modestie des souverains, des pays étrangers et des Etats confédérés ». Antoine Tessier, l'un des rédacteurs de la *Gazette*, devait « autant que possible n'alléguer que des faits véritables ou du moins vraisemblables... ne pas injurier la religion, n'attaquer ni offenser les ministres d'autres confessions... ne rien écrire contre les autorités, ne rien écrire qui puisse outrager la patrie suisse (Schweizerland) et ne parler d'elle qu'en termes honorables et convenables ».

Et M. Pierre Grellet de conclure par cet hommage aux rédacteurs successifs de la *Gazette de Berne* :

« En feuilletant les feuilles jaunies où ils consignaient les événements du jour, on a le sentiment qu'ils furent fidèles à leur devoir professionnel et on leur doit quelque reconnaissance d'avoir su donner avec des moyens imparfaits, une image si consciencieuse du vieux temps. »

Comme à Zurich, la Révolution française provoqua un bouleversement de la presse bernoise.

La période de 1789 à 1848, si fertile en événements pour notre pays, fut une époque de transition pour les journaux bernois. Après avoir subi le contrôle du patriciat, ils durent successivement se soumettre — la liberté de la presse étant relative — au Directoire helvétique, puis au Petit Conseil issu de l'application de l'acte de médiation et, finalement, au gouvernement de la Restauration. Signalons en passant que ce n'est que le 2 novembre 1813 que la censure bernoise fit connaître la nouvelle de la bataille de Leipzig qui avait eu lieu du 16 au 19 octobre.

Il serait fastidieux de donner la liste des feuilles qui parurent durant la première moitié du XIX^e siècle et dont aucune n'a survécu. Le plus ancien des journaux actuels de Berne, le *Bund*, fut fondé en effet en 1850, dans des circonstances qui méritent d'être mentionnées et que conta excellemment un ancien rédacteur en chef de cet organe, le Dr M. Bühler, à l'occasion de l'inauguration du nouveau bâtiment de l'Effingerstrasse, en 1911.

« L'idée de la fondation du *Bund*, — écrit-il — est née de l'enthousiasme patriotique de quelques Suisses établis à l'étranger. En 1847, plusieurs de nos compatriotes se retrouvaient souvent dans l'hospitalière demeure de M. Forrer, sise Regentstreet, à Londres. Ceux-ci, fixés temporairement ou définitivement dans la capitale anglaise, songeaient d'un cœur angoissé à leur patrie où s'amoncelaient les nuages précurseurs des orages du Sonderbund. Il y avait là, en particulier, deux citoyens de Coire, MM. Killias et Kind, le Conseiller national A. R. Planta, de Samaden, M. Rupp, futur Consul général de Suisse à Londres et enfin les colonels Bachofen et Wieland, de Bâle. Tous ressentaient douloureusement le fait qu'il n'existât alors aucun journal suisse qui sût représenter les intérêts supérieurs du pays et qui eût pu couper court aux nombreuses opinions erronées circulant à l'étranger, relativement à la Suisse. C'est ainsi que mûrit le plan de fonder un journal apte à discuter les questions d'intérêt

général, à montrer et expliquer sous leur vrai jour les conditions du pays, à s'élever contre les jugements préconçus ou les dénigrements et enfin de nature à renseigner les Suisses de l'étranger sur les événements de leur petite patrie. Les promoteurs du plan songeaient à la fondation d'un organe neutre, créé à l'exemple du *Times*, objet de l'admiration des lecteurs de l'époque. Le grand quotidien anglais, vingt ans après, devait aussi servir d'exemple à Hébrard quand, à l'aide d'amis, celui-ci résolut de lancer le *Temps*.

C'est ainsi que fut mise en avant l'idée, à Londres, de créer une « feuille centrale suisse »... »

La guerre du Sonderbund ayant pris fin, les promoteurs d'une « feuille centrale » rentrés en Suisse, mirent leur projet à exécution et tentèrent de fonder un *Times* suisse en miniature, d'abord à Zurich, puis à Berne où plusieurs membres de l'Assemblée fédérale se réunirent à diverses reprises pour envisager la fondation d'une société anonyme. Leurs efforts furent près d'échouer. Heureusement, un libraire soleurois, homme d'initiative, L. Jent, prit sur lui-même le risque de lancer un organe central de la presse suisse, à condition qu'il ait l'appui moral des promoteurs du journal. Sa demande ayant été acceptée, le *Bund* fut fondé, après que le conseiller national Planta eût engagé deux rédacteurs : Abraham Roth, de la *Thurgauer Zeitung* et K. von Tschärner, de Berne.

Le *Bund* était lancé et cela sous d'heureux auspices : pareil journal défendant les idées de 1848 manquait alors, de sorte que sa publication comblait une lacune. Berne, ville fédérale, se devait d'avoir un journal éminemment national. En outre, son lancement coïncidait avec la construction des principales lignes de chemin de fer ; le journal allait pouvoir pénétrer dans les coins les plus reculés du canton en l'espace de quelques heures. Deux ans plus tard, nouvelle innovation technique : les dépêches télégraphiques. Vinrent ensuite les divers progrès enregistrés dans l'imprimerie et qui aboutirent, vers la fin du XIX^e siècle, à l'introduction des machines rotatives.

D'emblée, le *Bund* occupa le premier rang des journaux bernois, non seulement de la ville mais du canton. Dès 1890, il publie deux éditions par jour.

Actuellement, le *Bund* est l'un des principaux organes radicaux de Suisse et, par son tirage, le plus important du canton. Son influence reste grande, nonobstant un certain déclin du radicalisme dans tout le canton.

En 1888, c'est le *Berner Tagblatt* qui voit le jour. Ses débuts furent assez difficiles, mais actuellement, le *Tagblatt*, organe conservateur et fédéraliste, a su se créer une place à part et accroître son influence même au delà des limites du canton. Le sous-titre du *Berner Tagblatt* : *Berner Landeszeitung* vormal *Berner Intelligenzblatt* évoque le souvenir du *Berner Intelligenzblatt*, organe radical lancé en 1833.

Les autres organes de la capitale sont la *Berner Tagwacht* fondée en 1893, et l'un des organes officiels du parti socialiste suisse. Cet organe, dirigé de 1909 à 1918 par le conseiller national Grimm, occupe le second rang par son tirage qui dépasse 20,000 exemplaires. Les deux autres organes politiques sont la *Neue Berner Zeitung* créée en 1919, au moment de la fondation du parti bernois des paysans, artisans et bourgeois, dont elle défend la politique et les *Neue Berner Nachrichten*, feuille catholique lancée en 1924.

Les principaux journaux de l'ancien canton, à part la capitale, sont : à Bienne, l'*Express* (neutre, 1889) qui offre la particularité d'être bilingue, le *Seeländer Bote* (neutre, 1898) et la *Seeländer Volksstimme* (socialiste, 1919); à Langnau, l'*Emmenthaler Blatt* (neutre, 1845), à Langenthal, le *Langenthaler Tagblatt* (radical, 1865), à Berthoud, le *Burgdorfer Tagblatt* (radical, 1831), à Interlaken, l'*Oberländisches Volksblatt* (neutre, 1862), à Thoune, *Das Geschäftsblatt* (neutre, 1854) et l'*Oberländer Tagblatt* (neutre, 1877) et enfin à Münsingen, les *Emmenthaler Nachrichten* (neutre, 1883).

Dans le Jura bernois paraissent notamment : à Delémont, le *Démocrate* (radical, 1878), à Bienne, le *Journal du Jura* (neutre, 1863), à St-Imier, le *Jura bernois* (neutre, 1863), à Tavannes, le *Courrier de la Vallée de Tavannes* (neutre, 1906), à Moutier, le *Petit Jurassien* (neutre, 1892), à Tramelan, le *Progrès* (neutre, 1906), à Saignelégier, le *Franco-Montagnard* (neutre, 1898) et enfin à Porrentruy, le *Pays* (catholique, 1873) et le *Jura* (neutre, 1850).

Exception faite de trois ou quatre organes, la presse bernoise est essentiellement une presse régionale, reflet fidèle de la mentalité du terroir (*Politik der Landesteile*).

Ce canton possède en outre un grand nombre de feuilles d'annonces remises gratuitement dont la plus connue est le *Stadtanzeiger* de Berne qui tire à plus de 30,000 exemplaires. Ces feuilles d'annonces causent un certain préjudice aux journaux ordinaires.

La Presse vaudoise

L'imprimerie ne fit qu'assez tard son apparition à Lausanne et dans le canton de Vaud, du fait que Leurs Excellences de Berne ne tenaient guère à propager des idées nouvelles. Pendant longtemps, le Lausannois dut se contenter de la lecture des feuilles du dehors — quand celles-ci étaient admises en Pays de Vaud — et surtout des Almanachs. Cet état de choses dura jusqu'en 1763, date de la fondation d'une feuille appelée *Annonces et avis divers* et qui n'est autre que l'ancêtre de l'actuelle *Feuille d'Avis de Lausanne*. La capitale vaudoise était donc en retard de plus d'un siècle sur les autres grandes cités suisses. Les Almanachs, qui longtemps formèrent le seul mode d'information, ne paraissaient qu'une fois par an et se bornaient à publier et à commenter quelques faits plutôt locaux qu'internationaux. Que de chemin parcouru depuis lors ! Et pourtant, à cette époque, Lausanne était déjà le lieu de rendez-vous de notabilités françaises, anglaises et allemandes, attirées surtout par la douceur de son climat, la beauté de ses sites et la réputation de ses médecins, parmi lesquels le fameux Dr Tissot. Le commerce se développait constamment et la population s'élevait à environ 8000 âmes. Son académie comptait déjà 200 étudiants. Rien n'y fit. Les « Seigneurs de Berne » ne s'efforcèrent pas moins d'empêcher la publication de journaux politiques ou d'informations.

En 1773, la ville d'Yverdon fait paraître une *Feuille d'Avis* que le bailli Jean-Rodolphe de Lerber supprime bientôt sur plainte de l'éditeur de la *Feuille d'Avis de Lausanne* qui avait obtenu jusqu'en 1775 le droit exclusif de publier des journaux sur l'ensemble du territoire vaudois. Ce n'est donc qu'à cette dernière date que la *Feuille d'Avis d'Yverdon* put être régulièrement publiée... sous le contrôle de « Mgr le Bailli d'Yverdon ».

Avant la Révolution française, Lausanne est néanmoins le lieu de publication de plusieurs périodiques scientifiques et littéraires à la vie éphémère.

En province naît, à Vevey, en 1778, une *Feuille d'Avis* dont l'actuel journal est, si l'on peut dire, le descendant direct.

Le premier journal lausannois qui donna des informations et non seulement des annonces et avis officiels fut le *Journal de Lausanne* dont le premier numéro sortit de presse en décembre 1786. Il ne s'occupait pas

de politique — et pour cause — et publiait des articles scientifiques et littéraires. Cet hebdomadaire eut toujours une existence précaire et suspendit sa publication après six ans de difficultés continuelles.

Pendant ce temps, la *Feuille d'Avis* se développait, paraissant tous les mardis.

« Elle passait de famille en famille — écrit à ce propos M. Paul Allenspach (« Les origines de la Feuille d'Avis de Lausanne », 1904) — de maison en maison; chacun la lisait. Non pas qu'on en imprimait un grand nombre d'exemplaires : le chiffre du tirage ne dépassait pas trois cents. Mais cela suffisait parce qu'en ces temps-là, Lausanne ne comptait guère plus de 7000 à 8000 habitants, puis surtout parce qu'il était d'usage — au grand désespoir de l'éditeur qui n'y trouvait pas son compte — de contracter dans chaque quartier de véritables consortiums financiers pour prendre des abonnements en commun. Comme on avait une semaine entière pour lire et relire la *Feuille* qui ne comprenait que quatre toutes petites pages, vous pensez bien que ce n'était pas une affaire... La *Feuille d'Avis* circulait donc à travers les rues et le soir, sur le seuil des portes ou paisiblement assis sur les bancs placés alors devant presque toutes les demeures, nos ancêtres en commentaient longuement le contenu. Dire qu'elle présentait un intérêt très vif serait exagéré, du moins si nous en jugeons d'après nos goûts actuels, puisqu'on n'y trouvait que des annonces. On s'en contentait pourtant. A cette époque lointaine, la curiosité publique ne s'était pas encore éveillée et les Lausannois en particulier, restaient totalement indifférents à ce qui se passait en dehors d'eux et autour d'eux. »

Survient la Révolution française qui va bouleverser à bref délai le régime politique lausannois. Ni la *Feuille d'Avis* ni le *Journal de Lausanne* (qui disparaîtra en 1792) ne sont autorisés à faire allusion aux événements qui se déroulent à Paris. Pas un mot sur la réunion des Etats généraux ou le massacre du 10 août 1792. Les baillis exerçaient la censure la plus rigoureuse, craignant naturellement la répercussion de ces faits dans les territoires qu'ils administraient. Et pourtant, les journaux ou pamphlets français n'en pénétrèrent pas moins en Pays vaudois, et à Lausanne en particulier, comme le *Mercur National*, l'*Ami du peuple* de Camille Desmoulins, le *Sifflet de St-Claude*, etc.

Tant et si bien que le 24 janvier 1798, la République vaudoise était proclamée et que le bailli, M. von Büren, quittait le château de Lausanne.

La liberté de la presse fut proclamée.

« Comme toutes les libertés — écrit M. Arnold Bonard (*La presse vaudoise*, dans le *Livre des éditeurs de journaux suisses*, 1924) — la liberté de la presse demande un apprentissage. L'usage facilement conduit à l'abus et l'abus à la restriction ; ainsi devait-il en être pour la presse. Avec les baillis bernois a disparu la censure. Sur la terre vaudoise, mise en effervescence, à la faveur de la liberté naissante, paraissent de nombreux journaux politiques, où les aspirations à la liberté, longtemps étouffées, trouvent leur expression... les feuilles publiques se multiplient : pour l'ensemble de la Suisse, la simple proclamation de la liberté de la presse en porte le nombre de 29 à 120 et pour le canton de Vaud, de 9 à 17 : 10 gazettes, 4 feuilles d'avis et 3 périodiques. »

Le 5 novembre 1798, La Harpe signait une loi stipulant entre autres « que le Directoire sera autorisé de la manière la plus pressante et de plus « autorisé à prendre, sans aucun délai, les mesures les plus rigoureuses « contre tous ceux qui, soit par des bruits controuvés et semés dans des « intentions perfides, soit par des calomnies débitées contre les autorités « instituées, soit principalement par les feuilles incendiaires, cherchent à « troubler le repos de la patrie et à renverser la Constitution et l'ordre « qu'elle nous assure. »

Le premier journal publié après la Révolution survenue sur les bords du Léman fut le *Peuple vaudois* qu'éditait l'Assemblée des représentants du peuple. Il changera de nom à diverses reprises pour devenir définitivement, le 3 janvier 1804, la *Gazette de Lausanne* qui rapidement se placera au premier rang sous l'experte direction de l'avocat Gabriel-Antoine Miéville. Une autre feuille en vogue à l'époque fut le *Nouvelliste vaudois*, organe de droite fondé en 1798 également.

Soulignant l'évolution de la *Gazette de Lausanne*, M. Pierre Grellet note dans son étude sur *La presse, miroir des lettres* (1933), que « les rubriques variées disparaissaient : tout se fige dans la politique. Toutefois, « bannies du corps du journal, les matières non politiques sont groupées, « ou plus exactement reléguées, une ou deux fois par mois, dans les suppléments spéciaux qui publient — annonce-t-on — tout ce qui pourra « servir à l'intelligence de l'histoire contemporaine et des faits ainsi que « des notices biographiques et statistiques, les mouvements de l'industrie « et ses perfectionnements, les procédés économiques, etc. » En 1834, apparaît une rubrique intitulée « feuilleton ». On entendait par là, à cette époque, tout article publié avec suite au prochain numéro. Elle s'inaugure

par une série d'études sur les ruines de Pompéi. Vers 1835, le feuilleton s'installe au rez-de-chaussée du journal, panaché d'articles variés, de nouvelles à la main, de récits de voyages qui se font de plus en plus fréquents. L'apothéose napoléonienne se prépare dans les esprits ; le quartier non politique du journal est tout truffé de traits anecdotiques sur la vie de l'empereur !

Et pourtant, la vie des journaux est plutôt précaire. Le droit de timbre entrave sérieusement leur diffusion. Des tracasseries administratives viennent encore nuire à leur développement, sans compter que le sens du vrai journalisme n'existe qu'à l'état embryonnaire.

La Révolution de juillet semble avoir donné une impulsion nouvelle à la presse vaudoise qui s'enrichit de feuilles éphémères telles que la *Gazette vaudoise*, le *Père Jérôme*, etc. Dès 1840, le gouvernement conservateur dispose du *Courrier suisse* dont la diffusion en Suisse a eu pour effet d'atténuer la couleur politique.

C'est en 1868 que fut fondée l'actuelle *Revue* par Louis Ruchonnet, le futur Président de la Confédération, quelque peu par opposition au *Nouvelliste vaudois* qui représentait le radicalisme campagnard de la droite. La *Revue* paraissait alors une fois par semaine et bénéficiait au début de l'appui financier des députés radicaux au Grand Conseil. Elle devint quotidienne à partir de 1877. Elle eut longtemps comme rédacteur en chef M. Félix Bonjour, l'auteur des « Souvenirs d'un journaliste » et comme correspondant à Berne M. George Bovet, l'actuel Chancelier de la Confédération. Des présidents successifs de son conseil d'administration, cinq d'entre eux devinrent conseillers fédéraux : Louis Ruchonnet, Eugène Ruffy, Marc Ruchet, Camille Decoppet et Ernest Chuard.

Le *Nouvelliste vaudois*, le second organe radical du canton, après avoir été réorganisé financièrement à diverses reprises et après avoir repris en 1901 le *Courrier suisse*, disparut au début de la guerre mondiale, en août 1914.

Le premier numéro de la *Tribune de Lausanne* parut le 2 octobre 1893. La *Tribune* qui n'est directement rattachée à aucun parti, est avant tout un journal d'information du matin.

À Lausanne, la presse de gauche est représentée par le *Droit du peuple* qui fut rédigé pendant un certain temps par Charles Naine. Le *Droit du peuple* est en quelque sorte la continuation du *Grutlén* fondé en octobre 1909.

Disons, en outre, que la presse lausannoise est en Suisse romande un instrument politique de premier ordre. Très attachée aux traditions historiques, morales et linguistiques du canton, elle joue en Suisse, et plus spécialement en Suisse française, un rôle de premier plan.

En « province », on trouve de très nombreuses feuilles régionales et surtout locales. Il n'est de localité de quelque importance qui ne possède son « messenger » ou sa « feuille d'avis ». Mentionnons *La Feuille d'Avis de Vevey* (neutre, 1846), *Le Messenger de Montreux* (neutre, 1899), *La Feuille d'Avis du District d'Aigle* (radical, 1882), *Le Journal d'Aubonne* (neutre, 1896), *Le Courrier de la Côte* (Nyon 1864, neutre), *Le Journal de Bex* (neutre, 1899), *Le Progrès* (Château-d'Œx 1877, radical), *Le Journal de Leysin* (neutre, 1902), *L'Ami de Morges* (neutre, 1861), *Le Journal de Morges* (neutre, 1893), *Le Journal d'Yverdon* (libéral, 1773), etc., etc.

La Presse genevoise

Le premier périodique paru à Genève vit le jour en 1634, à l'époque de la guerre de Trente ans. Il était rédigé par un professeur de théologie, François Spanheim, venu du Palatinat et qui dans son *Mercur Suisse* fit constamment l'apologie du protestantisme.

Le *Mercur Suisse* suspendit sa publication après quelques années et pendant plusieurs dizaines d'années, Genève, ville des sciences et des arts pourtant, fut privée de journaux jusqu'à la fondation par l'Italien Manutoli d'un périodique baptisé pompeusement les *Dépêches du Parnasse ou la Gazette des savants*. Cette gazette ne présentait certes rien de commun avec les journaux d'aujourd'hui mais, néanmoins, elle constituait déjà une première tentative de renseigner les Genevois sur la vie extérieure, ne fût-ce que dans le domaine scientifique.

Après les *Dépêches du Parnasse* qui furent publiées vers la fin du XVII^e siècle, parut la *Bibliothèque Italique*, périodique mensuel visant à « faire connaître aux autres contrées de l'Europe les productions littéraires de l'Italie ». Cette *Bibliothèque Italique* parut de 1729 à 1734.

Durant la première moitié du XVIII^e siècle, il n'y eut encore aucun journal politique à Genève et pourtant, cette période fut marquée par la lutte constante et souvent sanglante qui mit aux prises le parti aristocratique qui détenait le pouvoir et celui du peuple dirigé successivement par

Delachenaz, Pierre Fatio et Jean-Barthélémy Micheli du Crest. On ne note alors que la publication de la *Liste des prédicateurs* (« la première publication périodique hebdomadaire » écrit à ce propos Gaspard Vallette, dans son étude sur la presse politique en Suisse romande dans la *Presse suisse*, Berne 1896) et dès 1753, la *Feuille des Avis officiels*.

L'installation de Voltaire aux « Délices » marque le début d'une nouvelle période d'agitation politique, au cours de laquelle paraîtront plusieurs pamphlets et cela jusqu'à la Révolution française : *Le Postillon de la liberté*, *Le Moniteur genevois*, *La Vedette nationale*, sont parmi les plus connus.

Il y a lieu de faire une place à part à un périodique qui est, somme toute, l'ancêtre de la presse genevoise d'information : le *Journal historique et politique des principaux événements des différentes cours d'Europe* qui devint bientôt le *Journal historique* tout court. Celui-ci paraissait sous forme de fascicules hebdomadaires de 48 pages et contenait des informations d'ordre politique et économique puis plus tard des chroniques théâtrales, historiques et judiciaires : bref, un journal d'information doublé d'une revue. La politique internationale y tenait un rôle de premier plan.

Un premier *Journal de Genève* fut lancé en 1787. Il sera presque entièrement consacré aux questions scientifiques et publie notamment le récit d'Horace-Bénédict de Saussure sur la première ascension du Mont-Blanc, pour finalement cesser de paraître sept ans plus tard.

Pendant les premières années qui suivirent la Révolution française et qui furent particulièrement agitées sur les bords du Rhône, la mode fut aux pamphlets : *Le Frère Montagnard*, *Les Considérations bougrement signifiantes du fils Duchêne*, *Les Avis du Compère Perret*, tels sont quelques-uns des « journaux politiques » d'alors, lesquels n'ajouteront rien à la gloire de la cité de Calvin.

Après de longs mois de troubles durant lesquels l'ex-abbé Soulaire, représentant de la France, intrigua sans répit, le Directoire, prenant prétexte de la contrebande qui sévissait à la frontière, fit occuper la ville par les troupes du général Girard et proclama son rattachement à la République d'outre-Jura. La censure sévit impitoyablement et bientôt tous les périodiques politiques disparurent. Il n'y eut plus que la *Bibliothèque britannique* fondée par Charles Pictet de Rochemont, le représentant de la Suisse aux Congrès de Turin, Vienne et Paris.

« On sait l'éclat de cette revue, publiée plus tard sous le nom de *Bibliothèque universelle et revue suisse* » — écrit à ce propos M. Edouard Chapuisat, dans son étude sur la presse genevoise. — « Grâce à ses collaborateurs, esprits éminents, la *Bibliothèque britannique* s'assura le respect du monde scientifique et lettré de l'Europe. Napoléon lui-même la respecta et l'on peut dire qu'en proclamant constamment les droits de l'intelligence dans une cité opprimée, elle facilita le retour de Genève à l'indépendance : aussitôt qu'il se présenta au nom de sa patrie, Pictet de Rochemont recueillit dans ses diverses missions les bénéfices de la sympathie et de l'intérêt qui s'attachaient au rédacteur principal de la *Bibliothèque britannique* et, de son aveu même, vit sa tâche ainsi allégée. »

La Restauration, proclamée après le passage des troupes alliées du général Bubna, ne marqua pas le début d'une nouvelle ère de la presse genevoise supprimée sous le régime français. Ce n'est qu'en 1826, en effet, que Genève vit enfin se fonder un véritable journal d'information : le *Journal de Genève* dont le premier numéro parut le 5 janvier. « Un journal est-il nécessaire à Genève ? » — disait le prospectus de lancement. — « Pour répondre à cette question, on peut dire que la majorité des habitants de Genève ignore ce qui se passe hors de son quartier et n'a connaissance des origines et des travaux de ses mandataires au Conseil représentatif que très imparfaitement, à moins que des journaux étrangers ne prennent soin de l'en instruire... La politique de Genève est presque inconnue à Genève. La littérature de Genève n'est jugée qu'à l'extérieur. »

Son sous-titre portait les mots : « Des lettres, des arts et de l'industrie. » Les affaires locales y tenaient aussi une grande place, tandis que la politique extérieure est passée sous silence en raison de la censure, ce qui n'empêche pas le journal de défendre la cause de l'indépendance helvétique.

Grâce aux efforts de son directeur, James Fazy (qui le quittera bientôt) et de ses collaborateurs, notamment Petit-Senn et J. F. Chaponnière, la feuille se développe surtout après l'abrogation, en 1827, des mesures jugulant littéralement la presse. « Nous userons de la liberté que nous recouvrons — lira-t-on alors — avec cette modération qui n'exclut ni la franchise, ni le langage de la vérité. » La politique internationale en particulier prend la place qui vaudra au journal un lustre particulier. Voir à ce propos *Un siècle de vie genevoise*, 1826-1926.

Un second journal fut bientôt fondé par un Français, Charles Durand. Son *Courrier du Léman* ne parut que pendant un an environ (1826-1827). Un troisième suivit, *La Sentinelle genevoise*, lancé par un Français également nommé Elisée Lecomte et qui suspendit sa publication après trois ans (1830-1833).

Elisée Lecomte, condamné pour diffamation, coups et blessures, fut expulsé de Genève; il y revint bientôt pour y lancer le *National genevois* qu'il dirigea de 1833 à 1839, pour acquérir finalement le *Journal de Genève*. Il sut si bien s'y prendre, qu'au bout de trois ans il était définitivement expulsé de Genève, à la suite d'une pétition lancée par d'éminents citoyens.

Le *Journal de Genève* qui, avant d'être la propriété d'Elisée Lecomte, appartenait à James Fazy, fut racheté en 1846 par un comité conservateur et, libéral jusqu'alors, il devint aussitôt le champion des idées de droite, alors que Fazy était, au pouvoir, à la tête du parti radical. Sa devise qui était jusqu'en 1846 : « Que nul ne soit en office s'il n'est agréable au peuple » fut supprimée et remplacée par celle des princes d'Orange : « Nous maintiendrons. » Pendant près de trente ans, le *Journal de Genève* fut dirigé par un ancien professeur de grec à l'Université, Jacques Adert, destitué pour ses opinions conservatrices par le gouvernement radical que présidait James Fazy.

Citons parmi les journaux qui existèrent plus ou moins longtemps à Genève, durant le XIX^e siècle : la *Démocratie genevoise* (conservateur), *Le Citoyen* (tendances socialisantes), le *Messenger de Genève* (organe financier), l'*Avenir de Genève*, la *Nation suisse*, etc.

C'est en 1879 que fut fondée la *Tribune de Genève* qui entendait « rester neutre entre les partis, comme la Suisse l'est entre les nations et ouvrir largement ses colonnes aux débats contradictoires ».

L'organe des catholiques genevois, le *Courrier de Genève*, vit le jour en 1868.

La *Suisse*, créée en 1897, était primitivement un journal de parti (parti national-démocrate), mais par la suite elle devint neutre et ne s'en porta que mieux. Son premier rédacteur en chef fut Gaspard Vallette.

Les deux autres journaux d'information paraissant encore à Genève sont le *Travail* (organe du parti socialiste) et le *Journal des Nations*. Ce dernier s'occupe exclusivement de politique extérieure et n'est pas un journal suisse, mais international.

La passion que mettent les Genevois à discuter les idées, passion qui devient facilement de la polémique, a donné à leur presse un ton tout particulier qu'on ne retrouve pas dans le reste de la Suisse. Ce ton traduit souvent la violence des luttes politiques qui se déroulent dans la cité de Calvin et concentrent, avouons-le, l'attention de la Suisse entière. Pourtant, Genève n'oublie pas qu'elle est le siège de la S. d. N., ce qui confère à sa presse un certain avantage pratique. Il s'ensuit que celle-ci est très répandue, non seulement en Suisse romande, mais dans le pays tout entier et même à l'étranger.

La presse d'Argovie est essentiellement cantonale. Son influence ne dépasse guère les limites du canton. Celui-ci est une véritable pépinière de maisons d'éditions, de revues, de feuilles régionales. Au total, on y compte plus d'une quarantaine de journaux. Les plus importants sont l'*Aargauer Tagblatt* (radical, 1846), la *Neue Aargauer Zeitung* (radical, 1913), le *Zofinger Tagblatt* (radical, 1872), le populaire *Schweiz. Allgemeine Volkszeitung* (neutre, 1883), si répandu dans les campagnes, le *Badener Volksblatt* (catholique, 1894) et le *Freier Aargauer* (socialiste, 1905).

Dans le pays d'Appenzell, ce n'est qu'assez tard que les journaux firent leur apparition dans ces régions de montagnards. Le premier, l'*Avisblatt*, parut en 1805, à Hérissau, sous un format réduit, puisque ses dimensions étaient de 18 × 12 cm. Depuis cette date, cinquante-six journaux virent le jour. Il n'en subsiste qu'une dizaine dont les plus anciens sont l'*Appenzeller Zeitung* (radical), d'Hérissau, fondé en 1828 et l'*Appenzeller Volksfreund* (catholique, 1862), d'Appenzell.

Les origines de la presse fribourgeoise sont récentes et ce n'est qu'après 1830 que l'on voit apparaître les premiers journaux, *Le Courrier fribourgeois* et *Le Véridique*, aujourd'hui disparus, comme *L'Ami du peuple* (1863). Ensuite vinrent les *Freiburger Nachrichten* (1863) et *La Liberté* (1871), les deux journaux les plus importants du canton et tous deux défenseurs du catholicisme. Le plus ancien journal de la « province » est le *Murtenbieter* (radical), organe de la « République de Morat », comme on se plaisait à le dire il y a cinquante ans, à cause des tendances plus ou moins séparatistes du « district du Lac » (P. Philipona. « La presse fribourgeoise »). A Bulle, paraît *La Gruyère* (radical, 1882), le second organe radical du canton, le premier étant *L'Indépendant* (radical) de Fribourg,

qui vit le jour en 1908. Mentionnons encore *Le Fribourgeois* (catholique), fondé en 1868, à Bulle et *Le Journal d'Estavayer* (neutre, 1898). Tous les journaux fribourgeois, en grande majorité, sont les porte-parole du catholicisme.

Il y a peu de chose à dire sur la presse du canton de Glaris. Dès le XVII^e siècle, les Glaronnais étaient mis au courant des événements principaux de Suisse, tout au moins, par les journaux zurichois dont le premier, la *Wochentliche Ordinari- und Extra-Ordinari-Zeitung* parut en 1623. Les feuilles les plus connues du pays de Glaris sont aujourd'hui la *Neue Glarner Zeitung* (radical, 1856) et les *Glarner Nachrichten* (démocrate, 1874).

Les habitants des Grisons disposent d'une presse éminemment traditionaliste, s'attachant à maintenir vivante l'histoire, si riche en événements, de ce canton montagnard, où paraissent des journaux en allemand, en italien et en rhéto-romanche. Les principaux sont le *Bündner Tagblatt* (catholique, 1852), *Der freie Rätier* (radical, 1868), la *Neue Bündner Zeitung* (neutre, 1876), tous trois de Coire, la *Davoser Zeitung* (radical, 1881), l'*Engadiner Post* (St-Moritz 1894, radical), *Il Grigione Italiano* (Poschiavo 1853, catholique), le *Fögl d'Engiadina* (Samaden 1853, neutre) et la *Gazetta Ladina* (Schuls 1922, neutre) ces deux derniers organes en rhéto-romanche. Dans la vallée de Poschiavo et dans le val Bregaglia paraissent diverses publications périodiques en langue italienne, mais aucune ne constitue véritablement un journal complet d'information.

De toute la Suisse centrale, c'est évidemment Lucerne qui possède la presse la plus importante et dont le premier journal, la *Lucernerische Dienstag-Zeitung* vit le jour en 1743. Il paraissait le mardi comme son nom l'indique, jour de marché où affluait dans la ville toute la campagne environnante. Deux ans plus tard paraît un supplément sous le nom de *Samstags Vortrag zu der Lucernerischen Zeitung* et bientôt la *Dienstag-Zeitung* devenait bi-hebdomadaire en sortant régulièrement de presse le mardi et le samedi. Sa vie fut courte et en 1750 déjà elle avait suspendu sa publication. Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, aucun journal comparable à ceux de Zurich par exemple ne parut sur les bords de la Reuss. Cet état de choses cessa lorsque Lucerne devint capitale de la Suisse sous la République helvétique : le 1^{er} janvier 1799 paraissait la *Gazette Helvétique* (*Helvetische Zeitung*), quotidien publiant une édition française et une

édition allemande qui disparut trois mois plus tard pour être remplacé par l'*Helvetisches Tagblatt* qui réussira à tenir pendant quelques années.

Des journaux qui virent le jour au cours de la première moitié du XIX^e siècle, aucun n'a survécu au delà de quelques années. C'était l'époque de la lutte entre radicaux et conservateurs, entre centralisateurs et fédéralistes et qui est restée vivace à Lucerne, même de nos jours.

Le doyen des journaux actuels remonte en effet à 1852, c'est l'organe des radicaux, le *Luzerner Tagblatt*.

Le *Vaterland* qui est aujourd'hui le plus important des journaux catholiques de langue allemande fut fondé en 1871.

Les *Luzerner Neuesten Nachrichten*, qui sont politiquement neutres, datent de 1896.

Mentionnons enfin la *Freie Innerschweiz* qui défend les idées socialistes dans toute la Suisse primitive.

La presse régionale comprend nombre de petits journaux dont les plus répandus sont l'*Entlebucher Anzeiger* paraissant à Schöpfheim, le *Luzerner Landbote* de Sursee et le *Seethaler Bote* de Hochdorf.

Dans le canton de Neuchâtel, écrivait feu Otto de Dardel, dans sa *Notice sur les journaux neuchâtelois*, le véritable ancêtre de ceux-ci est la *Feuille d'Avis de Neuchâtel* dont le plus ancien numéro porte la date du 2 octobre 1738. Le Neuchâtelois étant un lecteur aussi passionné qu'attentif, les journaux abondent chez lui et on ne compte pas moins de neuf organes d'informations et de politique, outre certaines feuilles régionales. Bien que les luttes politiques y fussent très vives, quatre journaux seulement sont officiellement les organes d'un parti et encore, les partis nationaux ne disposent d'aucun périodique comparable aux grands quotidiens vaudois ou au *Journal de Genève*. Les neuf organes précités, outre la vénérable *Feuille d'Avis de Neuchâtel* (neutre), sont *L'Impartial* (neutre, 1881), *La Sentinelle* (socialiste, 1884), *L'Effort* (progressiste national, 1920), *La Feuille d'Avis des Montagnes* (neutre, 1806), *Le Neuchâtelois* (radical, 1873), *Le Courrier du Val-de-Travers* (neutre, 1855), *L'Express* (neutre, 1890) et *La Suisse libérale* (libéral conservateur), fondée en 1881 par la fusion de *L'Union libérale* et du *Patriote suisse*. Evoquons enfin *Le National Suisse*, où Numa Droz fit ses premières armes et qui, fondé en 1856, disparut en septembre 1920, un jour avant la parution de *L'Effort*, après avoir joué un rôle en vue dans la politique radicale suisse.

A St-Gall, la première feuille connue est la *Freytags-Avis-Blatt* au

début du XIX^e siècle. C'est surtout dans la seconde moitié du siècle que la presse saint-galloise prit son essor. Dans le chef-lieu, le doyen est le *St-Galler Tagblatt*, qui est devenu l'un des champions du radicalisme en Suisse orientale. Il fut fondé en 1841.

L'organe des catholiques-conservateurs, l'*Ostschweiz* sortit de presse en 1874 et, de nos jours, sa diffusion dépasse largement les limites du canton. La *Volksstimme*, socialiste, date de 1905 et parut primitivement sous le nom de *Ostschweizerische Arbeiterzeitung*.

En province, les journaux locaux ou régionaux abondent. Signalons la *Rheintalische Volkszeitung* (catholique, 1904) d'Altstätten, le *Werdenberger und Obertoggenburger* (radical) de Buchs, le *Fürstenländer* (conservateur) de Gossau, la *Rorschacher Zeitung* et *Das Neue Volk*, deux organes conservateurs de Rorschach et l'*Allgemeiner Anzeiger* (neutre) d'Uzwil.

Schaffhouse peut se prévaloir de posséder une des presses les plus anciennes de Suisse puisque, selon Hanselmann (*Geschichte des Schaffhauser Zeitungswesens*), c'est en 1655 que l'on vit apparaître le premier journal. Dès lors, le journalisme y a pris un développement considérable et on ne compte pas moins d'une douzaine de journaux actuellement, dont presque tous sont des organes politiques. Les plus lus sont le *Schaffhauser Tagblatt* (radical, 1841), le *Schaffhauser Intelligenzblatt* (radical, 1862) et enfin l'*Arbeiterzeitung*, fondé en 1918 pour défendre le socialisme et qui, trois ans plus tard, devint l'organe officiel du parti communiste schaffhousois.

Des trois cantons qui constituèrent le noyau de la future Confédération, Schwyz est celui où paraissent le plus grand nombre de journaux. Il ne s'agit en l'occurrence que de feuilles régionales ou locales dont la plus répandue est le *Bote der Urschweiz* (radical, 1858). Mentionnons encore l'*Einsiedler Anzeiger* (catholique, 1860), la *Schwyzter Zeitung* (catholique, 1865) et le *Schwyzter Demokrat* (socialiste, 1911).

A l'instar de Lucerne, la lutte traditionnelle qui, depuis le début du XIX^e siècle, oppose radicaux-démocrates et catholiques-conservateurs, s'est de tout temps reflétée dans les colonnes des journaux soleurois et s'est encore amplifiée même depuis que les socialistes ont fait leur entrée dans l'arène politique de ce canton. Aussi, celui-ci compte-t-il un nombre relativement élevé de journaux parmi lesquels nous mentionnerons le *Solothurner Tagblatt* (catholique, 1862)¹, l'*Oltner Tagblatt* (radical, 1878),

¹ A suspendu sa publication au cours de l'été 1936.

le *Solothurner Anzeiger* (catholique, 1872), la *Solothurner Zeitung* (radical, 1907), les *Oltner Nachrichten* (1895) et *Das Volk* (socialiste, 1902).

A l'exemple du Neuchâtelois, du Genevois, du Soleurois, du Bâlois, etc., le Tessinois est grand lecteur de journaux. Sur les 160,000 habitants que compte ce canton, les journaux d'informations disposent de 30,000 abonnés en chiffres ronds. On y enregistre un total de 80 publications, dont 9 sont quotidiennes, une tri-hebdomadaire, 30 hebdomadaires, 13 bimensuelles, 16 mensuelles, etc. Si l'on considère encore qu'un kiosque bien achalandé reçoit près de 400 journaux et publications de tous genres, on conviendra que le Tessinois consacre beaucoup de temps à la lecture. Les conditions politiques internationales ont imprimé un caractère particulier à la presse tessinoise et l'avènement du fascisme en Italie, par exemple, a donné une impulsion nouvelle à l'organe socialiste tessinois : *La Libera Stampa* qui est devenue l'un des organes antifascistes de l'étranger rédigé en italien. La violence des luttes politiques au Tessin a en outre favorisé singulièrement le développement de la presse. Les organes principaux sont la *Gazzetta Ticinese* (Lugano 1800, radical-libéral), le *Dovere* (Bellinzone 1877, radical), le *Corriere del Ticino* (Lugano 1890, neutre), le *Popolo e Libertà* (Bellinzone 1899, catholique), la *Libera Stampa* (Lugano 1912, socialiste), *Il Cittadino* (Locarno 1913, radical), l'*Avanguardia* (Lugano 1918, libéral), et le *Giornale del Popolo* (Lugano 1925, catholique).

La première feuille que connut le canton de Thurgovie fut la *Wochenblatt für den Kanton Thurgau*, qui parut en 1798. Un journal domine maintenant tout le lot des organes de presse thurgoviens : la *Thurgauer Zeitung* (Frauenfeld 1809), qui est plus que centenaire et dont la diffusion s'étend à toute la Suisse orientale. La *Thurgauer Zeitung* fut de tout temps l'un des organes les plus écoutés du parti radical. Parmi les journaux régionaux, il y a lieu de citer notamment le *Thurgauer Tagblatt* (Weinfelden 1885, démocrate), la *Bodenseezeitung* (Romanshorn 1850, neutre) et la *Thurgauer Arbeiter-Zeitung* (Arbon 1912, socialiste). A noter que le canton de Thurgovie a encore une nombreuse presse régionale.

La presse d'Unterwald, comme celle d'Uri, est lue exclusivement dans la région. Elle est constituée par de petits journaux, peu nombreux du reste, étant donné la faible population et tout lecteur avide d'être bien informé devra lire, que ce soit à Stans, à Sarnen ou à Altdorf, les journaux de Lucerne ou de Zurich. Signalons l'*Obwaldner Volksfreund* (catholique,

1871), le *Nidwaldner Volksblatt* (catholique, 1867), *Der Unterwaldner* (1892) en Unterwald et l'*Urner Wochenblatt* (catholique, 1876) et la *Gotthard Post* (radical, 1893) dans le pays d'Uri.

En Valais, c'est au début du XIX^e siècle seulement que l'on vit apparaître les premiers journaux; encore étaient-ce des hebdomadaires. La presse y est peu développée, du moins la presse quotidienne. La présence de deux langues, les luttes politiques intestines, la faible densité de la population d'une part, la configuration géographique du pays, fermé de tous côtés pour ainsi dire par la haute barrière des Alpes, d'autre part, tout cela ne saurait favoriser l'éclosion d'une grande presse. Dans un article intitulé *Les épines de la Maison* et concernant précisément la presse valaisanne, Ch. Saint-Maurice, pseudonyme du rédacteur en chef du *Nouvelliste valaisan* écrivait dans celui-ci (numéro du 27 septembre 1934): « ... il est des Maisons (entendons par là des journaux) où les reporters foisonnent, précisément parce que les recettes permettent ce luxe. Ainsi le travail si absorbant de la pensée et de la plume se trouve partagé. Rien de pareil en Valais, canton bilingue, montagnard, où on lit moins et où la partie commerciale des grandes annonces est presque nulle... » Plus loin, l'auteur écrit: « Nous aide-t-on au moins dans notre lourd labeur? Voulez-vous noter des symptômes, relever des indices, recueillir des marques de sympathie qui vous prouvent que vous êtes compris? Lisez les faits-divers locaux et vous aurez là, sous vos yeux, un graphique, une courbe graduée tracée en caractères d'imprimerie dont la monotonie et le côté réclame vous donnera la profondeur exacte du phénomène. Voici d'abord l'Etat et ses établissements qui nous inondent de communiqués longs comme des jours sans pain et ennuyeux comme des jours de pluie, sans jamais les accompagner de la plus petite annonce. Pourtant, ces communiqués présentent la plupart du temps un côté commercial et financier qui n'est pas douteux. Il en est de même, et accentués encore, de ceux qui proviennent des divers syndicats: vins, produits laitiers, fruits et que savons-nous encore? Tout ce monde doit pourtant reconnaître, poursuit Ch. Saint-Maurice, que si les temps sont durs, ils le sont plus encore pour les journaux. Puisque nous en sommes dans les analyses morales, nous nous en voudrions de passer sous silence la question des correspondances et des responsabilités. Ici, c'est complet en fait d'ingratitude. A part certaines personnes dévouées et qui ont d'ailleurs un doigt dans le mécanisme de la presse, ou qui l'ont eu, qui donc, dans

nos villes et villages, songe à informer son journal d'une nouvelle intéressante ou captivante : accident, drame, décision importante de communes, nominations, élections, oui qui ? S'il se monte une kermesse ou une fête quelconque, oh ! alors, les correspondances sont prodigues de détails insignifiants, heureux encore quand ils ne relèvent pas de la foire. Arrive un accident qui plonge une famille dans le deuil, la plume reste rivée à l'encrier. Prenons les époques électorales. Trois, quatre semaines avant l'ouverture du scrutin, ce sont des attaques sans nombre contre l'adversaire... Si la rédaction fait quelques corrections, l'auteur de la correspondance se fâche comme un troupiér, menace, déclare qu'il a pris la responsabilité de l'article, alors qu'il est anonyme, ce qui est un oreiller commode. S'il y a enquête administrative ou plainte, la rédaction du journal ne trouve plus personne. C'est elle qui doit répondre du délit ou du prétendu délit devant les tribunaux... » Et l'auteur de l'article de terminer sur une note moins pessimiste en remerciant ceux qui comprennent la tâche ingrate du journaliste. Il y a là évidemment un mal dont souffre la presse valaisanne. On y compte, semble-t-il, trop de journaux et pas un, exception faite du *Nouvelliste valaisan* qui soit à même de renseigner convenablement ses lecteurs. Aussi lit-on en Valais, dès leur arrivée, les journaux de Lausanne notamment, qui renseignent en détail sur tous les événements du jour. Le principal journal valaisan est *Le Nouvelliste valaisan* (catholique), de St-Maurice, déjà cité, fondé en 1902. Citons encore *Le Confédéré* (Martigny 1861, radical), *Le Journal et Feuille d'Avis du Valais et de Sion* (neutre, 1903), la *Patrie Valaisanne* de Sierre (neutre), le *Walliser Bote* (catholique, 1858) et le *Briger Anzeiger* (catholique, 1899).

La presse zougoise est essentiellement cantonale. Sa diffusion ne dépasse guère les limites étroites du canton, le plus petit, comme chacun le sait, de notre pays. Les deux organes dignes d'être cités sont, l'un, le *Zuger Volksblatt* (radical, 1860), l'autre, les *Zuger Nachrichten* (catholique-conservateur, 1847).

CHAPITRE IV

LA PRESSE ET LES LANGUES

Considérée sous l'angle linguistique, la presse suisse, selon la statistique que nous avons dressée à fin 1935, se répartit de la façon suivante :

		Nombre de journaux	%
Suisse allemande		368	72,6
Suisse française		121	23,8
Suisse italienne		18	3,6
		507	100,0

Cela représente à peu près la force de chacune des trois langues nationales. Il ne rentre pas dans notre intention d'établir une comparaison détaillée entre la presse de chacune de ces trois régions. Mentionnons néanmoins à ce propos l'étude aussi pertinente qu'amusante de M. Henri Laeser, parue dans le volume publié par l'Association de la Presse suisse, à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa fondation. De différence fondamentale, comme l'on peut en constater entre la presse française et la presse anglaise, par exemple, il n'y en pas chez nous. La « Gründlichkeit » de Berne, note avec raison l'auteur, ne peut rien reprocher au « sérieux » de Lausanne. Nous souscrivons entièrement à son jugement quand il écrit que ce qui manque dans la presse alémanique, c'est « le petit article fantaisiste, les trente ou quarante lignes, souvent imprimées en italique, par lequel un journaliste se replie en quelque sorte sur lui-même pour commenter l'événement du jour ou faire de la philosophie pratique ». Qui de nous, en Suisse romande, ne connaît les bulletins intitulés : « Parlons de tout » de M. X., philosophant dans *La Tribune de Genève*, « Notes d'un passant » du Père Piquerez, dans *L'Impartial*, « La Vie quotidienne » de

P. C., dans *Le Journal de Genève*, « C'est la vie du monde » de Gilles, dans *Le Journal du Jura*, « Choses et autres » dans *La Tribune de Lauzanne*, « Au jour le jour » dans *La Suisse*, etc. ?

Peut-être verra-t-on cette coutume s'implanter en Suisse allemande, encore que la mentalité du lecteur n'y soit pas préparée. Pourtant, un journal, depuis quelques années, s'est lancé dans cette voie : la *National Zeitung*. Dans chaque édition du matin, un esprit caustique, ironique, remarquablement intelligent, sous le nom de « Salander », commente, dans un entrefilet intitulé « A propos » tous les faits intéressants du moment. Point n'est besoin, à ce sujet, de faire l'éloge de deux écrivains et journalistes français, passés maîtres dans l'art si difficile de la chronique : Clément Vautel et La Fouchardière, qu'un grand magazine français, *Le Crapouillot* a appelé « les forçats du quotidien ». (*Le Crapouillot, Tableau de Paris*, 1931.) Il vaut la peine de citer le passage du *Crapouillot*, car les difficultés que celui-ci cite à propos de la chronique sont, somme toute, les mêmes que celles que doivent surmonter les journalistes suisses français : « ... Dans cette spécialité (le « papier quotidien ») — écrit le *Crapouillot* — qui peut faire la fortune d'un journal, il est deux « as » rivaux : La Fouchardière à l'*Oeuvre* et Clément Vautel au *Journal*. L'*Oeuvre* à ses débuts proclama que les imbéciles l'ignoraient et que tous ses lecteurs sont persuadés qu'ils sont remarquablement intelligents ; par contre, parce qu'il osa déclarer un jour que Stendhal et Mallarmé l'ennuyaient, Clément Vautel est honni par tous les gens qui se croient du goût. En fait, ces deux journalistes quotidiens provoquent une égale admiration par leur ponte trois cent soixante-cinq fois quotidienne depuis une dizaine d'années ; et le bon public, chaque matin, à l'heure du café au lait, éprouve à leur égard un peu de l'étonnement du badaud qui voit le champion de billard réussir son douzième rétro ou le dompteur continuer à ne pas être dévoré par la terrible lionne Myrrha. Lorsqu'on interroge des spécialistes désintéressés, il apparaît que la situation des deux rivaux est très différente : La Fouchardière écrit dans un journal d'opinion (ou comme disait Téry « d'opinions ») dont il est l'enfant terrible ; il a licence de tout attaquer : Dieu, le Pape, les femmes, la magistrature assise et debout, le fisc, les gloires nationales ! Tant plus qu'il démolit, tant plus que la clientèle est satisfaite ! Son vis-à-vis, Vautel, dans *Le Journal*, doit observer, étant donné le tirage, une consigne absolument contraire : il lui faut ne médire, ni de la religion, ni des corporations, ni

des politiciens, ni de la magistrature, ni de l'armée; il ne doit mécontenter aucune clientèle; continuellement, il lui faut montrer de bonnes idées, arborer les principes les plus sains, correspondre, en un mot, à l'idéal du million de lecteurs, composant le type du Français moyen, cher à M. Herriot. Et c'est là que réside le génie véritable de Vautel, miroir invariablement fidèle de son lecteur; car il importe que ledit, tout en se reconnaissant et en se faisant risette à lui-même, se trouve beaucoup plus spirituel qu'à l'accoutumée. Et Vautel a réalisé ce miracle, d'avoir l'air perpétuellement de faire le petit fou et de casser les vitres, alors qu'il enseigne journallement qu'il faut aimer son père et sa mère et payer régulièrement ses impôts... »

Une autre différence, c'est qu'en Suisse alémanique, l'habitude de signer les articles est bien moins répandue qu'en Suisse française où elle s'est généralisée, à part deux ou trois exceptions, dont *La Liberté* de Fribourg. Dans la presse d'outre-Sarine, on fait très souvent précéder les articles de signes typographiques particuliers à chaque rédacteur ou collaborateur. On aura donc ceci : Bâle, le 28 décembre (de notre -o-correspondant). Tout lecteur avisé saura immédiatement de qui il s'agit. Dans d'autres journaux, aucun article émanant de la rédaction n'est signé, mais on donne en revanche, dans chaque numéro, la liste des membres de la rédaction, en spécifiant si tel ou tel rédacteur est absent.

Quant au format, il est en général plus réduit pour les journaux de Suisse alémanique. En Suisse romande, on a plus ou moins adopté le format des quotidiens parisiens. En outre, la présentation des titres est aussi plus variée.

Quant au feuilleton, il n'a pas la même signification. Par ce mot, nous entendons en Suisse romande, en général, le roman publié par tranches et savamment arrêté, de façon que le fatidique « à suivre » tombe sur un passage palpitant de nature à retenir l'attention fébrile des lecteurs, ou plutôt des lectrices, jusqu'au prochain numéro. En Suisse alémanique, le feuilleton est constitué surtout par des articles de critique littéraire, musicale, scientifique, historique ou autre. Bref, son but est éminemment instructif. Les journaux de nos Confédérés des bords du Rhin et de l'Aar publient, du reste, eux aussi des romans-feuilletons.

CHAPITRE V

LES TENDANCES POLITIQUES

Sous ce titre, nous n'entendons pas seulement les tendances spécifiquement politiques, mais toutes celles qui déterminent la ligne de conduite d'un journal, son orientation en face des problèmes de tous ordres qui s'imposent à son attention, toutes celles dont il s'inspire et qui le caractérisent vis-à-vis du public. Il s'agit donc, non pas uniquement de la représentation d'un parti politique quelconque, mais également d'intérêts particuliers ou de doctrines spéciales. Ajoutons d'emblée qu'il n'y a aucun journal absolument neutre, si l'on s'applique à prendre ce dernier mot à la lettre. Un journal peut s'affirmer neutre à l'égard des partis. Tôt ou tard, un lecteur, en s'y appliquant, finira bien par découvrir que telle ou telle information fut préjudiciable à un parti et que sa publication ne fut ni fortuite ni sans cause. Un journal, si neutre fût-il, défendra — et qui d'ailleurs le lui reprocherait — de prime abord les intérêts de la cité, de son canton et, finalement, de son pays. Un organe politiquement neutre peut également se faire le défenseur d'une catégorie de citoyens en butte aux attaques d'une autre ou se faire le champion de certaines théories. Quel journal n'a jamais mené campagne pour un genre de musique contre un autre, pour un genre littéraire, au détriment d'une doctrine différente, etc., etc. Il faut donc, comme dans la vie, toujours choisir et, bon gré mal gré, prendre position. Du reste, les intérêts en jeu dans la presse sont trop importants pour que la neutralité pût s'y exercer à l'état pur.

Cela dit, examinons plus particulièrement la presse de chaque parti. La question qui se pose tout d'abord est celle du nombre de journaux (de leur tirage et de la fréquence de la publication) dont dispose chaque parti. Une autre question, très épineuse à vrai dire, est celle de la base financière et morale d'un journal. Dans les grands pays, c'est là une question de chaque jour et qui a fait l'objet de longues polémiques. Nous pensons, dans cet ordre d'idées, aux révélations du *Matin* sur les origines de l'*Hu-*

manité, à celles de l'agent du gouvernement tsariste Raffalovitch sur les subsides versés avant la guerre pour le gouvernement russe et, plus récemment, à l'affaire de la *Volonté* d'Albert Dubarry, qui émargeait non seulement aux fonds secrets du gouvernement français, mais touchait encore des fonds versés par Stavisky. Bref, quelle énumération que celle des journaux soutenus financièrement pour faire campagne en faveur d'intérêts particuliers. Précisons que nous pensons à la presse des grands pays et non à « cette honnête Suisse, sans fard, sans malice et sans fiel », comme disait Philippe Godet, à propos de la presse suisse.

Puisque nous en sommes au chapitre des tendances politiques, notons enfin ce que disait Robert de Jouvenel, dans son précieux petit ouvrage *Le journalisme en vingt leçons* : « ... Du fait qu'un journal publie seulement des informations politiques, il cesse d'être neutre et tous les journaux sont contraints de publier des informations politiques. Un lecteur qui ne lit que les faits divers n'oserait pas les lire en public dans un journal qui n'aurait pas au moins l'apparence d'un journal politique. Du moment qu'un magazine devient quotidien, il se croit obligé de publier le compte rendu de la Chambre... »

Suivant une statistique parue en 1926, dans la revue *Die Presse* (N° 12, 1926), les 424 journaux compris dans les données se répartissaient ainsi, au point de vue politique :

Tendance politique Parti	Périodicité par semaine							Total	%
	1	2	3	4	6	7	11 12 18		
Catholique-conservateur ..	22	20	19	4	15	2	1	83	19,7
Libéral-conservateur	—	3	4	1	2	3	—	13	3,1
Radical-démocratique ..	15	31	41	5	41	1	4	138	32,8
Démocrate	—	6	5	—	9	—	—	20	4,8
Paysan-artisan-bourgeois ..	3	4	2	—	3	—	—	12	3,0
Bourgeois	7	5	6	—	1	1	—	20	4,8
Grutlén	3	3	—	—	—	—	—	6	1,4
Socialiste	3	—	—	—	13	—	—	16	4,0
Communiste	—	—	—	—	3	—	—	3	0,7
Neutres, indépendants ..	39	34	19	1	18	2	—	113	25,7
TOTAL	92	106	96	11	105	9	5	424	100,0

Cette statistique datant de quelques années, nous avons cherché à en établir une seconde, en nous aidant de divers catalogues de sociétés de publicité et de l'indicateur des journaux des postes fédérales et en tenant compte, en outre, des modifications intervenues entre temps :

CLASSIFICATION DES JOURNAUX PAR CANTONS ET SUIVANT
LEURS TENDANCES POLITIQUES POUR 1935

	Feuilles officielles	Paysans	Bourgeois	Chrétiens-sociaux	Démocrates	Radicaux dém.	Catholiques	Conservateurs	Communistes	Libéraux	Frontistes	Socialistes	Neutres	Total
Argovie	1	—	2	—	—	14	—	8	—	—	—	1	17	43
Appenzell	1	—	—	—	—	6	—	2	—	—	—	—	1	10
Bâle-Ville	1	—	1	—	—	1	—	1	1	—	—	1	2	9
Bâle-Campagne	1	—	—	—	—	5	1	—	—	1	—	—	7	15
Berne	22	1	10	—	—	12	—	3	—	—	—	2	25	75
Fribourg	1	—	—	—	—	3	—	4	—	—	—	—	6	14
Genève	1	—	1	—	—	1	—	1	—	1	1	1	7	14
Glaris	1	—	—	—	1	1	—	1	—	—	—	—	1	5
Grisons	3	—	—	1	—	7	—	5	—	—	—	—	4	20
Lucerne	1	—	—	1	—	2	—	8	—	2	—	—	10	25
Neuchâtel	1	—	1	—	—	1	—	—	—	2	1	1	11	17
Schaffhouse	1	1	1	—	1	3	—	1	1	—	1	—	—	10
Schwyz	1	—	—	1	—	3	—	5	—	—	—	2	2	14
Soleure	5	—	—	—	—	3	—	3	—	—	—	1	3	15
St-Gall	5	—	—	—	1	15	1	15	—	—	—	1	6	44
Tessin	1	1	—	1	—	8	2	1	—	—	—	1	3	18
Thurgovie	1	—	2	—	1	3	1	1	—	1	—	1	8	19
Unterwald	2	—	—	—	—	1	1	2	—	—	—	—	—	6
Uri	1	—	—	—	—	1	—	1	—	—	—	—	—	3
Valais	1	—	—	—	—	1	3	3	—	—	1	1	5	15
Vaud	1	1	—	—	—	6	1	—	—	7	—	—	34	51
Zoug	1	—	—	—	—	1	—	1	—	—	—	—	2	5
Zurich	2	—	2	3	10	22	—	—	1	2	2	4	12	60
	56	4	20	7	14	120	10	66	3	17	5	19	166	507

Nous déduisons, pour nos comparaisons, les feuilles officielles (feuilles officielles cantonales et feuilles d'annonces de régions ou de districts), ce qui nous donne un total de 451 journaux.

Dans ce chiffre, on compte en particulier 120 organes radicaux (26,8 %), 83 catholiques-conservateurs (10 organes catholiques, 66 spécifiquement conservateurs et 7 chrétiens-sociaux), soit en % 18,5, 19 socialistes (4,2 %) et 166 neutres (37 %). Toutefois, cette proportion est relative, puisqu'un journal compte comme représentant une unité, quels que soient son tirage et sa périodicité.

1. La presse radicale

Comme nous venons de le relever, le parti radical possède le plus grand nombre de journaux. Numériquement, il se classe au second rang,

peu après le parti socialiste, le troisième rang appartenant aux conservateurs-catholiques. Il n'y a aucun rapport rigoureusement exact entre la force d'un parti et celle de sa presse. Voyons plutôt. Nous avons actuellement en Suisse environ 120 organes radicaux, 83 catholiques-conservateurs, une vingtaine de socialistes, une vingtaine également de paysans et enfin une quinzaine de libéraux-conservateurs, non compris encore trois communistes.

Or, au Conseil national, où joue la proportionnelle, les radicaux sont 48, les catholiques-conservateurs 42, les paysans 21, les socialistes 50, les libéraux 7, le groupe libre et démocratique 7, le groupe Duttwiler 7, et les communistes 2. La disproportion¹ est donc flagrante, surtout entre la presse radicale et la presse socialiste, si l'on considère que ces deux partis sont pour ainsi dire égaux en effectifs. En outre, il faut relever qu'en Suisse allemande, le parti radical dispose des principaux organes. Cela prouve en somme que si les journaux forgent l'opinion publique, ce n'est que partiellement et qu'il ne suffit pas d'avoir de nombreux journaux à sa disposition pour réussir, mais encore et surtout, une doctrine réaliste et claire et des hommes de valeur. En Angleterre, le Labour Party, si puissant dans ce pays, s'exprime, dans le concert de la grande presse, exclusivement par la voix d'un seul organe : le *Daily Herald*. Il en est de même en France où il n'existe qu'un seul grand quotidien socialiste : *Le Populaire*. En Allemagne, avant l'accession d'Hitler au pouvoir, le parti catholique et le parti populaire bavarois (« Zentrums-Partei » et le « Bayerische Volkspartei ») avaient à leur disposition, en 1932, 603 journaux contre 120 au parti national-socialiste qui parvint néanmoins à écraser tous ses adversaires. Ne vit-on même pas en Allemagne le parti économique (« Wirtschaftspartei ») obtenir vingt mandats au Reichstag lors des élections de 1928, sans qu'il eût un seul journal pour répandre ses doctrines.

Revenons-en à la presse radicale. Celle-ci dut longtemps lutter pour son existence, aux temps héroïques du siècle passé, à cette époque déjà si lointaine où elle faisait figure d'extrémiste ! Que de procès de presse n'eut-elle pas à subir ! Depuis lors, la presse radicale s'est considérablement développée. Elle est devenue gouvernementale, elle a quitté l'opposition et sa virulence s'est dissipée. Les principaux organes de la presse radicale sont, en Suisse romande, *La Revue de Lausanne*, *Le Genevois*, *Le*

¹ Chiffres tirés de l'*Annuaire des autorités fédérales* (Verbandsdruckerei A. G., Berne).

Confédéré, de Martigny, *Le Démocrate*, de Delémont, *L'Indépendant*, de Fribourg, *Le Neuchâtelois*, de Cernier. En Suisse allemande, les ténors du radicalisme sont la *Neue Zürcher Zeitung*, la *National Zeitung*, le *Bund*, la *Thurgauer Zeitung*, le *St-Galler Tagblatt*, le *Luzerner Tagblatt*, la *Neue Aargauer Zeitung*, l'*Aargauer Tagblatt*, le *Neues Winterthurer Tagblatt*, la *Solothurner Zeitung*, l'*Oltner Tagblatt*, la *Zürcher Volkszeitung*, *Der freie Rätier*, la *Davoser Zeitung*, la *Schaffhauser Intelligenzblatt*, etc. Au Tessin, les diverses nuances du radicalisme assez particulariste de ce canton s'expriment dans le *Dovere* de Bellinzone, l'*Avanguardia* de Bellinzone-Lugano, la *Gazzetta Ticinese* de Lugano et *Il Cittadino* de Locarno. Au surplus, les nuances que l'on peut observer dans le radicalisme tessinois se retrouvent également en Suisse allemande notamment. Le radicalisme de la *National Zeitung* est plus à gauche, par exemple, que celui du *Bund*, tandis que la *Neue Zürcher Zeitung*, fidèle à ses traditions, est plutôt un journal bourgeois qu'un organe spécifiquement radical. Il est même survenu que la *N. Z. Z.* soit en lutte ouverte avec les leaders du parti pour rester fidèle à ses traditions nationales.

Tout en n'abandonnant aucun de leurs principes politiques, ces journaux ont plus ou moins laissé de côté la polémique de parti. La polémique, a-t-on dit, qui fut en d'autres temps la forme supérieure du journalisme, est du reste un genre ingrat et, ainsi que l'écrit Robert de Jouvenel dont nous avons déjà cité le spirituel ouvrage : « Ceux qui se mettent en colère, chaque matin, pour la même cause, ont tôt fait de paraître ennuyeux. Ceux qui prennent parti, tour à tour, dans toutes les querelles, sont suspects de mauvaise humeur systématique et il faudrait, pour justifier tant de passion renouvelée, que nos polémistes possèdent vraiment une incroyable culture ou, pour le moins, une immense curiosité... A tout prendre, il était absurde que la presse gardât la manie de faire de la politique à une époque où le public en avait perdu le goût. »

L'avenir étant, à coup sûr, réservé aux journaux d'information et de reportages, les organes radicaux, comme les autres d'ailleurs, furent contraints, pour garder la faveur du public, de consacrer une place toujours plus considérable à l'information. Il convient, avouons-le aussi, de ne pas donner plus de place qu'elles ne le méritent à toutes les querelles politiques d'un petit pays comme le nôtre, alors que nous sommes entourés de puissances dont l'évolution économique, politique et sociale détermine pratiquement la nôtre. Aussi, les grands organes radicaux de Suisse

alémanique et ceux de la Suisse romande, comme *La Revue* ou *Le Démocrate* sont avant tout, à l'heure actuelle, des journaux de grande information, s'occupant de toutes les grandes questions internationales et ne consacrant que le strict nécessaire aux querelles de la politique régionale. Souvent, ce sont les petites feuilles qui s'adonnent encore à la polémique de parti et mettent au second rang l'information. Leur importance, en général, ne dépasse pas les limites du canton où elles paraissent.

Pour terminer, relevons que nombreux sont les journaux apparemment neutres qui sont en réalité défenseurs de la politique radicale. Il s'agit dans la plupart des cas de journaux locaux ou régionaux dont le propriétaire, en même temps directeur, administrateur et rédacteur, est membre du parti.

2. La presse conservatrice-catholique

A en croire le catalogue de la presse catholique (*Verzeichnis der katholischen Presse*), de 1929, 188 organes se réclament du catholicisme. Ce total comprend en bonne partie des publications qui ne représentent pas en fait les caractéristiques d'un journal. La statistique publiée par le Bulletin de l'Association de la presse suisse indiquait 83 journaux en 1926; notre statistique cite le même total. Tenons-nous-en donc à ce chiffre, déjà fort respectable, puisqu'il place la presse conservatrice au second rang de la presse politique de notre pays. Il montre cependant que le parti radical est privilégié quant à sa presse. En effet, la proportion entre la presse radicale et celle du parti catholique n'est pas la même qu'entre les effectifs des deux partis. Proportionnellement, les conservateurs disposent de moins de journaux que les radicaux. En 1848, on ne comptait qu'une douzaine de journaux catholiques. Le développement des moyens de communication et de transmission a favorisé la presse catholique comme la presse en général. L'organe catholique le plus ancien semble avoir été la *Staatszeitung der katholischen Schweiz*, primitivement baptisée sous le nom de *Luzerner Zeitung* et fondée peu après 1830. En 1871, ce journal change de nom pour la seconde fois et devient l'actuel *Vaterland*, le plus important des quotidiens catholiques de Suisse allemande. Les autres organes du parti sont, en Suisse romande, *La Liberté*, de Fribourg, *Le Courrier de Genève*, *Le Nouvelliste Valaisan*, de St-Maurice, *Le Pays*, de Porrentruy, *Le Fribourgeois*, de Bulle; outre-Thièle,

citons, à part le *Vaterland*, l'*Ostschweiz*, de St-Gall, le *Basler Volksblatt*, le *Bündner Tagblatt*, les *Neue Berner Nachrichten*, les *Freiburger Nachrichten*, l'*Aargauer Volksblatt*, le *Solothurner Anzeiger*, la *Thurgauer Volkszeitung*, etc., et au Tessin, le *Popolo e Libertà* et le *Giornale del Popolo*.

Les journaux catholiques, convenons-en sincèrement, sont bien rédigés et, que ce soit en français ou en allemand, les éditoriaux ou articles de polémique s'inspirent du style clair, élégant, dépouillé de toute préciosité, qui fit la gloire des grands prédicateurs de jadis. Les leçons de rhétorique des collègues n'ont pas été vaines. La presse, avant tout, entend maintenir — la presse catholique bien entendu — les principes de la morale chrétienne dans la masse du peuple. Pénétrant dans toutes les régions, elle joue un rôle considérable dans notre pays. Tandis que la presse de certains partis, par exemple la presse socialiste, est répandue essentiellement dans les grands centres, la presse catholique se lit généralement dans les campagnes. On la trouve cependant aussi dans les villes.

3. La presse socialiste

Celle-ci se divise en trois grandes catégories :

- a) les journaux politiques;
- b) les organes professionnels;
- c) les journaux coopératifs.

A titre de renseignement, voici la liste établie par le pasteur Pflüger, en 1911, dans son étude sur la presse socialiste :

a) *Journaux politiques* : 1. *Der Grütlianer* — 2. *Das Volksrecht* — 3. *Die Arbeiterzeitung* — 4. *Die Tagwacht* — 5. *Der Vorwärts* — 6. *Die Volksstimme* — 7. *Das Echo vom Rheinfall* — 8. *Die neue freie Zeitung* — 9. *Der freie Aargauer* — 10. *Das Volksblatt vom Jura* — 11. *Die Volkswacht* — 12. *Der Demokrat* — 13. *Der Volkswille* — 14. *Die Appenzeller Volkswacht* — 15. *Le Grutlén* — 16. *Le Peuple Suisse* (Genève) — 17. *La Sentinelle* — 18. *L'Aurora* (Lugano).

b) *Journaux professionnels* : 1. *Gewerkschaftl. Rundschau für die Schweiz* — 2. *Die Helvetische Typographia* — 3. *Schw. Eisenbahnzeitung*, etc., au total 22 journaux des diverses branches professionnelles (ouvriers du textile, de la métallurgie, de l'horlogerie, de l'industrie du bâtiment, des transports, etc.).

c) *Journaux coopératifs* (Genossenschaftsorgane) : 1. *Schweiz. Konsumverein* — 2. *Genossenschaftl. Volksblatt* — 3. *La Coopération*. A cette liste, on peut encore ajouter certains journaux spéciaux, comme la *Soz. Frauenzeitung*, la *Soz. Zeitung für Jugendliche*, *Die freie Jugend* et plusieurs revues telles que *La Régie directe* et les *Sozialpolitische Zeitfragen der Schweiz*.

Selon une brochure de Frédéric Heeb, publiée en 1923, lors du jubilé du *Volksrecht* de Zurich, 130 organes socialistes virent le jour, de 1835 à l'époque actuelle. La plupart des principales feuilles socialistes virent le jour vers la fin du siècle précédent, la *Berner Tagwacht* en 1891, le *Volksrecht* en 1898, *La Sentinelle* en 1884; au Tessin, l'*Avvenire del Lavoratore*, l'ancêtre de la *Libera Stampa*, fut fondé en 1898.

Premier en Suisse par ses effectifs, dépassant de peu, il est vrai, le parti radical, le parti socialiste dispose d'une presse moins importante que celui-ci. Il ne possède qu'une vingtaine de journaux spécifiquement politiques. A l'exception d'un seul, dont le tirage dépasse 20,000 exemplaires, tous tirent au-dessous de ce chiffre. Le tirage des plus importants varie de 10,000 à 20,000.

Dans la presse socialiste, la partie rédactionnelle est étroitement subordonnée aux intérêts du parti. Il s'agit avant tout de publier des informations favorables au mouvement ouvrier socialiste, de leur donner une teinte conforme à celle du parti. Bref, la politique proprement dite occupe la première place, souvent au détriment de l'information générale.

L'histoire de la presse socialiste, plus que toute autre, est étroitement liée à celle du parti. Les victoires socialistes furent les siennes comme ses défaites. Le plus ancien journal socialiste, ou plutôt ouvrier, fut le *Grütlianner*, fondé en 1851, paraissant une fois tous les quinze jours. Cependant, le premier organe véritablement socialiste fut le *Vorbote*, édité de 1866 à 1871, à Genève, par J. Phil. Becker. Puis vint la *Tagwacht* d'Hermann Greulich, dont l'origine mérite une mention spéciale. En effet, c'est à l'énergie, à la ténacité et à l'esprit de celui qu'on a appelé le père du socialisme suisse qu'elle doit le jour. Son premier numéro parut le 11 décembre 1869. Il était entièrement rédigé par Hermann Greulich, alors jeune ouvrier relieur âgé d'une vingtaine d'années, qui en supportait les frais. Greulich vendit lui-même les numéros en les offrant de porte en porte. L'argent ainsi gagné lui permit de lancer un second numéro de 500 exemplaires, comme le premier. Trois mois plus tard, au

début de 1870, la *Tagwacht* comptait plus de 600 abonnés, ce qui lui assurait son existence. Encouragé par ce succès, le « papa » Greulich publia alors régulièrement son journal qui devint hebdomadaire. Ce fait prouve qu'un journal reposant sur des bases saines et ayant véritablement un rôle à remplir, des intérêts à défendre, parvient toujours à se frayer un chemin. La *Tagwacht* de Zurich disparut en 1880 pour faire place à l'*Arbeiterstimme* qui portait en sous-titre : hebdomadaire pour le peuple travailleur de Suisse.

Actuellement, les journaux politiques socialistes les plus lus sont le *Volksrecht* de Zurich, le plus important, la *Berner Tagwacht*, l'*Arbeiterzeitung* de Bâle, la *Volksstimme* de St-Gall, la *Freie Inner-Schweiz* de Lucerne, la *Seeländer Volksstimme* de Bienne, *Das Volk* d'Olten, *La Sentinelle* de La Chaux-de-Fonds, *Le Droit du Peuple* de Lausanne, *Le Travail* de Genève et la *Libera Stampa* de Lugano.

Avant de terminer cette esquisse de la presse socialiste nous nous en voudrions de ne pas rappeler la mémoire d'un journaliste qui voua non seulement toute sa vie à la cause ouvrière, mais fut encore un des meilleurs polémistes du socialisme : Charles Naine. Sa prose alerte, vigoureuse, cinglante parfois, quoique toujours parfaitement empreinte de courtoisie, traduisait une élévation de pensée, un sens politique assez rares de nos jours.

4. La presse libérale

Les journaux libéraux ou plutôt libéraux-conservateurs sont tous d'ancienne origine et remontent aux débuts du libéralisme politique et économique. Ils sont issus des grands événements qui bouleversèrent le commencement du siècle passé. C'est en Suisse romande principalement que sont répandues les doctrines dont ils sont les défenseurs. Reconnaissons d'ailleurs en passant que le fédéralisme dont ils se prévalent est conforme aux intérêts d'une minorité linguistique comme la nôtre et, sans aucun esprit de parti, avouons que la presse libérale a toujours défendu avec acharnement la langue française en Suisse. Le rôle de cette presse est infiniment plus important que ne le laisseraient supposer les effectifs assez minimes du parti libéral. Les campagnes anti-étatistes qu'elle mena dans bien des cas ont eu un retentissement profond dans tout le pays. Nous pensons entre autres à ce propos à celle que la presse libérale mena

contre les assurances sociales fédérales. Les quatre organes politiques dont elle se compose sont en Suisse romande, *La Gazette de Lausanne*, *Le Journal de Genève* et *La Suisse libérale* de Neuchâtel; en Suisse alémanique, les *Basler Nachrichten*. Si l'on songe que les effectifs libéraux ne représentent, semble-t-il, que le 5 % du corps électoral helvétique, on ne peut que rendre hommage à l'influence de sa presse chez nous. Il est vrai que, de tout temps, elle eut à sa tête des hommes d'une grande valeur à divers titres. En outre des écrivains dont la Suisse romande peut s'enorgueillir collaborèrent régulièrement à ces journaux : Philippe Godet, John Petit-Senn, le rimeur, Edouard Rod, le Dr Châtelain, Paul Seippel, René de Weck, Noëlle Roger, Gaspard Valette et combien d'autres encore. Nous citons de mémoire et qu'on nous pardonne si l'ordre chronologique est bouleversé...

Tout esprit objectif reconnaîtra enfin sans peine que la partie littéraire est particulièrement soignée dans la presse libérale ou libérale-démocratique, comme disent les Vaudois. Les noms des meilleures plumes de France peuvent se rencontrer dans ses colonnes avec ceux de l'élite des écrivains romands. A la mort d'Anatole France, Barrès déclara que, quoi que l'on dise, l'auteur du « Lys rouge » avait maintenu la langue française. Eh bien ! nous ne craignons pas d'affirmer que la presse libérale, quelles que soient les critiques qu'on peut lui adresser a, de toute façon, maintenu la langue de Voltaire chez nous et cela, c'est beaucoup !

5. La presse paysanne

La presse politique paysanne est aussi récente que le parti dont elle défend la cause. Le parti paysan, qui se développa à une cadence accélérée dès la fin de la guerre mondiale, dut tout de suite disposer d'une presse qui soit à même d'incarner, si l'on peut dire, les tendances particulières de la classe dont elle se réclamait. Aussi, l'information générale ne joue-t-elle pas un rôle de premier plan dans la rédaction des journaux paysans. La majeure partie des colonnes est consacrée à des questions intéressant particulièrement les milieux agrariens. Au surplus, il est logique, si l'on y réfléchit, que dans les journaux paysans, les articles sur le conflit du Chaco, le pacte oriental ou les conversations hungaro-polonaises cèdent le pas aux chroniques sur l'exportation des produits agricoles, le prix du blé ou l'écoulement des produits laitiers.

La presse paysanne ne compte qu'un seul grand quotidien politique d'informations : la *Neue Berner Zeitung*. Dans un autre ordre d'idées, le principal organe est le *Paysan suisse (Der Schweizer Bauer)*. Dans chaque région paraissent encore d'autres organes, comme *Le Paysan jurassien*, *La Terre vaudoise*, *Le Paysan fribourgeois*, etc., tous s'adressant exclusivement aux mêmes milieux ; en Suisse allemande, le *Schaffhauser Bauer*, le *Bauernblatt der Nordwestschweiz* paraissant à Soleure, l'*Appenzeller Bauer*, etc. Au Tessin, les milieux agrariens lisent l'*Agricoltore Ticinese*.

6. Le groupe Duttweiler et le groupe libre

Deux organes hebdomadaires, fondés il y a un peu plus d'un an, soutiennent la politique, économique essentiellement, du groupe Duttweiler : *Die Tat* et l'*Action*. Ce ne sont pas des journaux d'information, aussi ne les citons-nous que pour mémoire. Il en est de même de l'organe du groupe libre (*Jeunes paysans*).

7. La presse communiste

En Suisse, la presse communiste se composa longtemps de trois journaux politiques et d'information, sans compter divers organes de lutte tels que *Le Drapeau rouge*. Chaque cité envoyant un député communiste au Conseil national possédait son organe communiste : Bâle, le *Basler Vorwärts* ; Zurich, le *Kämpfer* et Schaffhouse, l'*Arbeiterzeitung*. Fondés respectivement en 1893, 1921 et 1918, ces trois organes ont un tirage total d'environ 15 à 20,000 exemplaires. Ils paraissaient tous les jours, sauf le dimanche. Le *Kämpfer* fut le plus influent ; il publiait deux suppléments : *Der Weggefährte* et *Die arbeitende Frau*.

Deux des organes précités étaient tout d'abord socialistes, mais opérèrent un glissement à gauche et devinrent les porte-parole du communisme intégral. Le *Vorwärts*, pendant une trentaine d'années, fut l'unique feuille de la classe ouvrière bâloise, mais une scission survenue en 1921, amena les socialistes à fonder l'*Arbeiterzeitung*, tandis que le *Vorwärts* restait à l'extrême gauche. L'*Arbeiterzeitung* est le seul organe de la classe ouvrière schaffhousoise. Elle a complètement éliminé son concurrent socialiste qui a disparu. A l'heure actuelle, le journal officiel des socialistes schaffhousois est un organe d'un canton voisin. Un changement important est toutefois survenu récemment : les journaux communistes ont disparu pour faire place, dès le 1^{er} septembre 1936, à un seul organe : *Die Freiheit*.

8. Les journaux neutres ou indépendants

Cette catégorie comprend, notamment en Suisse romande, à côté d'importants organes d'information, les feuilles d'avis de tous genres, les courriers ou messagers régionaux, etc., en Suisse allemande, les *Anzeiger*, *Tagblatt*, *Volksblatt* et autres appellations communes. Les feuilles officielles des pouvoirs publics rentrent également dans cette série. Il est malaisé de dire quelle proportion représente chez nous la presse neutre. Peut-être le tiers de l'ensemble, mais nous ne saurions l'affirmer avec certitude. Nous avons déjà relevé l'extrême difficulté qu'il y a à définir exactement la presse neutre. Disons simplement que nous entendons, par cette dénomination, les journaux qui ne sont pas inféodés à un parti politique. La presse neutre, dans son ensemble, porte surtout son activité sur la publicité. Celle-ci est des plus variées et va de l'avis officiel à l'annonce la plus prosaïque. Les polémiques sont généralement exclues de ses colonnes et quand elles y font leur apparition, ce sont plutôt des querelles de personnes qui s'étalent dans la rubrique de la correspondance, que d'aucuns appellent la « boîte aux lettres ». Ces querelles ne durent pas longtemps, car, soucieuse de ne pas être accusée de partialité, bien vite, la rédaction annonce qu'elle « considère le débat comme clos dans les colonnes du journal ».

En Suisse alémanique, nous ne saurions voir de meilleur type de journal neutre que le puissant *Tages-Anzeiger für Stadt und Kanton Zürich*, qui tire à près de 90,000 exemplaires. Le fait divers, la chronique locale et cantonale y occupent une large place. Des suppléments (*Zeitbilder*, *Für die Frau*) sont en outre publiés chaque semaine. Sa boîte aux lettres, réservée à l'usage exclusif des abonnés, est largement mise à contribution.

Exception faite de certains grands quotidiens, la presse neutre comprend essentiellement en Suisse les petites feuilles régionales ou locales qui ne paraissent que deux ou trois fois ou encore une seule fois par semaine. Les annonces et les événements régionaux en constituent l'élément essentiel. Souvent, les informations suisses ou étrangères sont reproduites des grands organes et publiées avec un ou deux jours de retard, ce qui réduit considérablement leur valeur. Et pourtant, ces petites feuilles ont parfois un glorieux passé derrière elles et si elles virent leur renommée s'évanouir, c'est là le fait des progrès de la science et du changement des

goûts du public, déjà orienté vers les informations sensationnelles qu'elles ne sauraient trouver.

Certaines de ces feuilles, où le propriétaire est en même temps le directeur et le rédacteur, quoique neutres, trahissent souvent les opinions politiques de celui-ci par le choix des informations et aussi par le titre dont elles sont munies. A ce point de vue, ces feuilles jouent un rôle politique qui n'est pas à dédaigner.

Chez nous, le succès de ces feuilles est dû, semble-t-il, à la façon dont elles ont su s'adapter à la mentalité particulariste, régionaliste de la population. Témoigner constamment d'un intérêt très vif, parfois exagéré même pour les menus faits du coin de pays, savoir flatter les lecteurs, ne jamais rien dire qui pût les froisser, telle est la formule et, reconnaissons-le, c'est la bonne. Survient-il un accident, aussitôt, en le reproduisant, exprime-t-on des vœux de prompt rétablissement à celui qui en fut victime ou, s'il est mort, des condoléances à la famille « si durement frappée ». S'il s'agit d'un vol, il convient de parler des malandrins, des tristes sires, des vilains personnages qui l'ont commis. Enfin, les voleurs arrêtés, il est indiqué de féliciter les autorités et la force publique!

Une autre cause de succès, c'est que les journaux savent constamment ressusciter les vestiges du passé. Le soir, chacun, à la campagne, s'empresse de lire l'article consacré au château de X. au XVII^e siècle, à la prise de la forteresse de Y. par les troupes étrangères...

La presse neutre se divise en deux catégories en ce qui concerne le tirage. La première comprend les journaux répandus dans toutes les régions et parmi lesquels nous citerons, en Suisse romande *La Tribune de Genève*, *La Suisse*, *La Feuille d'Avis de Lausanne*, *La Tribune de Lausanne*, *La Feuille d'Avis de Neuchâtel*, *L'Express*, de Bienne, *L'Impartial*, de La Chaux-de-Fonds, *La Feuille d'Avis des Montagnes*, du Locle, *Le Journal du Jura*, de Bienne et deux ou trois autres encore. Ce sont là des journaux quotidiens qui s'apparentent par leur présentation aux grands organes politiques, publient des articles sur tous les grands problèmes de l'heure, renseignent de façon très complète leurs lecteurs et ne craignent pas de prendre position s'ils le jugent bon. En effet, il serait puéril de croire que la presse neutre n'a pas d'opinion. Au contraire. L'art est de savoir la présenter de façon qu'elle ne froisse personne, tout en remplissant le but visé. Au surplus, un journal qui n'aurait aucune opinion, ne commenterait pas les grands ou menus faits du jour, serait un journal parfaitement ennuyeux.

CHAPITRE VI

LE TIRAGE

C'est là la grosse question pour un directeur de journal, le cauchemar même de certains. Dans les grandes villes, le tirage est l'enjeu d'une lutte sans merci et à titre d'exemple, rappelons le « match » acharné que se livrèrent en Angleterre le *Daily Mail*, le *Daily Express*, le *Daily Telegraph* et le *Daily Herald*; en France, *Paris-Soir* et *L'Intransigeant* pour la conquête du public parisien sortant des usines et des bureaux vers 18 heures.

En outre, c'est là une question qui intéresse le public qui juge souvent de la valeur d'un journal par le nombre des exemplaires qu'il vend. Comme l'écrivait Robert de Jouvenel, à propos de la grande presse, quand une formule obtient auprès du public un pareil succès, il est puéril de la dénigrer et ce bon public en définitive a parfaitement raison d'estimer, en général, qu'un tirage élevé n'est que la conséquence d'un journal bien fait. Aussi ne blâmons pas trop ceux qui considèrent que le journal le meilleur est celui qui a le plus grand nombre de lecteurs. Cela peut être vrai, mais n'oublions pas qu'en France, par exemple, *Le Temps* tire à 80,000 environ, soit vingt fois moins que *Le Petit Parisien* et qu'en Angleterre, le *Times* ne dépasse guère 200,000 exemplaires. Aussi, il convient de ne pas attacher trop d'importance au tirage. N'est-ce pas précisément cette tendance du public qui a poussé certains journaux à exagérer le leur. De là, l'utilité du contrôle du tirage, tel qu'un bureau le fait à Zurich.

Evidemment, un fort tirage exerce une sorte de fascination sur les lecteurs ancrés dans leur idée que la qualité est en relation directe avec la quantité, en ce qui concerne la presse. C'est du reste vrai dans une certaine mesure et il serait vain de nier qu'un journal qui a la faveur du public ne présente aucun intérêt. Toutefois, il faut considérer d'autres facteurs que le nombre, si l'on peut établir, bien que ce soit toujours

ardu, l'importance qu'occupe un journal par rapport à d'autres. Les facteurs qui doivent retenir l'attention, à ce propos, sont les suivants :

1. La réputation du journal. Si son intégrité morale est bien assise, nul doute que ses articles et ses informations ne soient mieux accueillis que ceux qui émanent de feuilles dont les origines sont douteuses ou qui ont déjà eu maille à partir avec les tribunaux. En outre, une information donnée par un journal dont on sait le souci d'exactitude est toujours plus sûre que celle qui est publiée par un journal dont les faits divers cherchent avant tout à frapper l'imagination du public.

2. Le public auquel il s'adresse. Inutile d'insister là-dessus. Un organe lu dans les chancelleries ou dans les sphères dirigeantes jouit d'une influence qui compense son tirage inférieur, comparativement à celui qui s'adresse tout d'abord à l'homme de la rue, fût-ce même dans une démocratie.

En outre, la notion du mot « tirage » est assez complexe, puisqu'on peut distinguer :

- a) le nombre des exemplaires sortant de presse (Gesamtauflage);
- b) le nombre des exemplaires vendus;
- c) le nombre des abonnements. Il s'agit en l'occurrence du tirage minimum, mais certain. Le total des exemplaires vendus au numéro varie chaque jour.

Pour les journaux des grandes capitales, où le nombre des exemplaires vendus dans la rue est plusieurs fois supérieur à celui des abonnements, la distinction n'est pas à dédaigner. Aussi, la marge entre le total des exemplaires sortis de presse et celui des numéros vendus est-elle souvent très considérable. C'est là un gros aléa pour certains journaux. A cet égard, il serait infiniment intéressant de dresser un parallèle entre le total journalier des invendus d'un grand quotidien d'une cité de quelques millions d'âmes et les événements relatés dans chaque numéro. On constaterait, par exemple, qu'un grand match de foot-ball a fait diminuer de moitié le nombre des invendus et que le tirage dut même être augmenté à la suite d'un assassinat sensationnel ou d'un procès fameux. Aussi n'est-il pas désirable pour un journal que les gros événements se précipitent, car la marge maximale de vente est assez vite atteinte. Ces événements se superposent, si l'on peut dire, et certains, qui eussent passionné l'opinion en temps ordinaire, passent presque inaperçus. Ainsi, tout récemment, le procès de Violette Nozières, survenant au moment de la tragédie de Mar-

seille, n'a certainement pas « rendu » dans le public comme on aurait pu le présumer et c'est tant mieux, car la chronique judiciaire s'adresse parfois aux instincts les moins nobles de l'être humain. Etablir pareille comparaison entre le total des exemplaires vendus et les événements constitue un des plus sûrs moyens de voir où se concentre l'intérêt du public.

Le tirage exerce une influence considérable sur le prix de revient, cela en fonction de la parution, c'est-à-dire que les journaux qui paraissent par exemple moins de six fois par semaine ne peuvent normalement réduire considérablement leur prix de revient. Celui-ci est proportionnellement plus élevé dans un petit journal que dans un organe à fort tirage.

En Suisse, selon une statistique dressée en 1928, 162 journaux ont un tirage allant jusqu'à 2000 exemplaires, 217, de 2000 à 10,000 et 27 plus de 10,000, soit en pour cent, 40 %, 53,5 % et 6,5 %. Cette statistique date, à vrai dire, de six ans. Toutefois, les chiffres concernant la presse suisse sont remarquablement stables depuis plusieurs années et si des modifications sont intervenues depuis 1928, date où la statistique fut élaborée, il ne saurait s'agir que de changements minimes. Cependant, à cette époque, on dénombrait quatre journaux tirant de 20,000 à 35,000 numéros, quatre encore de 35,000 à 50,000 et un seulement plus de 50,000. Or, aujourd'hui, cinq en tout cas, dépassent ce dernier chiffre : le *Tagesanzeiger* de Zurich, la *Neue Zürcher Zeitung*, la *Feuille d'Avis de Lausanne*, la *National Zeitung* de Bâle et la *Tribune de Genève*.

Au point de vue du tirage, la Suisse présente un phénomène assez curieux : l'absence de journaux à gros tirages. Nous n'entendons pas évidemment un tirage d'un ou deux millions d'exemplaires, mathématiquement impossible chez nous, mais simplement un tirage dépassant 100,000 exemplaires.

A titre de comparaison, nous allons donner ci-dessous le tirage des principaux journaux de la plupart des pays d'Europe. Ces chiffres sont puisés dans diverses statistiques ou ouvrages les plus récents cités dans la « Bibliographie » :

BELGIQUE : *Le Soir* (Bruxelles), 250,000.
 Laatste Nieuws (Anvers), 200,000.
 Dernière Heure (Bruxelles), 165,000.
 La Libre Belgique (Bruxelles), 90,000.
 Le Peuple (Bruxelles), 85,000.

La Nation belge (Bruxelles), 75,000.

Gazet van Antwerpen (Anvers), 70,000.

Le Matin (Anvers), 50,000.

L'Indépendance belge, 50,000.

DANEMARK : *Berlinske Tidende* (Copenhague), édit. du soir, 26,000, du matin, 69,000 et numéro du dimanche, 108,000.

Nationaltidende avec ses suppléments (Copenhague), 76,000.

Politiken (Copenhague), 80,000, dimanche : 140,000.

Socialdemokraten (Copenhague), 60,000.

ESTONIE : *Päewaleht* (Reval), 50,000.

FINLANDE : *Helsingin Sanomat* (Helsingfors), 65,000, dimanche : 80,000.

Uusi Suomi, 60,000.

GRÈCE : *Eleftheron Vima* (Athènes), 50,000.

IRLANDE : *Irish Independant* (Dublin), 100,000-120,000.

Irish Times (Dublin), 70,000.

LETTONIE : *Jaunākās Sinas* (Dernières nouvelles, Riga), 100,000.

LUXEMBOURG : *Luxemburger Wort*, 50,000.

HOLLANDE : *Courant-Nieuws van den Dag* (Amsterdam), 257,000.

Telegraaf (Amsterdam), 120,000.

Rotterdamsche Courant (Rotterdam), 100,000.

Volk (Amsterdam), 70,000.

Haagsche Courant (La Haye), 70,000.

Algemeen Handelsblad (Amsterdam), 50,000.

Nieuws Courant (La Haye), 50,000.

Voorwaarts (Rotterdam), 50,000.

NORVÈGE : *Aftenposten* (Oslo), 80,000.

Tidens Tegn (Oslo), 56,000.

Arbeiderbladet (Oslo), 50,000.

AUTRICHE : *Neue Freie Presse* (Vienne), 60,000, dimanche : 76,000.

Neues Wiener Journal (Vienne), 110,000.

Neues Wiener Tagblatt (Vienne), 55,000, dimanche : 120,000.

Reichspost (Vienne), 50,000.

Avant son interdiction par le gouvernement Dollfuss, l'*Arbeiterzeitung* de Vienne, socialiste, tirait à 100,000 exemplaires.

PORTUGAL : *Diario de Noticias* (Lisbonne), 130,000.

Seculo (Lisbonne), 90,000.

SUÈDE : *Stockholms Tidningen*, 150,000.

Dagens Nyheter (Stockholm), 125,000, dimanche : 150,000.

Svenska Dagbladet (Stockholm), 87,000, dimanche : 100,000.

Göteborgs Handels-och Sjöfarts-Tidning (Göteborg), 50,000, dimanche : 72,000.

Nya Dagligt Allehanda (Stockholm), 60,000.

Socialdemokraten (Stockholm), 53,000.

HONGRIE : *Pesti Hirlap* (Budapest), 105-125,000, dimanche : 140-170,000.

Pesti Naplo (Budapest), 50,000, dimanche : 100,000.

Magyarország (Budapest), 50,000-60,000, dimanche : 90-100,000.

Nemzeti Ujság (Budapest), 50,000.

Az Est (Budapest), 75,000.

Népszava (Budapest), 70,000.

Tous les pays précités ont moins de 10 millions d'habitants. La première constatation qui s'impose, comparativement à la Suisse, c'est la centralisation de la presse. En Suisse, les organes ayant le plus fort tirage ne paraissent pas dans la capitale, comme c'est le cas dans les Etats ci-dessus. La seconde constatation, c'est que presque tous ont des journaux tirant à plus de 100,000 exemplaires. La Lettonie même, avec son chiffre de population inférieur à celui de la Suisse, possède un organe atteignant 100,000 exemplaires. En revanche, ces pays accusent, dans l'ensemble, un nombre total de journaux bien inférieur à celui de notre pays qui, à ce point de vue, bat tous les records.

Passons maintenant à la presse des grands pays. La presse française comprend, géographiquement, deux groupes, Paris et la Province. A Paris, voici les principaux journaux dont le tirage ne saurait toutefois être indiqué à un millier d'exemplaires près :

<i>Petit Parisien</i>	1,600,000
<i>Paris-Soir</i>	2,000,000
<i>Journal</i>	700,000
<i>Matin</i>	500,000
<i>Echo de Paris</i>	400,000
<i>Petit Journal</i>	300,000
<i>Excelsior</i>	200,000
<i>Intransigeant</i>	600,000
<i>Le Temps</i>	80,000
<i>Paris-Midi</i>	200,000

Paris compte encore nombre de journaux d'opinion, dont l'influence politique est souvent très considérable, mais le tirage très restreint. Leur force est qu'ils sont lus par les milieux politiques et parlementaires. Les quelque cinquante journaux qui composent la presse d'opinion de Paris atteignent à peine la moitié peut-être du total des lecteurs s'intéressant à la « grande presse d'information », c'est-à-dire sept ou huit journaux. Ainsi *L'Ere Nouvelle*, l'organe radical et radical-socialiste de M. Edouard Herriot tire à moins de 10,000; *L'Homme Libre* est dans le même cas. *La Liberté*, l'organe de la droite, tire à 50,000, de même que *L'Oeuvre*, quoique celle-ci soit en progrès très marqué. L'autre organe radical et radical-socialiste, *La République*, tire tout au plus à 15,000 numéros. Quant à *L'Action française*, il est très difficile d'indiquer son tirage. Celui-ci varie terriblement suivant les événements politiques. N'a-t-on pas dit qu'au lendemain des événements du 6 février, il avait quintuplé! Peut-être est-il de 150,000 à 200,000, mais c'est là une simple supposition ¹.

En province, chaque grande cité possède au moins un journal tirant à 100,000 au minimum. En nous basant notamment sur les indications données par M. André Demaison, dans son ouvrage *Les voix de la France* ², relatif à la presse provinciale, nous aurons à Marseille *Le Petit Marseillais* (180,000), *Le Petit Provençal* (140,000); à Nice, *L'Eclaireur de Nice et du Sud-Est* (200,000); à Lyon, *Le Progrès* (270,000), *Le Nouvelliste* (250,000), *Le Salut public*, le *Lyon républicain* qui tirent tous deux à plus de 100,000;

¹ Depuis les dernières élections législatives qui amenèrent au pouvoir le Front populaire, les deux grands organes le *Populaire*, socialiste et l'*Humanité*, communiste, ont accru leur tirage dans des proportions considérables. L'*Humanité*, en particulier, a annoncé un jour que son tirage dépassait 700,000 numéros.

² André DEMAISON. *Les voix de la France*. Paris, Hachette 1932.

à Toulouse, *La Dépêche*, avec 4 à 500,000 exemplaires répartis en 18 éditions; à Bordeaux, *La Petite Gironde* (230,000), *La France de Bordeaux et du Sud-Est* (100,000), à Rouen, *Le Journal de Rouen* (120,000); à Montpellier, *Le Petit Méridional* (100,000); à Rennes, *L'Ouest-Eclair* (250,000); à Lille, *L'Echo du Nord* (240,000), à Reims, le *Nord-Est* (150,000), *L'Eclairer de l'Est* (100,000), à Nancy, *L'Est Républicain* (100,000); à Strasbourg, *Les dernières nouvelles de Strasbourg* (150,000); à Limoges, *Le Courrier du centre* (100,000); à St-Etienne, *La Tribune républicaine* (100,000), etc., etc.

La France compte en outre une catégorie de journaux qui lui est propre et qu'on ne saurait trouver ailleurs : les hebdomadaires, qui sont des organes « parisiens et littéraires », mais consacrent une place en vue à la politique. Certains, comme *Candide*, *Gringoire* et *Marianne* tirent à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires. La matière est à peu près celle d'un roman ordinaire de 200 pages.

En Angleterre, le tirage des grands organes est le suivant :

<i>Daily Express</i>		2 millions
<i>Daily Herald</i>		2 millions
<i>Daily Mail</i>		1,750,000
<i>Daily Sketch</i>		1,100,000
<i>Daily Mirror</i>		1,000,000
<i>Evening News</i>		750,000
<i>News Chronicle</i>		1,300,000
<i>Star</i>		600,000
<i>Daily Telegraph</i>		500,000
<i>Times</i>		200,000
<i>Evening Standard</i>		450,000
<i>Morning Post</i>		130,000

Tous ces journaux paraissent à Londres. En province, les organes les plus réputés sont le *Manchester Guardian*, le *Yorkshire Post*, le *Glasgow Herald*, le *Leeds Mercury* et le *Scotsman* d'Edimbourg. Enfin, il faut encore mentionner les journaux paraissant uniquement le dimanche, comme le *Sunday Dispatch*, le *Sunday Express* et le *Sunday Pictorial* qui tirent tous à plus d'un million de numéros, le *Sunday Times* (200,000) et l'*Observer* (150,000).

En Allemagne, avant l'avènement au pouvoir du national-socialisme, 23 journaux tiraient à plus de 100,000 exemplaires. La presse y étant for-

tement décentralisée, aucun journal ne dépasse le million quotidien, bien que ce soit un pays extrêmement peuplé. Avant qu'Adolf Hitler ne devînt chancelier, la première place revenait à la *Morgenpost* (600,000 exemplaires), la seconde à la *Berliner Zeitung am Mittag* (250,000), sorte de *Paris-Midi* et à la *Nachtausgabe* (250,000), journal présentant certaines analogies avec *Paris-Soir*. Le *Berliner-Tagblatt* dont l'influence fut naguère si considérable, n'a jamais dépassé le chiffre de 120,000. Dès février 1933, la fameuse synchronisation ou mise au pas de la presse (« Gleichschaltung »), décrétée par Hitler et son ministre de la propagande, le Dr Goebbels, a fortement nui à son développement. Plusieurs organes libéraux, tels que la vénérable *Vossische Zeitung*, ont disparu et tous les autres ont vu leur tirage diminuer dans des proportions inquiétantes, à l'exception du *Völkischer Beobachter* d'Alfred Rosenberg, devenu le ténor de la presse du III^{me} Reich et *L'Angriff* que dirigea le Dr Goebbels.

En Italie, la « muselière » imposée par Mussolini a tout d'abord nui à la diffusion de la presse ; l'Italien, au lieu de lire deux ou trois journaux, comme c'était son habitude, n'en lit plus qu'un seul, puisque tous donnent le même son de cloche. Nombre de journaux disparurent. Toutefois, le fait que l'Italie ne compte qu'un nombre assez restreint de quotidiens a permis aux grands organes de survivre à tous les orages et actuellement, la grande presse italienne a retrouvé d'excellentes conditions d'existence. Le plus important des organes de la péninsule est le *Corriere della Sera*, si longtemps rebelle aux fascistes, dont le tirage quotidien atteint 800,000 exemplaires. Au second rang se placent les deux grands journaux turinois, la *Stampa* et la *Gazzetta del Popolo* qui atteignent les 200,000 numéros. Quant au *Giornale d'Italia*, au *Popolo d'Italia*, fondé par Mussolini, au *Messaggero*, ils oscillent entre 100 et 200,000. Le tirage de l'organe du Vatican, l'*Osservatore romano*, varie entre 20,000 et 30,000 exemplaires.

Au Japon, où la presse est la fidèle réplique de celle des Etats-Unis, quant aux méthodes, le *Tokio Nichi Nichi Shimbun*, le *Tokio Asahi Shimbun*, l'*Osaka Mainichi Shimbun* et l'*Osaka Asahi Shimbun*, ont un tirage dépassant le million.

En Russie, la *Pravda* (La Vérité), selon M. Arthur W. Just¹, tire à 650,000, les *Isvestija* (Les nouvelles) à 800,000, la *Krestjanskaja Gaseta* (Gazette des paysans), à 1,400,000 et la *Rabotschaja Gaseta* (Gazette ouvrière), à 700,000.

¹ Arthur W. JUST. *Die Presse der Sowjetunion*, Berlin 1931.

C'est aux Etats-Unis que la presse des masses s'est développée dans toute son ampleur, moins par l'étendue du tirage que par les méthodes employées. En effet, les journalistes cherchent avant tout à satisfaire les goûts souvent douteux du public américain. Aussi les informations sensationnelles foisonnent-elles. La presse américaine est absolument décentralisée, ne serait-ce qu'à cause de l'énorme étendue du pays. Les journaux des grandes cités, telles que Chicago, San-Francisco, Boston, Philadelphie, St-Louis, La Nouvelle-Orléans, etc., sont essentiellement répandus dans les régions dont ces villes sont les centres naturels. Il en est de même pour la presse de la capitale qui est lue presque exclusivement à Washington même et dans les contrées environnantes. Quant à New-York, elle possède les journaux les plus importants et les plus marquants des Etats-Unis.

Chose curieuse, les tirages des journaux américains n'atteignent pas les chiffres records qu'on pourrait supposer, si l'on considère que les Etats-Unis comptent plus de 120 millions d'habitants. Le fait est explicable : ces 120 millions d'habitants sont répandus sur un énorme territoire dont la densité est assez faible. Les distances ne permettent pas aux organes new-yorkais, par exemple, de faire concurrence, sur place, à ceux de San-Francisco ou d'Hollywood.

Les tirages les plus élevés sont :

A New-York, le *Daily News* (1,500,000), qui est un « tabloid paper », le *New-York Herald-Tribune* (semaine 325,000, dimanche 450,000), le *New-York American* (semaine 350,000, dimanche 1,100,000), le *Sun* (300,000), le *New-York Times* (semaine 450,000, dimanche 700,000) et le *World* (400,000).

Ainsi que le note justement M. Georges Weill, dans son magistral ouvrage sur *Le journal*¹, les « tabloids » reposent sur une formule absolument nouvelle et bien américaine. Leur format est plus réduit que celui des journaux ordinaires, commode pour des gens qui lisent dans un bar ou un tramway. Les photographies remplissent les pages ; le texte est consacré aux scandales du jour, à tout ce qui touche le « sex-appeal ».

Voici les autres journaux principaux des Etats-Unis :

ILLINOIS : *Chicago Daily News* (400,000).
 Chicago Daily Tribune (800,000).

¹ George WEILL, *Le journal*. Paris 1934.

- CALIFORNIE : *Chronicle* (100,000), de San-Francisco.
Examiner (sem. 180,000; dim. 375,000), de San-Francisco.
Times (sem. 180,000; dim. 260,000), de Los Angeles.
- MASSACHUSETTS : *Christian Science Monitor* (125,000), de Boston.
Post (sem. 360,000; dim. 304,000), de Boston.
- MICHIGAN : *Detroit News* (sem. 265,000; dim. 306,000).

Nous n'allongeons pas la liste. Il existe encore de nombreux journaux dont le tirage atteint 100 à 200,000 exemplaires par jour.

Revenons à la presse suisse, après cette excursion dans le monde des journaux étrangers, et examinons maintenant quelles sont les raisons des tirages relativement faibles de la presse de notre pays. Elles sont de divers ordres.

Tout d'abord, le facteur linguistique. Notre pays est à ce point de vue divisé en trois zones, car il est inutile de faire mention de la presse rhéto-romanche. Il saute aux yeux que si l'on ne parlait qu'une seule langue chez nous, la presse verrait son tirage s'accroître, surtout les grands organes répandus dans les régions les plus reculées. A un degré infiniment moins important, le fait que chacune des langues usitées en Suisse est employée dans un des pays qui nous entourent nuit à notre presse. Un Suisse portant intérêt aux événements d'une portée internationale lira toujours les journaux français, allemands ou italiens. On le vit pendant la guerre et lors des derniers faits survenus chez nos voisins. Relevons cependant que la « synchronisation » de la presse allemande a fortement nui à sa diffusion en Suisse. Nous assistons au phénomène contraire actuellement et c'est au tour de la presse suisse, ou plus exactement de Suisse alémanique, d'être lue avec assiduité par des Allemands soucieux d'être renseignés exactement sur les événements extérieurs et sur l'état d'esprit des peuples qui entourent le Reich. Cette assiduité est même si préoccupante pour le gouvernement de Berlin, qu'il a interdit la plupart des organes zurichois, bâlois, lucernois, thurgoviens, bernois, etc., d'où un préjudice matériel certain causé à ceux-ci.

La presse tessinoise est celle qui se ressent le plus sérieusement de l'existence à sa frontière d'un grand pays de même langue. Le phénomène, en l'occurrence, est d'ordre géographique : la proximité immédiate de Milan et de ses journaux. En effet, les grands organes de la capitale lom-

barde, le *Corriere della Sera*, le *Popolo d'Italia*, la *Sera* arrivent au Tessin deux heures tout au plus après leur impression. Le plus important d'entre eux, le *Corriere*, comme on l'appelle plus communément, se trouve en vente dès les premières heures de la matinée, en même temps que les plus importants organes tessinois. La distance séparant Milan de Chiasso n'est que de 52 km. A ce point de vue là, les journaux de Suisse romande et de Suisse allemande sont plus favorisés, puisque les journaux parisiens ou berlinois n'arrivent que de 10 à 20 heures après leur parution.

En France, c'est la distance qui a sauvé la presse provinciale française de la concurrence des journaux de la capitale. Le lecteur, voulant être renseigné toujours plus rapidement, lira en premier lieu le journal local, puis bien des heures plus tard (15 heures pour Nice, 12 pour Marseille, 10 pour Bordeaux, etc.) il pourra se procurer les feuilles parisiennes.

Le second facteur à considérer, en Suisse, est d'ordre politique ou administratif, si l'on veut. La division de la Suisse en 25 petites républiques, jalouses de leurs prérogatives et de leurs particularités, a eu comme corollaire une extrême décentralisation de la presse, comme c'est le cas aux Etats-Unis. Chez nous, la presse de la capitale ne joue pas le rôle exclusif que l'on note par exemple en France, en Angleterre, en Espagne, en Belgique, en Autriche, etc., pour les journaux de Paris, Londres, Bruxelles, Vienne, etc. La presse bernoise ne donne aucunement le ton à celle des autres cantons. Ses journaux certes contribuent à l'éducation politique de la masse, mais au même titre que ceux de Zurich, Bâle, Genève ou Lausanne.

En outre, la vie cantonale, si l'on peut ainsi dire, si complexe du point de vue politique, est déterminante pour la diffusion de la presse. Chaque journal, quel qu'il soit, doit consacrer une bonne part de ses colonnes aux informations spécifiquement cantonales : comptes rendus des séances du Conseil d'Etat, du Grand Conseil, des diverses commissions, organisations ou sociétés cantonales, depuis la commission de gestion du parlement du canton jusqu'à la société cantonale d'agriculture, etc. Ce sont là, généralement, des informations qui n'intéressent qu'assez peu les lecteurs d'autres cantons. La frontière cantonale est donc un obstacle à la libre diffusion de la presse. Aussi n'y a-t-il que les grands organes que l'on puisse trouver partout en vente. Inutile d'insister en outre sur l'esprit particulariste, régionaliste en Suisse. D'aucuns le poussent si loin qu'ils croiraient trahir leur canton s'ils s'abonnaient à un journal paraissant

ailleurs. Aussi, ne les voit-on acheter d'autres journaux que lorsqu'ils sont en voyage...

Au surplus, existe-t-il en Suisse un journal qui ne porte pas la marque, l'empreinte du canton où il paraît? La *Neue Zürcher Zeitung* est typiquement zurichoise; les *Basler Nachrichten* et la *National Zeitung* ne sauraient nier leur origine bâloise. Le *Bund* et le *Berner Tagblatt* sont premièrement bernois. Et la *Gazette de Lausanne*, la *Revue*, la *Feuille d'Avis de Lausanne* ne traduisent-elles pas dans leurs colonnes les qualités qui distinguent le véritable Vaudois? Et les journaux genevois, n'apportent-ils pas à ceux qui les lisent un peu de « l'esprit de Genève », cher à Robert de Traz? Nous déplorerions infiniment qu'il en fût autrement et il faut reconnaître que les journaux suisses ont parfaitement maintenu, *nolens, volens*, l'esprit fédéraliste, cela dans la mesure de leurs moyens.

Une autre cause déterminante, c'est le nombre considérable de journaux. La Suisse compte plus de 100 (126 si l'on se rapporte à la statistique de la page 10) quotidiens, alors qu'on n'en dénombre par exemple que 150 en Angleterre et 50 environ en Autriche. Si l'on tient compte de l'ensemble des journaux, la proportion est d'une feuille pour 8000 habitants environ. Celle-ci est la plus basse du monde entier. L'Allemagne possède un organe pour 15,000 habitants, le Danemark un pour 13,000, la France un pour 27,000, l'Angleterre un pour 180,000 et les Etats-Unis un pour 50,000.

Chez nous, il y en a trop pour que chacun puisse se développer normalement, librement. Certes, les grands organes ont devant eux des perspectives de succès, mais les petites feuilles locales et régionales semblent vouées à végéter plus ou moins glorieusement. Aussi, les chances de réussite pour un nouveau journal sont-elles très limitées. En 1934, deux feuilles ont vu le jour, l'une à Genève, l'autre à Berne. Bien que présentant certaines différences avec les journaux existants, en dépit de quelques innovations, toutes deux sont mortes sans gloire, après avoir vivoté péniblement. A vrai dire, on ne saurait affirmer que leur disparition fût due exclusivement à la pléthore des journaux; il y eut d'autres causes (la politique notamment); cependant, cette surabondance de feuilles fut certainement déterminante.

CHAPITRE VII

RECETTES ET DÉPENSES D'UN JOURNAL

Le problème, ici, c'est celui du prix de revient. Ce dernier dépend de facteurs économiques que chacun connaît : fournitures d'imprimerie (matières premières : papier, encre), le matériel, les machines, la main-d'œuvre, les frais généraux d'administration, le loyer, etc. Ce prix de revient conditionne le prix de vente du journal. Or, des normes ont été établies pour celui-ci et personne n'ignore qu'en Suisse les journaux de langue allemande se vendent 15 centimes et ceux de langue française ou italienne 10 centimes.

Dovifat estime que le prix d'un journal dépend du potentiel économique et du développement intellectuel du public auquel l'organe s'adresse. (Dovifat, *Zeitungswissenschaft*, vol. I. Berlin-Leipzig 1931 : « Der Preis der Zeitung passt sich der wirtschaftlichen, ihr Inhalt der geistigen Leistungsfähigkeit der Masse an, für die sie bestimmt ist. ») Cette loi est vraie, moins pour le prix de vente du numéro qui est normalisé, que pour le prix des abonnements. Ce dernier est par exemple plus élevé pour les journaux de droite que pour ceux de gauche qui s'adressent essentiellement à la classe ouvrière. La différence n'est généralement pas considérable, mais elle n'en existe pas moins. Prenons en France *Le Temps* et *Le Figaro*. Le prix des abonnements et celui du numéro sont plus élevés que ceux des autres organes parisiens. Or, *Le Temps* s'adresse particulièrement à la grande bourgeoisie et *Le Figaro* à l'aristocratie plus ou moins ralliée à la république.

Souvenons-nous, d'autre part, de François Coty. Désireux de jouer un rôle politique de premier plan (ne disait-on pas qu'il aspirait à la dictature), ce richissime parfumeur corse, pour s'attirer le concours des masses, lança un journal populaire à deux sous, l'*Ami du peuple* qui tira bientôt à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires. Le prix d'un

journal étant fixé à cinq sous au minimum en France, Hachette refusa de distribuer l'*Ami du Peuple*, d'où un procès qui fit grand bruit à l'époque et dont Coty sortit vainqueur. L'écroulement du journal, qui atteignit un certain temps un tirage de 800,000 exemplaires, ne fut pas dû à une mauvaise administration, mais surtout aux déboires personnels de l'ambitieux Corse. Au moment de sa mise en vente publique, l'*Ami du peuple* tirait encore à 400,000. Il est certain que François Coty avait vu juste en abaissant le prix de son journal de façon qu'il puisse être acheté par les classes sociales les moins favorisées.

En Suisse, les abonnements et la publicité constituent les sources essentielles des recettes des journaux. Aucun journal ne tire le plus clair de ses revenus des subventions de l'Etat, des fonds secrets ou de groupements financiers plus ou moins véreux, comme on le voit dans certains grands pays. Dans la règle, les revenus issus de la publicité sont versés aux journaux par des agences spécialisées qui afferment les colonnes de ceux-ci. Les études étant nombreuses dans ce domaine, nous ne nous y attarderons pas au delà du strict nécessaire. Citons simplement, à titre documentaire, que les plus importantes sont « Publicitas S. A. », « Annonces Suisses S. A. » et « Orell-Füssli S. A. »

Le développement du machinisme, les découvertes multiples du XIX^e siècle et, entre autres, l'utilisation des rotatives, ont réduit le prix de revient de chaque numéro et permis les gros tirages. Ce qu'on appelle la grande presse est ainsi une conséquence directe du machinisme. En outre, la découverte du procédé de fabrication du papier au moyen de la pâte de bois a donné une impulsion nouvelle à la presse, car le papier fait à l'aide de chiffons, de vieilles étoffes apprêtées à cet effet, était d'un coût élevé. Si le papier était encore fabriqué de cette façon, il n'est pas exclu même que l'on en eût manqué, faute de matières premières. Selon Dovifat ¹, un kilo de papier de bois coûtait en 1870 : 73 pf. En 1930, ce prix n'était plus que de 30 pf. En moyenne, les frais d'impression représentent environ la moitié du total des dépenses et, de cette moitié, le papier fait la bonne part. Quant aux salaires et traitements, ils semblent varier du 15 au 20 %. Les frais généraux représentent une marge à peu près identique. A cela s'ajoute le prix d'abonnement aux agences d'information et qui dépend de l'importance du journal. Ces indications concernent les journaux à tirage élevé. Les feuilles de moindre importance

¹ DOVIFAT. *Zeitungswissenschaft*, Berlin-Leipzig 1931.

accusent un pourcentage moins élevé de frais d'impression. En revanche, les traitements et salaires constituent souvent le plus clair de leurs dépenses, de même que les frais généraux.

A titre documentaire, voici le budget des recettes et dépenses d'un journal sportif ne paraissant que le dimanche soir et dont la vente au numéro constituait l'objectif essentiel :

RECETTES

Annonces dans les 52 numéros	Fr. 20,000.—
Vente au numéro : 15,000 numéros à 12 cts pendant 52 semaines et commission de 8 cts déduite	» 93,600.—
	<u>Fr. 113,600.—</u>

DÉPENSES

Administration générale	Fr. 9,600.—
a) <i>frais généraux</i> :	
Frais de rédaction	Fr. 12,000.—
Courtage d'annonces	» 3,500.—
Fournitures de bureau, imprimés	» 2,900.—
Frais d'envoi des journaux	» 3,000.—
Informations	» 2,000.—
Photographies	» 1,500.—
Téléphone	» 2,000.—
Frais divers	» 4,100.—
	<u>Fr. 40,600.—</u>
b) <i>frais d'impression de 17,000 numéros pendant 52 sem.</i>	» 50,000.—
Le total des dépenses présumées s'élevait donc à ..	<u>Fr. 90,600.—</u>

Si l'on déduit ce total des recettes, le bénéfice net est de fr. 23,000.—. Le journal en question, qui escomptait une vente de 15,000 numéros sur un tirage de 17,000, ne s'en tira du reste aucunement, la vente restant bien au-dessous des prévisions.

a) *Le prix des abonnements* : Nous possédons pour la Suisse les données de 1872, 1896 et 1928, établies par Haller & Grünbeck. En 1872, on comptait :

80	journaux	d'un	prix	d'abonnement	s'élevant	jusqu'à	Fr. 3.—
159	»	»	»	»	allant	de	Fr. 3.10 à 5.—
122	»	»	»	»	»	»	5.10 à 10.—
35	»	»	»	»	»	»	10.10 à 15.—
6	»	»	»	»	»	»	15.10 à 20.—
9	»	»	»	»	au-dessus	de	20.—

En 1896, Haller relevait 48 journaux d'un prix d'abonnement de fr. 10.— à 15.—; 14 de fr. 15.— à 20.— et 3 seulement au-dessus de ce dernier chiffre. Nous n'indiquons pas les prix d'abonnement au-dessous de fr. 10.—, car la statistique de Haller porte sur près de 900 feuilles dont plus de la moitié ne sont pas de véritables journaux et ne nous intéressent pas, en conséquence.

En 1928, la statistique est la suivante :

63	journaux	d'un	prix	d'abonnement	de	Fr. 1.80 à	Fr. 3.—
136	»	»	»	»	»	»	3.— à » 5.—
111	»	»	»	»	»	»	5.— à » 9.—
55	»	»	»	»	»	»	9.— à » 11.—
42	»	»	»	»	au-dessus	de	» 11.—

407

Le prix d'abonnement a subi de profondes modifications depuis 1870, ainsi que le montrent les chiffres précités. Dans l'ensemble, ce prix est plus élevé chez nous qu'à l'étranger, cela en raison, à notre avis, de la décentralisation de la presse, du tirage relativement minime des journaux, ce qui augmente le prix de revient et enfin, du coût de la matière première et de la main-d'œuvre. Pour les abonnements contractés à l'étranger, certains journaux suisses se contentent d'ajouter les frais de port; d'autres — et c'est la majorité, — majorent les prix. Plusieurs feuilles, plus lues dans un pays déterminé que dans les autres, font un prix spécial. Ainsi, *La Gazette de Lausanne* affiche un tarif moins élevé pour la France que pour le reste de l'Europe. Jadis, la règle était de s'abonner pour un an. Aujourd'hui, la variété des journaux offerts au public, le besoin de changement qui caractérise l'homme du XX^e siècle ont contraint les éditeurs à établir des prix d'abonnement pour 1, 2, 3, 6 et 9 mois. Les abonnements se paient ordinairement à l'avance.

Si l'on compare le tirage au prix d'abonnement, on obtient la statistique suivante :

<i>Tirage</i>	<i>Prix</i>	<i>Nombre de journaux</i>
<i>0 à 2000</i>	Fr. 2.— à Fr. 6.50	153
	plus de Fr. 6.50	9
<i>2000 à 5000</i>	Fr. 2.— à Fr. 6.50	107
	Fr. 6.50 à Fr. 13.—	52
<i>plus de 5000</i>	Fr. 2.— à Fr. 6.50	19
	plus de Fr. 6.50	39

Cette statistique remonte, il est vrai, à 1926. Les modifications survenues depuis lors sont si minimes qu'il nous est apparu inutile de chercher à en dresser une autre, car cette dernière n'eût rien infirmé à la règle selon laquelle, à de rares exceptions près, le prix d'abonnement est plus élevé pour les journaux d'un tirage supérieur que pour les feuilles tirant à un ou deux milliers d'exemplaires. Rien de plus explicable. Les journaux à fort tirage paraissent six fois et plus par semaine, tandis que les autres sont bi- ou trihebdomadaires. En outre, ce qu'ils offrent aux lecteurs n'a rien de comparable au contenu d'une petite feuille régionale tirant à 1500 ou 2000 numéros.

Si nous jetons un coup d'œil sur les conditions existant en France, nous constatons que le prix d'un abonnement dépasse rarement 20 francs suisses par an, alors qu'il y a un siècle, ce prix était uniformément fixé à fr. 80.—. Selon une statistique dressée par l'administration des postes françaises en 1835 et citée par M. Maurice Reclus¹, dans son ouvrage sur Emile de Girardin, la presse politique parisienne se composait de 20 journaux comptant ensemble dans les départements 50,000 abonnés dont les quatre cinquièmes lisaient les journaux d'opposition et le reste ceux du gouvernement. On comptait à Paris 20,000 abonnés, soit 70,000 pour toute la France dont la population s'élevait alors à 35 millions d'habitants. La proportion était donc de 2 abonnés par 1000 habitants. La réduction à fr. 40.— du prix d'abonnement de *La Presse* d'Emile de Girardin accrut le nombre des abonnés de façon très sensible. Emile de Girardin vendait son journal à un prix inférieur à son prix de revient. Cela peut sembler paradoxal, mais c'est sur cette conception que repose

¹ Maurice RECLUS. *Emile de Girardin*. Paris 1934.

toute la structure économique du journal actuel. En lançant *La Presse*, en 1836, l'auteur d'*Emile* exposait ainsi cette fameuse conception, véritablement révolutionnaire à l'époque : « ... mais, le produit des annonces étant en raison du nombre des abonnés, il faut réduire le prix de l'abonnement à sa plus extrême limite pour élever le chiffre des abonnés à sa plus haute puissance. C'est aux annonces de payer le journal. Au prix de fr. 40.— par an, 10,000 abonnements seront plus faciles à acquérir que 1000 seulement au prix de fr. 80.—. Ce nombre, *La Presse* l'aura dépassé dans six mois. Telle est notre opinion, fondée sur l'expérience et sur une étude constante et approfondie de la presse périodique... »

Cette conception économique était l'évidence même. Bientôt les concurrents d'*Emile* de Girardin réduisaient leur prix à leur tour, à l'exception du *Journal des Débats* qui se paya le luxe de maintenir son chiffre de 80 francs, étant donné qu'il s'adressait à un public aisé. Dix ans plus tard, c'est-à-dire en 1846, à Paris seulement, on comptait 180,000 abonnés.

Actuellement, le prix des abonnements a tendance à se stabiliser et n'a généralement pas subi de fluctuation notable depuis bien des années. Au surplus, les éditeurs ont constitué une association et les prix ont été « normalisés ».

En Suisse, les exemplaires livrés par abonnement dépassent de beaucoup le total de la vente au numéro. Ce n'est que dans les villes de quelque importance que celle-ci se pratique et encore se tient-elle dans des limites extrêmement modestes. Dans les grandes cités de l'étranger, la situation est absolument différente. La grande presse d'information, la presse officielle, comme d'aucuns la désignent, qui s'adresse à toutes les catégories de lecteurs, dépend avant tout de la vente au numéro, ce qui produit parfois des fluctuations de tirage très considérables. En revanche, les abonnés forment la majeure partie de la clientèle des journaux politiques. Le tirage ne subit en conséquence que des oscillations minimales. Pour la province française, il est assez difficile d'établir la proportion entre le total des abonnés et celui de la vente au numéro. Pour *La Dépêche* de Toulouse, des frères Sarraut, le nombre des abonnés représente le 15 % du tirage et en été, les villégiatures pyrénéennes accroissent ce dernier de 12 % en moyenne (André Demaison, *Les voix de la France*, Hachette 1932). *Le Petit Dauphinois* de Grenoble, sur un tirage de 200,000 compte 56,000 abonnés ; *Le Progrès de la Somme*, d'Amiens, 25,000 sur 60,000 lecteurs,

etc. Proportionnellement, à Paris, il y a plus d'abonnés par rapport au tirage.

La publicité, pour la majorité des journaux, constitue la source de recettes la plus évidente. Pour la presse d'information absolument neutre, c'est même une source de gros profits. Les journaux d'opinion ont moins de publicité et doivent davantage compter sur les lecteurs que les autres catégories d'organes. Il y a, du reste, des exceptions très nombreuses en Suisse, où la publicité des grands journaux politiques est très considérable, plus particulièrement en Suisse allemande. Ces journaux pénètrent en effet dans les sphères les plus influentes du pays et sont lus toujours attentivement par le monde du commerce et de l'industrie. Parfois, la caisse du parti pourvoit par des subventions au manque de publicité de certains journaux strictement politiques. Il est très difficile, pour l'ensemble des journaux, d'indiquer la part qui revient aux annonces dans les recettes générales. Celle-ci est essentiellement variable, non seulement d'un journal à l'autre, mais encore d'une période à l'autre. Les annonces constituent un excellent baromètre de l'activité économique d'un pays. Au début de septembre 1934, le *Sunday Express*, le grand organe londonien du dimanche, en paraissant sur 48 pages pour la première fois, relevait que le nombre des pages est subordonné à celui des annonces. Ces dernières ne sont publiées que lorsque les affaires sont florissantes. Constatant, pour son compte, que celles-ci présentaient une augmentation de 33 % par rapport à août 1933, le *Sunday Express* en déduisait que les affaires prendraient une tournure favorable en Angleterre pour l'automne et l'hiver 1934-1935.

D'autre part, ce sont, en définitive, les annonces qui permettent à la plupart des journaux de s'améliorer, de contenter une clientèle chaque jour plus difficile. Le danger, toutefois, c'est que les journaux accroissent trop, par rapport au texte, les pages d'annonces. Il y a, dans ce domaine, un certain équilibre à observer. Si le développement de la partie publicitaire d'un journal accroît les recettes, n'oublions pas, en revanche, que les annonces sont d'abord remises aux journaux les plus lus. Or, ceux-ci le seront moins si l'équilibre est rompu en faveur des annonces. Le lecteur se lassera et, si pénible que soit un changement d'habitude, il achètera un autre journal. Qui de nous n'a pas entendu des gens s'exclamer : « Oh ! Je n'achète plus ce journal. Il y avait trop de réclames et on n'y trouvait rien à lire. » L'art d'un bon directeur de journal sera donc de maintenir

constamment un juste équilibre, de façon que le lecteur soit satisfait, sans que les recettes publicitaires du journal en souffrent.

Quant au tarif des annonces, il varie en proportion du tirage. Il varie suivant les catégories d'annonces et suivant la région. Il est moins élevé en général pour le canton où paraît le journal. A titre d'exemple, voici les diverses catégories d'annonces que l'on trouve dans les grands organes :

1. Offres et demandes d'emploi
2. Propriétés
3. Fonds de commerce
4. Terrains
5. Capitaux
6. Villégiatures
7. Travaux divers
8. Cours, écoles, institutions
9. Leçons
10. Occasions diverses
11. Chiens, animaux
12. Alimentation
13. Autos, motos
14. Transports, déménagements
15. Locations industrielles
16. Locations d'appartements ou de chambres
17. Hôpitaux, maisons de santé, sanatoria
18. Chasse et pêche
19. Contentieux et assurances
20. Mariages
21. Sciences occultes
22. Médecine, hygiène
23. Avis personnels
24. Perdus et trouvés
25. Recherches
26. Maisons recommandées
27. Spectacles

Parmi les recettes des journaux figurent encore, en bon rang, celles provenant de l'imprimerie. Presque tous les journaux exploitent en effet une imprimerie (ou le contraire !) et par exemple, après avoir publié un avis mortuaire, reçoivent encore la commande des « faire-part ».

Quant aux dépenses, on peut les diviser en trois catégories :

1. Les frais de matériel
2. Les frais de rédaction
3. Les frais d'exploitation

Les examiner à fond ne saurait rentrer dans le cadre de cette étude. Relevons en particulier que les frais de papier l'emportent de beaucoup sur les autres et, pour certains journaux, ils représentent les quatre cinquièmes des dépenses totales. Les dépenses, en outre, sont difficilement compressibles et souvent, s'il faut à tout prix opérer une réduction, c'est sur les frais de rédaction que l'administrateur tombe. Les frais de matériel et d'exploitation varient en proportion directe du tirage. N'a-t-on même pas vu, dans certains cas, au premier abord paradoxaux, des directeurs de journaux souhaiter que le tirage, en période de hausse brusque, finisse par s'arrêter, en raison des gros frais d'achat du papier. Ce paradoxe provient uniquement du fait que le temps nécessaire a manqué pour porter le prix des annonces au niveau justifié par l'augmentation de la vente, de sorte que, momentanément, les recettes nécessaires à l'achat du papier faisaient défaut. Dans un autre cas, un journal étranger d'extrême droite, vivant en partie grâce aux souscriptions de ses lecteurs, a dû réduire parfois le nombre des pages, en raison de l'accroissement du tirage et dans l'impossibilité où il était de se procurer le papier dont il avait besoin.

Dans cet ordre d'idées le professeur Dovifat (*Zeitungswissenschaft*, opus cit.) cite la constatation du fondateur de la grande presse viennoise, Auguste Zang, qui dit un jour que chaque nouvel abonné était son ennemi.

Autre fait paradoxal, à première vue. Pendant la guerre et surtout au début de celle-ci, les journaux virent leur tirage augmenter dans d'énormes proportions. Jamais, à aucune époque, le public ne fut aussi avide de s'informer. Or, au moment même où les journaux avaient plus que jamais besoin d'annonces pour leurs achats de papiers, celles-ci firent presque totalement défaut, personne ne voulant dépenser pour la publicité. Dans l'impossibilité de se procurer tout le papier nécessaire, premièrement en raison de la moins-value des recettes provenant de la publicité, secondement par suite de la pénurie de papier, les journaux réduisirent leur nombre de pages; certaines rubriques disparurent et on se contenta surtout de publier des informations. En Suisse, notamment, un contrôle serré fut établi car notre pays, comme les Etats belligérants, manquait de papier.

CHAPITRE VIII

PÉRIODICITÉ ET LIEUX DE PUBLICATION DES JOURNAUX

L'organisation technique et la division du travail présentent un rapport étroit avec la périodicité des journaux. Une feuille qui ne paraît qu'une fois par semaine réunit, dans bien des cas, dans les mêmes mains, les fonctions techniques, rédactionnelles et administratives. Dès qu'elle paraît deux ou trois fois par semaine, il est alors indispensable d'avoir une certaine organisation technique et la division du travail s'impose. Cette organisation se perfectionne au fur et à mesure que la périodicité s'accroît. C'est l'évidence même et point n'est besoin d'insister sur ce fait. Citons simplement à ce propos la statistique de Haller, laquelle n'a rien perdu de sa valeur, bien qu'elle remonte à nombre d'années. Elle porte sur cinq journaux.

1. *Bündner Freie Presse* : 2 compositeurs, 1 rédacteur et administrateur.
2. *Feuille d'Avis du Jura* : 2 compositeurs, 1 rédacteur et administrateur.
3. *Feuille d'Avis de Montreux* : 2 compositeurs, 5 rédacteurs et administrateurs.
4. *Gazette de Lausanne* : 20 compositeurs, 17 rédacteurs et administrateurs.
5. *Neue Zürcher Zeitung* : 17 compositeurs, 15 rédacteurs et administrateurs.

Or, à cette époque, la *Bündner Freie Presse* paraissait une fois par semaine, *La Feuille d'Avis du Jura* deux fois, *La Feuille d'Avis de Montreux*, trois fois, *La Gazette de Lausanne* douze et la *Neue Zürcher Zeitung* dix-huit fois.

En 1935, la périodicité de la presse était la suivante :

159 journaux paraissent	1 fois par semaine		
112 » »	2 » »	»	»
96 » »	3 » »	»	»
14 » »	4 » »	»	»
112 » »	6 » »	»	»
8 » »	7 » »	»	»
1 journal paraît	8 » »	»	»
4 journaux paraissent	12 » »	»	»
1 journal paraît	18 » »	»	»
507			

Une ancienne statistique, dressée par l'administration fédérale des postes, donne les chiffres suivants pour l'année 1856 :

98 journaux paraissent	1 fois par semaine		
48 » »	2 » »	»	»
21 » »	3 » »	»	»
3 » »	4 » »	»	»
1 journal paraît	5 » »	»	»
23 journaux paraissent	6 » »	»	»
15 » »	7 » »	»	»
209			

En 1902, on comptait, suivant les données de l'administration des postes, 296 journaux paraissant une fois par semaine, 156 deux fois, 78 trois fois, 1 quatre fois, 1 cinq fois, 82 six fois, 8 sept fois, 3 douze fois et 1 dix-huit fois.

Grosso modo, si l'on se reporte à la première statistique ci-dessus, on peut dire que la Suisse compte environ 130 quotidiens, ce qui est énorme pour notre pays. Les autres feuilles, bi- ou trihebdomadaires, sont essentiellement locales ou régionales. Quant aux hebdomadaires, ce sont surtout des feuilles d'annonces ou des feuilles officielles.

Lieux de publication :

A l'instar d'un produit quelconque, le journal dépend partiellement de l'endroit où il est édité ou publié. Pour la presse, il s'agit avant tout d'être placée au centre de la clientèle, car, si l'on peut ainsi dire, le journal

est « une denrée éminemment périssable ». Le problème se résume de la façon suivante, selon M. Robert de Jouvenel (*Le journalisme en vingt leçons*, Payot 1920) : « Soixante tonnes de marchandises ont été préparées en douze heures, exécutées en trois heures, expédiées en cinq heures à vingt mille personnes. Il s'agit de vendre dans la journée, parce qu'alors la marchandise vaut 75 francs les 100 kg. et que le lendemain elle ne vaudra que fr. 6.75. » Le prix du papier ! Le journal, dans ces conditions, s'attachera à paraître toujours dans les régions où la population est la plus dense. L'expérience a prouvé, en outre, que la rédaction et l'administration d'une feuille doivent être installées dans un immeuble du quartier des affaires, c'est-à-dire dans le quartier où l'animation atteint son maximum d'intensité. Bref, par sa nature même, le journal est intimement lié à la vie d'une cité, dont il partagera en quelque sorte les bons et mauvais jours et dont il doit s'efforcer de représenter, dans ses colonnes, les caractéristiques.

Nous n'insisterons pas sur le rapport qui existe entre le nombre des journaux et celui de la population de chaque canton. Berne, Zurich, St-Gall, Vaud, Argovie sont en tête (population et journaux) tandis qu'Unterwald, Zoug et Uri sont en queue.

Le fait intéressant, c'est que les cantons à faible densité de population n'ont aucun quotidien ou seulement un ou deux. Ainsi le Valais, en dépit de ses quelque 135,000 habitants, ne possède qu'un seul journal paraissant six fois par semaine : *Le Nouvelliste Valaisan*. En revanche, des cantons accusant un chiffre de population bien inférieur, mais où la densité est plus forte, en ont autant ou plus. Ainsi Appenzell (65,000 habitants environ), possède deux quotidiens ; Glaris (36,000 habitants) deux également et Schaffhouse (52,000 habitants) bat tous les records avec cinq. Uri, Schwyz et Unterwald, où la densité de la population est faible et où il n'y a aucune cité importante, ne disposent d'aucun quotidien. Bref, on doit constater que les cantons montagnards et agricoles sont ceux où les journaux paraissant journellement sont les moins nombreux. D'autre part, le nombre des lieux de publication s'accroît lorsque celui des quotidiens augmente.

Nous avons indiqué précédemment que les journaux avaient tendance à paraître au lieu où la population est la plus dense. A cet égard, l'exemple de Genève est absolument probant. La campagne genevoise compte une trentaine de milliers d'habitants. Aucun journal n'y paraît et les cinq quo-

tiens genevois viennent tous de la capitale. Quand un canton compte plusieurs cités importantes, les quotidiens se répartissent entre celles-ci. Dans le canton de Neuchâtel, par exemple, les quotidiens paraissent à Neuchâtel, La Chaux-de-Fonds et Le Locle; dans celui de Soleure, à Soleure, Granges et Olten : au Tessin, à Lugano, Bellinzone et Locarno. Dans ce dernier canton, la capitale de la presse est Lugano et non le chef-lieu, Bellinzone, dont le chiffre de population est en outre inférieur à celui de la cité du Ceresio.

En outre, avec ses 451 journaux d'informations et politiques, au sens large de ce mot, la Suisse compte une feuille pour 9200 habitants environ. C'est là une proportion énorme et, croyons-nous, unique au monde. Toutefois, ne prenons pas cette constatation trop à la lettre et examinons la situation réelle. A cet égard, la périodicité est déterminante. Prenons un exemple : Genève compte 14 journaux pour 175,000 habitants. Lucerne et le Valais totalisent respectivement 25 et 11 journaux pour 190,000 et 135,000 habitants. Un lecteur peu avisé en déduira que le Genevois lit moins que le Valaisan et le Lucernois. Or, pour qui connaît la cité du bout du Léman, c'est l'impression contraire qui domine : le Genevois lit beaucoup. Le fait réel, c'est qu'à Genève, on compte six quotidiens contre quatre à Lucerne et un au Valais, de telle sorte que chaque jour, le Genevois pourra lire six feuilles, le Lucernois quatre et le Valaisan une provenant de son propre canton.

Suivant le catalogue des sociétés de publicité, on compte en Suisse 265 lieux de publication. Sur ce total, il est 136 localités où l'on ne compte qu'un seul journal, une soixantaine où l'on en édite deux, une quinzaine où trois paraissent dans les mêmes murs et une vingtaine qui donnent le jour à quatre journaux et plus. Enfin, il convient d'ajouter que sur ces 265 localités, 230 environ ont de 1000 à 10,000 habitants et 28 plus de 10,000. Il ne paraît en Suisse aucun journal dans une agglomération de moins de 1000 habitants. Enfin, constatons une fois de plus, au regard de ces 265 lieux de publication pour 500 journaux, que la décentralisation de la presse, chez nous, est poussée à son extrême limite.

CHAPITRE IX

L'ÂGE DES JOURNAUX, LE FORMAT, LA MISE EN PAGE ET LA LISIBILITÉ

a) *L'âge des journaux* : Cette question d'ancienneté n'est pas sans importance dans un pays traditionaliste comme le nôtre. La preuve en est que chaque feuille indique en manchette, soit l'année de sa fondation, soit, si l'on peut dire, son âge, surtout si celui-ci est avancé. Ici encore, on trouve un lien avec la densité de la population. C'est donc dans les antiques agglomérations de notre pays que parurent les premiers organes de presse : Berne, Genève, Zurich, Bâle, Neuchâtel. La majorité des journaux à fort tirage furent fondés il y a près d'un siècle ou même davantage, en Suisse allemande entre autres. Ce que l'on peut affirmer avec certitude, c'est que tous nos grands journaux ont au minimum trente ans d'existence. Si l'on jette un coup d'œil sur la presse française, dans cet ordre d'idées, on constatera avec étonnement qu'à Paris il n'existe qu'un seul journal centenaire, à en croire *Le Crapouillot*¹, *Le Journal des Débats*, alors que la presse de province peut en aligner soixante-dix, dont les plus anciens remontent au début du XVIII^e siècle, notamment *Le Journal de Trévoux* qui vit le jour en 1701.

Revenons en Suisse. Les plus anciennes feuilles sont, en particulier, le *Tagblatt der Stadt Zürich* (1730), *La Feuille d'Avis de Neuchâtel* (1738), *La Feuille d'Avis de Lausanne* (1762), la *Neue Zürcher Zeitung* (1780), *La Gazette de Lausanne* (1798), la *Gazzetta Ticinese* (1800), la *Thurgauer Zeitung* (1809), *Le Journal de Genève* (1826), le *St-Galler Tagblatt* (1841), le *Luzerner Tagblatt* (1852), la *National Zeitung* (1842), les *Basler Nachrichten* (1844), *La Feuille d'Avis de Vevey* (1846) et le *Bund* (1849).

Quant aux journaux les plus récemment fondés, ce furent les *Eidge-*

¹ *Le Crapouillot*. « Histoire de la Presse II » (Paris 1934).

nössische Nachrichten, de Berne et *Le Moment* de Genève. Tous deux ont disparu sans gloire, après quelques mois de vie passablement agitée. Le premier de ces organes soutenait le mouvement de la monnaie franche (Freigeld), tandis que le second, d'origine étrangère, tout en étant apparemment neutre, poursuivait une politique assez trouble et sujette aux caprices de la politique. Il présentait, reconnaissons-le, une innovation : sa dernière page complètement illustrée.

Si cela ne dépassait les limites de notre étude, nous pourrions encore parler de l'« âge d'or » de nos journaux que fut la période de la grande guerre. La Suisse, pays neutre, recevait les informations des deux camps de belligérants et, de ce fait, sa presse était lue avidement par le public. Dans les pays en guerre, en revanche, seules les dépêches censurées étaient publiées. Aussi ne lisait-on jamais dans la presse allemande des dépêches de source française. Il en fut de même dans la presse française ou anglaise, à moins que les informations ne fussent défavorables pour l'ennemi.

b) *Le format :*

Une première constatation s'impose d'emblée à tout lecteur. Le format des journaux suisses, considéré dans son ensemble, est plus petit que celui des journaux étrangers en général. En Suisse romande, il est de dimensions parfois plus grandes qu'outre-Sarine, ou plus exactement, nous avons deux groupes de journaux : ceux qui ont adopté le format français, notamment *La Gazette de Lausanne*, *La Tribune de Genève*, *La Feuille d'Avis de Neuchâtel*, *La Liberté* de Fribourg, *Le Jura* de Porrentruy et les autres dont le format est de quelques centimètres plus réduit, tant en hauteur qu'en largeur. Parfois, le nombre de pages compense la réduction du format. En Suisse allemande, le format est plus uniforme et presque identique à celui du second groupe de journaux de Suisse romande¹.

A quoi cela tient-il ? Un lecteur, un peu pince-sans-rire, nous a dit un jour que le Suisse, homme discret et n'aimant pas se distinguer de prime abord aux regards de ceux qui l'environnent, préfère certainement le petit format qui lui permet de cacher littéralement son journal dans sa poche et qu'il n'aime pas, par exemple, une feuille présentant les dimensions du *Temps* et qu'on ne sait où fourrer ! Donnons cette explication

¹ Naguère, une taxe frappait les journaux, proportionnellement au nombre de pages. Les journaux réduisirent celui-ci, en augmentant en revanche les dimensions de la page. Cette taxe fut supprimée, par exemple, en 1865, dans le canton de Berne.

pour ce qu'elle vaut et ne cherchons pas à conclure dans ce domaine. Pratiquement, semble-t-il, la question du format ne joue pas un rôle déterminant et ce ne sont pas quelques centimètres de plus ou de moins qui nuiront véritablement à un journal. Relevons simplement que le grand format, le format à la française, fait « plus journal ».

c) *La mise en page :*

Dans le domaine de la presse, comme dans d'autres d'ailleurs, on a longtemps négligé de tenir compte d'un facteur psychologique très important aujourd'hui : la curiosité. La curiosité qui pique le lecteur, l'habitude qui le retient, tout le problème de la mise en page est là. Sans exagération, on peut affirmer que l'intensité et la nervosité de la vie au XX^e siècle n'ont fait que redoubler son acuité.

La mise en page, autrement dit la façon de présenter un journal, de classer les informations, de placer les différentes rubriques sous les yeux du public, de rehausser leur intérêt par des photographies appropriées, est en effet devenue un problème de première importance qui prend chaque jour une valeur nouvelle. Elle a subi de nombreuses transformations depuis les premiers journaux jusqu'au papier imprimé de notre époque et rien n'est plus intéressant que de feuilleter la collection d'un journal afin de noter toutes les modifications apportées à sa présentation.

Le progrès technique, d'une part, la concurrence âpre qu'ils se livrent, de l'autre, ont obligé les journaux à améliorer constamment leur aspect. Tout l'art d'un directeur, d'un rédacteur en chef ou d'un secrétaire de rédaction, est de choisir une mise en page qui éveille la curiosité du public. Ce problème pose notamment la question des titres. Le peu de temps dont dispose souvent le lecteur de notre époque trépidante le contraint à opérer un tri dans la lecture de son quotidien et, pour cela, son regard se porte d'abord sur le titre. Si celui-ci est bien rédigé, s'il suggère dans son esprit quelque chose, si vague que cela fût, le lecteur lira l'article ou l'information en question, sinon il passera outre.

Selon Dovifat (*Zeitungswissenschaft*, Berlin-Leipzig 1931), la mise en page relève directement du journalisme. Elle ne consiste plus seulement à présenter les informations, mais aussi à influencer le public. Le choix des informations permet toujours de reconnaître l'orientation politique du journal, surtout la façon dont elles sont présentées et le titre qu'on y met.

Dans les villes, le rythme accentué de la vie exige que les nouvelles importantes (ou prétendues telles) soient montées en épingle et que les

passages ou renseignements intéressants soient marqués en caractères gras, afin que le lecteur pressé (souvent le 80 % du public) ait l'impression qu'il n'a rien oublié d'essentiel dans sa lecture. Aussi a-t-on poussé l'exagération jusqu'à ne donner en première page que des titres aussi gros que possible, un peu de texte et quelques photographies, juste de quoi lire dans l'autobus ou le tramway, la suite étant reléguée dans les pages 3 ou 4.

Les journaux viennois étaient notamment des spécialistes de cette mise en page sensationnelle. Chaque jour, on y voyait des titres énormes pour les faits les plus divers et souvent d'une importance plus que relative. Le public était, en quelque sorte, constamment sous pression et, en ouvrant son journal, le matin, chaque Viennois, à la vue des titres ridiculement grossis, pouvait se demander avec inquiétude ce qui venait encore de se passer sur notre planète. Considérant à juste titre que cette façon de présenter les informations contribuait, sans aucun doute, à l'échauffement des esprits, le gouvernement Dollfuss prit un arrêté réglementant rigoureusement la mise en page de la presse autrichienne. Des dimensions furent fixées pour les lettres de chaque titre dont la grosseur fut réduite de plus de moitié. La largeur des traits soulignant les titres fut également diminuée. Tout journal contrevenant à l'ordonnance fut amendable. Promulguée il y a bientôt deux ans, celle-ci est toujours en vigueur.

Certains vendeurs de journaux font également de la mise en page, peut-être sans le savoir, comme M. Jourdain faisait de la prose. Ils encadrent au crayon rouge les informations qui leur paraissent intéressantes ou, par des flèches au crayon rouge ou bleu, bariolent littéralement l'exemplaire épinglé à la serviette contenant les numéros à vendre.

On distingue, en gros, deux sortes de mise en page : la mise en page traditionnelle ou classique et la mise en page moderne, à l'image des journaux anglo-saxons. La première a été illustrée, peut-on dire, par Villemessant, dans le *Figaro*. Elle est caractérisée par la belle ordonnance de la matière. Villemessant voulait que, chaque matin, le lecteur pût retrouver à la même place l'article ou plutôt la rubrique qui l'intéressait. En quoi il avait parfaitement raison, à tel point que les journaux habitués à changer presque quotidiennement leur aspect ne modifient en rien, toutefois, la présentation de rubriques qu'ils savent particulièrement goûtées du public. Les journaux d'opinion, à de rares exceptions près, ont tous adopté la mise en page classique ou traditionnelle. Leur clientèle, en effet, est fidèle et n'achète pas la feuille suivant sa présentation, mais

bien pour les idées qu'elle représente. Connaissant les habitudes du lecteur suisse, la plupart, sinon tous les journaux de notre pays ont une mise en page qui varie rarement. Le matin, à midi ou le soir, en ouvrant son journal, le Suisse entend y trouver, comme à l'ordinaire, l'article de fond, la chronique et une ou deux correspondances de l'étranger, en première page, par exemple; toute modification maladroite, entraînant un changement dans les habitudes du lecteur, coûte parfois quelques abonnés. En France, deux journaux notamment caractérisent excellemment la mise en page classique : *Le Temps* et *Le Journal des Débats*. Jamais de modification. Chaque abonné sait parfaitement que son *Temps* du jeudi contiendra, en troisième page, en bas, la chronique des livres et que chaque lundi, il pourra lire la page économique et financière. Jamais *Le Temps* ou *Les Débats*, comme on dit quelquefois, ne reproduiront de photographies. Et les fameux bulletins du jour du *Temps*? Ils paraissent, à la première colonne, aussi régulièrement que chaque matin le soleil se lève. Pour un vieux lecteur, enfoui dans un coin de province, quelle catastrophe si son bulletin manquait un jour!

La mise en page moderne ou anglo-saxonne est un procédé qui reflète exactement la mentalité anglo-américaine et qui tend à s'implanter toujours plus en Europe continentale. Cette méthode ne néglige rien (l'autre non plus d'ailleurs). Le choix ou l'emplacement de la nouvelle, les photographies, les titres, les caricatures, tout relève de l'autorité d'un personnage dont les fonctions ont une grosse importance : le secrétaire de la rédaction. Celui-ci est assisté du metteur en page. S'il est à la hauteur de sa tâche, s'il sait innover selon les goûts fort capricieux, il sera un des artisans du succès d'un journal, au même titre que les rédacteurs ou les reporters. Il faut, convenons-en, un certain goût artistique pour bien ordonner une page de journal. Tout l'important doit être mentionné en première page, de façon qu'en ouvrant sa feuille, le lecteur sache exactement quels sont les faits importants ou curieux de la journée.

Il n'est pas exagéré de dire que le succès de *Paris-Soir*, par exemple, est dû en partie à sa mise en page « dernier cri ». La formule nouvelle dont s'inspira son fondateur, M. Prouvost (des filatures de Roubaix-Tourcoing) se caractérise par la place prépondérante réservée aux photographies. Celles-ci sont généralement bien choisies et excellemment reproduites, suivant des procédés absolument modernes. Techniquement, la présentation de *Paris-Soir*, quoi qu'on en dise, est impeccable. En outre,

Paris-Soir, pressant leur vogue, publia les reportages les plus divers, tous rédigés par des écrivains et journalistes en renom. MM. Galtier-Boissière et Lefebvre, dans leur *Histoire de la presse*¹ estiment que le succès de *Paris-Soir* est dû, à part cela, à ses biographies romancées au goût du public et à sa rubrique des sports qui passionne la jeunesse. Il vaut la peine de citer la suite des lignes qu'ils consacrent à ce journal : « Les animateurs de *Paris-soir* comprirent que la pratique de l'automobile, du cinéma, de la TSF, avait considérablement élargi le champ de la curiosité populaire. Comment émouvoir le lecteur avec les mesquines aventures d'une petite fille, de Fleur-de-Marie, alors qu'il y a les gangsters à Chicago, les bagnards à Saint-Laurent, la guerre en Chine, la révolte aux Indes, que des hommes s'entre-tuent pour l'or, le pétrole, la cocaïne ou la traite des blanches, que Mussolini, Staline, Hitler ou Roosevelt lancent leurs mots d'ordre à des millions de fanatiques... Quels feuilletons, mille fois plus passionnants que les petits couplets sur la vertu récompensée et le crime puni, si chers à nos grand'mères ! Le grand reporter, intrépide, les poches bourrées de photos sensationnelles, a remplacé le feuilletoniste dans l'admiration des foules, de même que la star a éclipsé le ténor et le belluaire de l'époque 1900... » Eh ! oui. Encore fallait-il y penser. Mieux vaut, du reste, être un lecteur passionné des reportages de Géo London ou de Joseph Kessel, où l'on apprend toujours quelque chose, qu'acheter exclusivement un journal pour le feuilleton de Delly ou de Louis d'Arvers.

La presse suisse, nous l'avons dit, est fidèle à la mise en page traditionnelle. Quelques journaux s'efforcent d'adopter les méthodes de la mise en page à l'américaine, mais timidement. Ce qui en résulte n'est qu'un pâle reflet de celle-ci. Le Suisse, nous l'avons également dit précédemment, fidèle à ses habitudes, routinier même dans certains cas, ne comprend que rarement les journaux dont le sensationnel est le pain quotidien. Dans un article de bienvenue, rédigé à l'occasion de la réunion à Lausanne de l'Association de la presse suisse, M. Georges Rigassi, rédacteur en chef de la *Gazette de Lausanne* écrivait avec raison : « Il est des presses plus brillantes, plus amusantes, plus complètement informées que la presse suisse, il n'en est pas de plus honnête et c'est pour cela qu'elle inspire confiance à ceux qui la lisent. »

La mise en page à l'américaine, difficilement applicable en raison

¹ *Le Crapouillot*, « Histoire de la Presse ». Tome I.

des moyens financiers généralement très modestes dont dispose la presse suisse, a bien moins sa raison d'être dans un petit pays que dans les grandes villes où la vente au numéro est d'une importance primordiale dans les recettes et où il faut attirer le client avec des titres « flamboyants ». Elle pose, en outre, un problème d'ordre moral ou plutôt une question d'honnêteté. Pourquoi composer des titres énormes pour des faits qui ne le méritent pas, comme c'est souvent le cas ? Pourquoi alerter inutilement le lecteur ? Celui-ci aura l'impression d'être trompé et la confiance mise dans le journal s'en trouvera quelque peu diminuée. Que ce fait se répète et ce sera un abonné ou un lecteur fidèle de moins.

Enfin, dernière constatation, la mise en page à l'américaine comporte nécessairement, faute de place, les articles ou informations « à cheval », comme on dit dans le métier : le début en première page et la suite en seconde, troisième ou quatrième page, voire même plus loin. Or, rien n'agace autant le lecteur suisse que cette façon de procéder et, techniquement, c'est bien le reproche le plus sérieux que l'on entend en Suisse romande, au sujet de la presse française.

d) *La lisibilité :*

L'enquête que nous avons menée sur la presse nous a permis de constater que certaines personnes se plaignent encore des caractères trop petits ou trop faiblement imprimés de certains journaux. Nul n'ignore qu'une des causes de la myopie est la lecture qui exige une application constante de la vue dès la plus tendre enfance. Cette myopie, provoquée par la lecture, ne provient du reste pas toujours de mauvais caractères d'imprimerie. Elle est souvent la conséquence d'une mauvaise habitude (lecture exagérée au lit, par exemple), d'une position du buste contraire aux règles de l'hygiène, de l'insuffisance de l'éclairage. On ne saurait cependant nier que l'impression défectueuse de livres ou de journaux joue aussi un rôle. L'hygiène de l'œil dépend, en l'occurrence, de la forme des lettres. Celles-ci doivent être simples, typiques, sans enjolivures, de façon qu'elles soient parfaitement lisibles et impossibles à confondre. Les caractères romains semblent le mieux convenir dans ce domaine. N'est-ce pas M. Chuard, ancien conseiller fédéral, qui déclara, lors du discours qu'il prononça au cours de la cérémonie officielle du cent cinquantième anniversaire de la *Neue Zürcher Zeitung*, que les Suisses romands avaient un peu de peine à lire les caractères gothiques du journal et que, parfois, ils hésitaient à l'acheter uniquement pour cette raison.

Selon Cohn (Cohn, J. *Wie sollen Bücher und Zeitungen gedruckt werden*, Leipzig 1910), la hauteur des lettres doit être de 1,5 mm. Quant à leur épaisseur, elle doit être au moins égale au cinquième de la hauteur (minimum 0.25 mm.) ou, autrement dit, elle doit être de la même largeur que le jambage du m. En outre, dans une ligne de 100 mm., on ne doit y imprimer que 60 lettres au maximum et l'espace entre les lignes ne sera pas inférieur à 2,5 ou 3 mm. Le nombre des lignes dans un cm² ne doit pas dépasser le chiffre de deux. La hauteur des interlignes doit être égale au double de celle des lettres et jamais inférieure à 2,5 mm. Entre les mots, il faut un espace de 1,5 mm. au moins. Bref, selon Cohn, à un mètre de distance, toutes les lettres doivent être lisibles. Enfin, pour un journal, la longueur des lignes (ou la largeur des colonnes) ne doit pas dépasser 10 cm.

Si l'on considère les indications du savant professeur, on pourra constater que la presse suisse et notamment les grands journaux se présentent sous un jour favorable.

Dans une étude consacrée à la presse genevoise (Akimoff. *La presse quotidienne genevoise examinée au point de vue de l'hygiène de l'œil*. 1912), M^{lle} Akimoff écrivait ceci : « ... Nous pouvons tout d'abord affirmer qu'à Genève, aussi bien qu'ailleurs, les quotidiens sont imprimés d'une manière défectueuse au point de vue de l'hygiène de l'œil... » Cela se passait en 1912. Sans contester cette affirmation d'un spécialiste, il y a lieu de relever que depuis lors de gros progrès ont été réalisés dans ce domaine. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à consulter les collections de journaux. Aucun journal suisse notamment ne consentirait à être imprimé sur le papier dont se servent certains organes de la presse étrangère. Qui ne se souvient de l'horrible papier jaune qu'utilisait *L'Auto* de Paris, il n'y a pas très longtemps ? Depuis lors, son directeur, M. Desgranges, vraisemblablement à la suite de plaintes émanant de lecteurs, a nettement amélioré la qualité du papier.

Pour constater enfin que M^{lle} Akimoff changerait aujourd'hui d'opinion, ouvrons un de nos journaux : les caractères sont nets, le papier d'excellente qualité, généralement supérieure à celle qu'utilisent nombre de journaux étrangers. Le journal est, si l'on peut dire, bien aéré. Un espace normal sépare les informations entre elles ou les diverses rubriques, bref, rien qui soit de nature à fatiguer les yeux. Techniquement, le journal suisse est un produit de bonne qualité.

CE QUE CONTIENT LE JOURNAL

a) *Considérations générales :*

Toutes les manifestations de la vie politique, économique, intellectuelle et sociale sont du domaine de la presse. Ainsi celle-ci reflète-t-elle l'infinie diversité, la complexité des intérêts, aspirations et tendances qui se font jour, qui souvent s'entre-choquent. Rien d'étonnant que le journal constitue un document de premier ordre pour les historiens ou philosophes, à condition que ceux-ci sachent s'en servir. La presse, miroir des lettres ¹, la presse, miroir de la vie politique, la presse, miroir de l'activité économique, la presse, miroir de l'évolution sociale, autant de sujets d'investigation. N'est-ce pas Disraéli qui déclara à la tribune de la Chambre des Communes que s'il devait présenter un document qui démontrât le degré de civilisation de l'Angleterre au XIX^e siècle, il choisirait tout simplement un numéro quelconque du *Times*! En effet, la presse est le miroir d'une époque. Elle en est l'émanation directe. Disons même que chaque pays a la presse qui lui convient, qu'il mérite, somme toute.

Parallèlement à l'étude du contenu d'un journal, nous pourrions mener celle des divers genres journalistiques, mais cela nous conduirait trop loin. Bornons-nous à examiner ici le caractère de la presse suisse, en nous basant sur la classification générale dont fait état Dovifat (*Zeitungs-wissenschaft*) :

1) La partie politique, qui comprend entre autres l'éditorial, certaines informations, les correspondances de l'étranger, la chronique parlementaire et la polémique.

2) La chronique locale qui englobe le compte rendu de l'activité des autorités communales, les questions politiques locales, la tribune libre et les menus faits de la cité.

¹ Pierre GRELLET. *La Presse, miroir des lettres*. Etude parue dans *La Presse Suisse* (1933).

3) La partie littéraire, dans laquelle on trouve le feuilleton, les contes, les reportages et enquêtes (en général), les échos, les critiques de livres ou de pièces de théâtre, l'humour, certains faits divers, etc.

4) L'information qui se rapporte à toutes les nouvelles des cantons, de la Suisse et de l'étranger.

5) La partie commerciale et financière.

6) Le reportage photographique.

7) La publicité.

8) La page sportive.

C'est là une classification certes incomplète et que les progrès de la presse modifient constamment. La façon dont elle est indiquée ci-dessus n'implique aucune discrimination de rang, c'est-à-dire d'importance, sinon l'information (N^o 4) passerait certainement sous chiffre 1. Remarquons en outre qu'une rubrique chevauche souvent plusieurs parties à la fois et qu'un reportage sur un fait du jour, par exemple, relève simultanément de l'information, du reportage et de la chronique locale s'il est survenu dans la cité même. Il serait donc vain de vouloir à tout prix classer chaque rubrique. Ajoutons qu'un journal ne sera complet que si chaque rubrique a la place que lui vaut son importance, c'est-à-dire l'intérêt qu'elle suscite parmi le public.

Voici, à titre purement documentaire, une nomenclature à peu près complète, croyons-nous, des diverses parties ou rubriques d'un journal :

1. Dernière heure (informations).
2. Bulletin du jour, éditorial, article de fond.
3. Politique étrangère (correspondances des divers pays).
4. Politique fédérale.
5. Politique cantonale.
6. Tribune libre (la boîte aux lettres).
7. Revue de la presse (a. suisse — b. étrangère).
8. Chronique électorale.
9. Feuilleton (roman).
10. Chronique littéraire (courrier des lettres).
11. Questions spéciales (aviation, navigation, etc.).
12. Chronique militaire.
13. Faits divers.
14. Nécrologie et avis mortuaires en dernière page.
15. Les sports (comptes rendus, articles de fond et nouvelles particulières).

16. Questions sociales.
17. Nouvelles religieuses (la vie religieuse).
18. Automobilisme (mérite une rubrique spéciale, vu son développement).
19. Page économique et financière, avec les cours des changes et des valeurs.
20. Théâtres, cinémas et concerts (programme).
21. Radio (chroniques et programmes).
22. Accidents.
23. Chronique scientifique.
24. Partie humoristique, anecdotes.
25. La mode (la page de la femme).
26. Le bulletin quotidien (au jour le jour, la vie du monde, etc.).
27. La chronique des sociétés locales ou régionales (convocations).
28. Les communiqués.
29. Questions techniques.

Cette simple nomenclature montre la prodigieuse diversité d'un journal de grande information. Elle prouve également que la préparation, chaque jour, d'un quotidien constitue en réalité une tâche ardue, étant donné que rien ne doit être oublié et surtout que le journaliste est constamment limité dans le temps : le journal doit être prêt au tirage à une heure rigoureusement exacte ; les trains n'attendent pas, la poste non plus et les abonnés encore moins. Ainsi qu'un homme du métier l'affirmait, c'est une lutte constante contre la montre qui, inexorablement, avance.

Des esprits férus de chiffres ont établi quantitativement le contenu d'un journal. C'est là un travail puéril à notre avis, car rien n'est plus sujet à variation que les rubriques des journaux. Il suffit de rappeler qu'en cas de gros événements, la partie consacrée aux informations empiètera sur les autres rubriques et sera logiquement la plus étendue. Elle le sera moins en période calme. Il est vrai que la situation politique actuelle ne donne plus de répit aux journalistes et que ces périodes d'accalmie sont de plus en plus courtes, sinon un souvenir qu'on se remémore avec un soupir. En outre, suivant le genre du journal, telle rubrique sera mise en vedette, tandis qu'une autre sera laissée de côté. Un journal d'information aura généralement un pourcentage élevé de sa place consacré aux nouvelles, tandis qu'une feuille exclusivement régionale limitera probablement cette partie, pour s'étendre en revanche sur les faits de la contrée.

Selon une statistique citée par Meyer¹, portant sur trente grands journaux allemands (13 de Berlin et 17 de province) et dressée par Skollosa, dans la *Zeitschrift für die gesamten Staatswissenschaften* (Bd. 66), avant l'avènement du national-socialisme au pouvoir, la répartition était la suivante en Allemagne : 1. bourse 21,39 % — 2. politique intérieure 9,31 % — 3. partie récréative 6,29 % — 4. nouvelles de politique étrangère 5,28 % — 5. crimes, accidents, scandales 4,81 % — 6. faits divers (chronique locale) 4,51 % — 7. sports et chasse — 8. sciences — 9. éditoriaux sur la politique intérieure — 10. spectacles — 11. beaux-arts — 12. informations présentant une utilité générale — 13. récits de voyage, etc. Depuis le chiffre 7, le pourcentage est inférieur, pour chaque rubrique à 3. En moyenne, la partie rédactionnelle occupe le 65,62 % de la place et les annonces le 34,38 %.

D'autre part, une enquête dont fait mention Böhm (*Das Internationale Zeitungswesen*, Berlin-Leipzig 1934) révèle que de 1899 à 1923, aux Etats-Unis, la proportion des éditoriaux a diminué de 67 %, celle des lettres d'abonnés de 84 % et celle des mondanités de 66 %. Par contre, l'emplacement des informations générales a augmenté de 1 %, des informations financières de 4 %, des nouvelles étrangères de 9 %, des sports de 47 % et des nouvelles sensationnelles (crimes, enlèvements, scandales, etc.) de 58 % ! Signe des temps ! La partie consacrée aux annonces, dans le même laps de temps, accuse une augmentation de 47 % et celle concernant les photographies de 84 %.

Les tendances de la presse européenne et suisse en particulier sont à peu près identiques. La rubrique économique, la page sportive, les informations, sont en augmentation constante, quant à la place qu'on leur réserve. En revanche, encore que l'intérêt du public s'y attache, les informations sensationnelles n'ont pas pris le développement que l'on note en Amérique du Nord.

L'INFORMATION

L'information constitue la partie essentielle du journal, sa principale raison d'être. C'est elle qui a donné naissance au journal. Son importance a augmenté parallèlement au développement de l'humanité. L'historique de l'information c'est, somme toute, celle du journal lui-même. C'est sur

¹ Dr Arno MEYER. *Die Organisation des Nachrichtendienstes der Presse* (Berlin 1928).

la valeur — le nombre aussi — des informations que généralement le public juge le journal. Aussi, tout bon directeur de quotidien améliore-t-il en premier lieu ses services d'information.

Notre tâche n'est pas de faire l'historique de l'information, pas plus que d'analyser en détail le rôle et l'importance de celle-ci. Les études abondent à ce propos, de sorte que nous n'aborderons que certains points.

A l'époque romaine déjà, les *Acta Diurna* relataient les principaux faits de l'activité publique, les délibérations du Sénat, les assemblées populaires sur le Forum, les hauts faits d'armes, etc. Ces *Acta Diurna* — inscriptions faites sur des stèles — rapportaient également des faits divers ayant trait en particulier aux jeux de cirque et aux fêtes publiques.

Puis vint la nouvelle manuscrite dont les origines sont fort obscures. Peut-être remontent-elles aux XI^e et XII^e siècles. L'invention de l'imprimerie donna naissance à la nouvelle imprimée et marqua le début d'une nouvelle ère pour l'information. C'est à l'époque de la Renaissance qu'apparurent les premiers journaux. A cette époque, les nouvelles se rapportaient spécialement au commerce, aux prix des denrées et aux perspectives de récoltes en particulier. Des services réguliers de messagers étaient organisés entre les grands centres d'affaires, comme Bruges, Venise, Paris, Nuremberg, Augsbourg, où régnaient les Fugger, etc.

Selon Salomon (*Geschichte des deutschen Zeitungswesen* Bd. I), une nouvelle parvenait en cinq jours, à l'époque de la Renaissance, de Cologne à Anvers, en vingt, de Venise à Nuremberg.

Jusqu'au XIX^e siècle, les nouvelles parvenaient toutes à destination par malle-poste. C'est le télégraphe qui va enfin permettre l'organisation d'un service rapide d'informations et satisfaire ainsi aux exigences d'un public déjà avide d'être tenu au courant des faits survenant sur le continent, au même degré que le lecteur du XX^e siècle désire connaître les principaux événements des autres parties du globe terrestre.

En même temps sont fondées les grandes agences d'information : Havas en 1835, pour la France, Reuter en 1850 pour la Grande-Bretagne, Wolff en 1849 pour l'Allemagne et, plus tard, Associated Press pour les Etats-Unis.

En Suisse, ce n'est qu'au début de 1895 que fut fondée une agence d'information spécifiquement nationale. Le champ était libre jusqu'alors pour les agences étrangères. Celles-ci, tout en ayant un rayon d'action relativement limité suivant la structure linguistique du pays, se livraient

une concurrence acharnée pour former l'opinion publique de notre patrie.

Certaines personnalités éminentes, ayant une claire notion des nécessités nationales, fondèrent alors l'Agence Télégraphique Suisse. Cette dernière est une société par actions. Ses statuts spécifient que son but est « l'organisation et l'exploitation d'un service d'informations répondant aux besoins de la presse suisse ». La majeure partie des actions appartient à des éditeurs de journaux.

Jusqu'en 1914, toutes les informations parvenaient à l'A. T. S. par poste, téléphone et télégraphe. De 1914 à 1918, le service téléphonique avec l'étranger fut complètement suspendu, de sorte que le télégraphe reprit l'importance qu'il avait primitivement et qui lui valut alors — en 1895 — de voir son nom figurer dans l'appellation de l'Agence. Pendant la guerre, celle-ci redevint ainsi véritablement une « agence télégraphique ».

Puis vint la télégraphie sans fil. L'A. T. S., soucieuse de disposer d'un service d'informations toujours plus rapide, soutint l'initiative prise par la Société anglaise Marconi et s'intéressa à la fondation de la Société Suisse Marconi, devenue par la suite la « Radio-Suisse S. A. ».

La téléphonie sans fil vint compléter l'ensemble du système de transmission des informations.

Pour le moment, la télégraphie et la téléphonie sans fil ne sont utilisées que pour certains services d'informations entre agences, du fait que les nouvelles transmises par ces deux moyens ne sont pas encore suffisamment protégées.

A l'heure actuelle, la transmission se fait entre grandes villes au moyen d'un nouvel appareil : le téléscripateur ou « ticker », sorte de machine électrique automatique écrivant à distance. C'est ainsi que le texte passé par l'Agence Havas à Paris est écrit instantanément sur l'appareil enregistreur de l'A. T. S., à Berne. Celle-ci, à son tour, utilise un autre appareil téléscripateur pour passer les informations à certains journaux.

Il existe deux sortes d'appareils téléscripateurs : avec fil et sans fil. L'A. T. S. utilise les deux systèmes.

Les journaux, outre les agences, ont des correspondants attitrés dans la plupart des centres de leur propre canton, puis dans les principales cités suisses et enfin, pour les grands organes, dans les capitales européennes et d'outre-mer les plus importantes.

Une autre source d'information est constituée par les correspondants bénévoles dont il convient parfois de se méfier, car ceux-ci ont, en certaines occasions, un souci plus que relatif de l'objectivité.

Enfin, le journal a ses propres rédacteurs qui vont, eux aussi, à la chasse aux nouvelles.

Pour terminer ce bref aperçu, relevons que toute nouvelle, pour être publiée, doit :

- a) être susceptible d'éveiller l'intérêt du lecteur ;
- b) être récente et inédite. C'est là, semble-t-il, une vérité de La Palice. Bien des journaux cependant n'en tiennent pas suffisamment compte ;
- c) si elle a trait à un fait lointain, présenter un certain rapport avec l'actualité.

En résumé, la valeur intrinsèque d'une nouvelle est en proportion directe de l'intérêt immédiat qu'elle présente pour le lecteur et de la rapidité avec laquelle elle a été transmise. Cette rapidité joue un rôle primordial dans un service d'informations. Aujourd'hui, c'est même une question de minute, à cause de la concurrence qui règne dans ce domaine comme dans tous les autres champs d'activité de l'homme.

b) *La partie politique :*

Son importance découle de la vie politique du pays et celle-ci étant très active, cette partie est sans contredit de premier ordre quant au rôle qu'elle joue. N'oublions pas en outre que la plupart des journaux suisses sont des journaux d'opinion et que les feuilles absolument neutres consacrent elles aussi de nombreuses colonnes à la vie publique cantonale et fédérale. Cette constatation s'explique par deux faits : premièrement, la structure politique de la Suisse qui se superpose en trois stades : communal, cantonal et fédéral ; secondement, la situation géographique de la Suisse. Placée en plein centre de l'Europe, au milieu de quatre Etats dont le rôle, en politique internationale et à des degrés divers, est de toute première importance, la Suisse ne saurait se désintéresser de ce qui se passe autour d'elle. Le lecteur de notre pays veut être renseigné exactement, cela d'autant plus que par sa langue, la culture qu'il a reçue, il est souvent en communion d'idée étroite avec l'un ou l'autre des pays voisins. D'autre part, le Suisse, grand électeur s'il en fut, voue naturellement un intérêt particulier à la politique intérieure. Chaque grand journal a son correspondant attitré au Palais fédéral et pendant la session des Cham-

bres, la chronique parlementaire est toujours lue avidement. Un lecteur, qui n'éprouve pas une sympathie spéciale pour le parlementarisme, nous a même affirmé un jour qu'il était plus intéressant de lire une chronique parlementaire, relatant une séance, que d'assister en personne à celle-ci. La chronique parlementaire a établi la renommée de plusieurs journalistes dont l'un, grâce à son style alerte, émaillé de remarques judicieuses ou ironiques, fut baptisé un jour du titre de « prince des chroniqueurs parlementaires ».

La polémique, si l'on attribue à ce mot son sens absolument véritable, est un art à peu près inconnu chez nous. Il est vrai que notre mentalité ne saurait concevoir, à notre usage, un style à la Léon Daudet, encore que les lecteurs fidèles de celui-ci soient fort nombreux en pays romand. Le mot d'Adrien Hébrard à ses rédacteurs du *Temps* : « Messieurs, soyez ennuyeux ! » inspire parfois, semble-t-il, la presse suisse, ou plutôt certains journaux où l'on est trop enclin à considérer comme sérieux et objectif un article dépourvu de finesse ou d'ironie. En Suisse, les polémistes sont cependant trop peu nombreux pour que l'on puisse affirmer que le genre a véritablement pris racine chez nous. Par ailleurs, il suffit d'une attaque un peu vive et mettant en cause directement une personnalité pour que s'ensuive chez nous un procès de presse. Aussi, les termes de tout article, visant qui que ce soit, sont-ils toujours mesurés et si, parfois, ils dépassent le ton auquel nous sommes habitués, c'est en période électorale où la sévérité se relâche quelque peu et c'est naturel. Qui veut la fin veut les moyens, surtout en politique. Le lecteur suisse n'aime donc pas, dans l'ensemble, la polémique, notamment celui de Suisse allemande. C'est à Genève qu'elle se manifeste véritablement encore, actionnée qu'elle est là-bas par l'esprit frondeur des habitants et la violence des luttes politiques qui s'y déroulent.

L'éditorial ou bulletin quotidien constitue une rubrique de première importance dans notre pays. Celle-ci est fort prisée du public qui souvent juge un journal exclusivement par la qualité de ses bulletins du jour. C'est un genre qui prit naissance en Angleterre, pour s'acclimater ensuite en France, grâce, entre autres, à Magnard, du *Figaro* qui acquit une telle renommée en la matière, qu'on disait même le « Magnard » pour désigner l'éditorial ou article de fond. On a généralement établi une discrimination entre ces deux expressions. Or, à notre avis, elle a, somme toute, perdu sa raison d'être étant donné que l'éditorial ne s'applique plus uniquement

aux questions politiques à l'ordre du jour, mais à tous les problèmes d'un intérêt général.

L'éditorial est un article d'une longueur variable et qui expose les vues d'un journal sur un fait d'actualité suisse ou étranger. Il est généralement plus bref que l'article de fond et ne paraît pas tous les jours régulièrement. Editorial et article de fond commentent donc les événements du jour et sont revêtus, au bas, de la signature de l'auteur, de ses initiales ou du nom du journal (ce dernier cas est excessivement rare en Suisse), à moins qu'on n'y trouve aucune indication. C'est en l'occurrence le cas du fameux bulletin du jour du *Temps* qui reflète les vues du Quai d'Orsay et n'est rédigé qu'après qu'aient été fixées les grandes lignes à suivre au cours d'un conseil de rédaction qui se tient quotidiennement. L'éditorial doit constamment s'inspirer de la doctrine que suit le journal ou des idées du parti auquel celui-ci se rattache. Il se trouve en première page, généralement en première colonne et, exceptionnellement, quand les circonstances le justifient, imprimé en caractères spéciaux. Pris dans leur ensemble, les éditoriaux ou articles de fond des journaux romands sont moins longs que ceux des journaux de Suisse allemande. Il n'est pas rare, en effet, de trouver chez nos voisins d'outre-Sarine des articles de fond qui couvrent presque entièrement la première page, notamment dans la *Neue Zürcher Zeitung* (numéro du dimanche, par exemple). En Suisse romande, la limite d'une colonne et demie est rarement dépassée et même, dans les journaux absolument neutres et plus particulièrement dans les feuilles d'avis, on ne va pas au delà de quarante lignes. L'éditorial de la grande presse suisse est, à de rares exceptions près, rédigé avec un grand souci de documentation comme de clarté. Moins brillant que celui de la presse française, qui parfois s'attache plus à la forme qu'au fond, il n'en a pas, en général, avouons-le, le brio, l'ironie et la saveur. Mais, on ne saurait lui dénier une grande qualité : l'objectivité. En politique étrangère, la liberté de jugement est certes plus grande qu'en matière de politique intérieure où la doctrine du parti limite souvent les propres idées de l'auteur. Pays neutre, la Suisse considère la politique étrangère des puissances d'un œil plus objectif que ce n'est le cas pour les autres pays. La presse de ceux-ci doit avant tout défendre le point de vue national dans les grandes questions à l'ordre du jour et nul ne saurait le lui reprocher, La Suisse, rarement intéressée directement dans ces problèmes, est mieux à même de juger le point de vue de chacune des parties en présence. On

l'a vu pendant la guerre, quoique relativement, puisque les sympathies de chacune des parties de notre pays donnaient parfois le ton des articles pendant cette période de prospérité pour le journalisme.

c) *La chronique locale :*

Dans les grandes agglomérations, c'est souvent de cette rubrique que dépend le succès d'un journal. Le grand public — et c'est naturel — désire être parfaitement renseigné sur la vie locale et notamment sur les faits et gestes de ses édiles. L'intérêt qu'il attache à cette rubrique est encore accru par l'idée qu'il connaît « de visu » les gens et les choses dont on parle. Aussi, la prudence est-elle de rigueur pour cette partie du journal. Une erreur de coup d'œil, de jugement ou autre, ne saurait ici rester sans réponse et si elle concerne une personne, la réponse rectificative ne tarde pas. Point n'est besoin de souligner que c'est dans ce domaine que la polémique se donne le plus libre cours. Un journal pourra se permettre maintes appréciations erronées en matière de politique internationale, cela ne tire généralement pas à conséquence. Il n'en est pas de même pour la chronique locale. Aussi celle-ci est-elle d'une grande pondération.

La chronique judiciaire peut être rattachée à la rubrique locale, pour autant qu'il s'agisse de comptes rendus des tribunaux locaux. Quel que soit l'enjeu des débats, que ceux-ci se déroulent devant le juge de paix ou devant la cour d'assises, c'est toujours une rubrique fort prisée. Le lecteur se passionne entre autres pour les débats du tribunal de police, où sont jugés les délits les plus divers, allant de l'état d'ébriété à l'excès de vitesse d'un automobiliste. On connaît le succès justifié que remportent en France certains chroniqueurs judiciaires — où l'ironie la plus amère ou la plus sensible s'allie à la notation du détail piquant — par leurs articles, qu'il s'agisse d'un grand procès d'assises ou d'un simple délit relevant d'une Chambre correctionnelle quelconque. En Suisse, certains journaux, romands notamment, ont parfaitement su discerner la mine d'or qu'est la chronique judiciaire et publient maintenant de savoureux comptes rendus des tribunaux. En Suisse allemande, le tribunal de simple police n'a que rarement les honneurs de la chronique et si tel est le cas, le compte rendu se borne à l'énumération des faits, sans cette dose de fantaisie et de raillerie propre à l'esprit français. Les journaux neutres sont parfois plus friands de cette matière que les feuilles purement politiques, notamment en France.

Le registre de l'état-civil (qui ne le lit ?) et les observations météorologiques sont encore à ranger dans la partie locale et il est inutile d'insister sur le fait qu'aucun journal ne commettrait l'erreur de renoncer à ces deux éléments d'informations, sources de la conversation quotidienne d'un grand nombre de personnes.

Autre partie importante : la tribune libre ou la « boîte aux lettres » où se déversent, si l'on peut dire, toutes les colères des lecteurs, toutes les passions politiques ou partisans, à côté de simples remarques sur le mauvais état d'un chemin, l'horaire défectueux des tramways ou la différence du prix des fruits entre deux cités. Lire la tribune libre, c'est se livrer à une étude psychologique qui nous permettra de comprendre bien des aspects de la mentalité humaine ou tout au moins de saisir le caractère des habitants d'une localité. Relevons qu'à l'époque actuelle, cette tribune libre (appelons-la ainsi) permet à nombre de lecteurs de donner leur opinion sur les grands problèmes d'ordre politique, économique ou social à l'ordre du jour. Elle contribue fortement, ainsi, à mieux sceller l'attachement que peut éprouver un lecteur pour son journal.

d) *La partie littéraire :*

Par cette expression, assez vague, nous nous en rendons compte, nous entendons, en gros, toutes les rubriques où les questions de forme et de style jouent un rôle au moins égal au fond même.

On peut diviser cette partie en deux autres :

1) la partie critique (Meinungsteil) comprenant les diverses critiques ou chroniques littéraires, artistiques, scientifiques ;

2) la partie récréative (Unterhaltungsteil) qui englobe le roman-feuilleton, les contes et nouvelles, les reportages, les échos, etc.

Cette classification, empressons-nous de l'ajouter, n'a rien d'absolu, car il est extrêmement difficile de ranger rationnellement ce que contient un journal.

La première partie, la critique proprement dite, semble être l'apanage de la grande presse qui lui doit, dans bien des cas, une bonne part de son succès. C'est un genre difficile où la spécialisation est de rigueur, si l'on ne veut pas s'exposer à de cruelles déconvenues, faute d'autorité suffisante. C'est aussi, hélas, une partie où n'importe qui écrit sur n'importe quoi, pourvu que l'article soit fait. Pourtant, le temps n'est plus où, selon M. Robert de Jouvenel « Marioni, directeur du *Petit journal* faisait

faire par des hommes modestes des articles sans prétention, afin de mettre les gens simples au courant de choses susceptibles de les intéresser. On se gaussa fort de ce qu'il avait ainsi fondé le premier journal des concierges. Cette ironie — poursuit M. de Jouvenel — est injuste à nos yeux. Il n'est pas vain d'instruire les concierges dans une démocratie où les concierges représentent un beaucoup plus grand nombre de suffrages que les agrégés de science. » Aujourd'hui, l'état de l'instruction exige un minimum de connaissances pour rédiger un article de vulgarisation.

Chez nous, la critique est généralement le fait des grands journaux qui, régulièrement, publient des articles sur les nouveaux livres, sur l'histoire littéraire ou sur les grands courants de la littérature contemporaine. D'autres journaux, de seconde importance, se contentent de reproduire, assez rarement d'ailleurs, des articles précédemment parus. Il est bien évident qu'un journal qui s'adresse à une élite consacrera beaucoup plus de place à cette rubrique qu'un journal régional ou politique avant tout. Cependant, force nous est de constater que la critique littéraire est assez délaissée chez nous, quelques journaux mis à part. Faut-il voir dans ce fait une des causes du succès que rencontrent en Suisse romande les hebdomadaires français ? Il est probable également que le goût du grand public ne se porte pas dans ce domaine. En effet, toutes les revues littéraires romandes ont constamment dû lutter contre l'apathie du public ; aucune n'a prospéré longtemps. Elles se sont éteintes ou ne font que vivoter.

Il en est de même du reportage qui est presque inconnu en Suisse. Existe-t-il même véritablement des journalistes qui soient véritablement spécialisés dans cette matière ? Reconnaissons franchement qu'il y a là une lacune à combler. Des progrès ont cependant été réalisés et le plébiscite sarrois, tout récemment, a fait l'objet de plusieurs commentaires intéressants dans divers journaux romands et suisses allemands. C'est aussi un « genre » qui coûte très cher et que seuls peuvent se permettre les grands de ce monde. De plus, l'exiguïté du territoire helvétique et le calme qui règne chez nous ne sont pas de nature à le favoriser. Le reportage a fait le succès de nombre de journaux et il tendrait même à supplanter, dans certains, la rubrique de la littérature et de la science notamment. Le danger, c'est que le reportage ne s'abaisse au niveau du journalisme sensationnel de certaine presse d'Europe ou d'Amérique où tout est bon, pourvu que les goûts, parfois plus que mélangés, du public soient satisfaits. Un reportage bien fait est encore chose rare et un vrai reporter doit

être doublé d'un bon écrivain, comme le fut Albert Londres, comme le sont Henri Béraud, Andrée Viollis ou Georges Oudard, pour ne citer que ceux-là. En cas de gros événements, un reportage doit servir de complément aux informations. C'est même là son véritable but.

On pourrait presque affirmer qu'en Suisse les grands reportages sont remplacés par les chroniques historiques. Celles-ci abondent dans nos journaux et, à vrai dire, il n'y a qu'à s'en féliciter. Ces chroniques ont assuré le succès de plusieurs de nos quotidiens et non des moindres ! Ceux-ci ont parfaitement su discerner tout le parti qu'ils pouvaient tirer de l'évocation du passé de notre pays et de ceux qui nous environnent en particulier. Ces chroniques sont généralement rédigées sur un ton familier et plaisant, sans aucune afféterie de style et, dans l'ensemble, témoignent un grand souci de documentation. Certaine première page d'un des organes les plus lus de notre terre romande en offre un exemple parfait.

Sachant l'attrait que ces chroniques présentent pour le grand public, les journaux les montent en épingle et les agrémentent encore de photographies. Elles portent sur les sujets les plus divers, évocant tour à tour le séjour de Jean-Jacques à Môtiers, le passé mouvementé du Seyon, les origines du château de Valangin, les premiers chemins de fer, etc., etc.

A cette rubrique se rattache encore l'éphéméride qui indique, jour après jour, les faits importants survenus en Suisse et à l'étranger, il y a vingt, cinquante ou cent ans. Cette année-ci, l'éphéméride portait surtout sur 1914 et en juillet, août et septembre, nombreux furent les journaux qui nous rappelèrent ainsi, chaque jour, les terribles événements qui ensanglantèrent l'Europe à cette époque. Relevons enfin que le succès de la chronique historique montre combien est ancré, au cœur de tout Suisse, l'amour du passé et spécialement celui de son pays, pour ne pas dire son coin de terre. Pour la presse, il y a là, véritablement, une source inépuisable d'articles.

La chronique théâtrale et cinématographique tend à se développer de jour en jour, cela parallèlement au succès que remportent la scène et l'écran, surtout celui-ci. La critique cinématographique rencontre particulièrement la faveur du public et nombreux sont ceux qui choisissent les salles de projection uniquement en se basant sur les comptes rendus des films. D'autres, au contraire, vont d'abord au cinématographe puis, impatientement, cherchent dans le journal la critique du film vu, afin de

comparer les impressions ressenties. Tout cela, bien entendu, à la stricte condition que la critique soit libre. Dans ce domaine, de notables progrès ont été réalisés et la libre critique finit toujours par faire entendre sa voix. Il y a quelques années, malheur à qui, dans un journal, osait régulièrement critiquer les films, en laissant de côté la question réclame. Ayant fait pendant plusieurs mois la critique des films, nous eûmes personnellement l'occasion de déplorer les conditions dans lesquelles celle-ci était donnée. La véritable critique devait se lire, si l'on peut dire, entre les lignes. Cela dit sans généraliser.

Quant à la critique théâtrale, elle est moins développée et n'est donnée que dans quelques journaux paraissant dans les villes possédant un théâtre avec spectacles réguliers. De temps à autre, on peut lire des chroniques sur la vie théâtrale à Paris et c'est tout.

Disons maintenant quelques mots du feuilleton, non pas du roman-feuilleton, mais des feuilletons tels qu'on les rencontre généralement dans la presse d'outre-Sarine. Ceux-ci ne sont pas autre chose, en somme, que des chroniques d'ordre littéraire, scientifique, artistiques ou autres. Mais, comme le note le professeur Dovifat (*Zeitungswissenschaft*), ces feuilletons doivent être rédigés en quelque sorte en style journalistique; (Das gute, das beste Feuilleton ist freilich niemals Kunst, denn es trägt seine journalistische Zweckbestimmung... Jedes gutes Feuilleton hat seine begrenzte Aktualität). Autrement dit, le feuilleton fait œuvre ici de vulgarisation, ouvre des horizons au lecteur et doit présenter un certain degré d'actualité.

En Suisse romande, le feuilleton, tel que l'entendent les journaux d'outre-Sarine, a pour ainsi dire disparu. Les articles sur la matière rentrant dans le domaine du feuilleton instructif paraissent en première page ou ailleurs, mais jamais au bas, comme c'est le cas pour les journaux de Berne, Bâle, Zurich ou St-Gall.

Le feuilleton, note M. Pierre Grellet, dans une étude sur *La presse, miroir des lettres*¹, apparaît pour la première fois en 1834 chez nous. « On entendait par là, écrit-il, tout article publié avec suite au prochain numéro. Cette rubrique s'inaugure par une série d'études sur les ruines de Pompéi (dans *La Gazette de Lausanne*). Vers 1835, le feuilleton s'installe au rez-de-chaussée du journal, panaché d'articles variés, de nouvelles à la main, de récits de voyages qui se font de plus en plus fréquents.

¹ Paru dans *La Presse Suisse*, 1933.

L'apothéose napoléonienne se prépare dans les esprits; le quartier non politique du journal est tout truffé de traits anecdotiques sur la vie de l'empereur. »

Le feuilleton littéraire, en Suisse française, a fini par céder sa place au roman-feuilleton pour émigrer dans le reste du journal, en première page, entre autres, où il s'est constamment développé.

Le roman-feuilleton est lu presque exclusivement par le public féminin qui souvent en détache chaque numéro pour les conserver en liasse et les passer à d'autres amateurs de ce genre de littérature. Dans ce domaine, chaque journal choisit évidemment le roman-feuilleton susceptible de convenir au public auquel il s'adresse. Tel journal se confinerà dans la catégorie — et c'est la plus nombreuse — des Delly et des Max du Veuzit. Tel autre ne publiera que des romans d'aventures plus ou moins rocambolesques. Enfin, un troisième se spécialisera dans les romans anglais ou policiers.

Les temps ont changé et on ne saurait revenir à l'époque où Emile de Girardin pouvait annoncer, à grands coups de réclame, en lançant *La Presse*, la publication en feuilleton des *Mémoires d'un médecin* d'Alexandre Dumas, des *Paysans* de Balzac, des *Confidences* de Lamartine et, spécifie l'époux de Delphine Gay, « à l'époque réservée par l'auteur », celle des *Mémoires d'Outre-Tombe* de Chateaubriand.

Chez nous, le roman-feuilleton n'est pas lancé avec le tapage que font certains grands quotidiens de Paris qui font placarder d'énormes affiches avertissant le public qu'à telle date, X..., le génial auteur de... publiera dans le (ici le nom du journal) son nouveau roman. Plusieurs journaux ont même pris l'habitude de publier deux sinon trois romans-feuilletons simultanément, de façon que tous les goûts soient satisfaits. En Suisse, semble-t-il, les journaux d'opinion se préoccupent moins de cette rubrique que d'autres journaux lus par un public plutôt mélangé.

e) *Faits divers, échos, etc. :*

Les faits divers occupent une large place dans la presse. Ils s'attachent aux événements de second ordre, si l'on veut, mais toujours teintés de pittoresque, de détails savoureux. Ils évoquent les choses qui sortent de l'ordinaire, tout en ne présentant rien de spécifiquement sensationnel : exploits de cambrioleurs, actes individuels de courage, etc. Le rédacteur qui s'occupe des « chiens écrasés », comme on dit dans les milieux pro-

fessionnels, est précisément chargé des faits divers, c'est-à-dire rédige des informations d'importance très relative, mais néanmoins très lues par d'aucuns. Le fait divers est en effet une marchandise toujours très demandée par certain public qui, où que ce soit, attachera plus d'importance aux menus faits du jour qu'aux événements d'ordre politique. D'ailleurs, a-t-il tort? C'est dans la façon de rédiger les faits divers, de trousseur des choses banales en elles-mêmes souvent, que l'on reconnaît généralement si un débutant a du talent ou non. Il en est de même des échos qui sont à peu près ignorés en Suisse. De rares journaux en publient assez régulièrement, cependant, dans certaines rubriques où ils alternent avec les réclames d'apéritifs et de mode.

Dans son ouvrage sur le journalisme, dont nous avons déjà fait mention, M. Robert de Jouvenel écrit que les échos, qui firent le succès de l'ancien *Figaro* ont beaucoup perdu de leur importance. « Ce genre de rubrique — dit-il entre autres — ne s'accommode que difficilement de l'indulgence qui est devenue la loi de la presse. De plus, ces sortes d'informations légères veulent un public averti. Les journaux à grand tirage ne maintiennent la rubrique des échos que pour faire figurer sous ce titre de courtes informations et surtout des annonces. »

Or, il en est autrement de nos jours. Faudrait-il même en déduire que l'indulgence dont parle M. Robert de Jouvenel a disparu pour donner place à une sévérité ne laissant publier que ce qui est bien fait? Nous voudrions le croire! En ce qui concerne les échos, le succès remporté par cette rubrique dans les grands hebdomadaires parisiens a ouvert les yeux aux directeurs de quotidiens. Ceux-ci s'efforcent maintenant de donner une impulsion nouvelle à ce genre et certains organes, comme *Le Jour*, dont le lancement fut un coup de maître, en donnent régulièrement deux colonnes dans chaque numéro. Il est vrai que cette rubrique, pour être à la hauteur, commande l'engagement d'un « échetier » et c'est là un luxe que seuls les grands quotidiens peuvent se payer. En outre, la matière est certes, dans cet ordre d'idées, assez maigre en Suisse où la vie politique, et parlementaire en particulier, est d'un calme, extérieur du moins, qui contraste avec celui d'autres nations.

Disons encore quelques mots des fameuses « Sonntagsgedanken » (pensées du dimanche). Ce sont des articles de morale pratique s'inspirant plus ou moins de la doctrine chrétienne. Ils remplacent, somme toute, les chroniques quotidiennes dont le public romand est si friand.

La revue de la presse est relativement récente et paraît nous être venue de l'étranger. En Suisse allemande, elle est généralement publiée dans la partie réservée aux informations et ne constitue pas une rubrique spéciale. L'information porte alors comme titre « Pressestimmen in Paris », « Berliner Kommentare », etc. Elle provient soit des agences, soit des correspondants étrangers du journal. La revue de presse se rapporte toujours aux faits saillants du jour.

La véritable revue de presse donnée chaque jour, sur une ou plusieurs colonnes et à une place nettement déterminée, en est encore à l'état embryonnaire chez nous. Et c'est dommage! quand on songe à l'intérêt qu'il y a à transmettre tous les commentaires des journaux, à les opposer les uns aux autres pour dégager la portée véritable des faits discutés. C'est là, il est vrai, un gros travail et qui absorbe presque l'activité quotidienne d'un journaliste. Une revue complète, du moins aussi complète que possible, dispense bien des lecteurs d'acheter plusieurs journaux, sûrs qu'ils sont que tout ce qui en vaut la peine sera cité par leur feuille habituelle.

En France, les quotidiens politiques surtout ont une revue de presse qu'on peut citer en exemple, qu'il s'agisse des journaux de droite, comme *L'Action Française* ou *L'Echo de Paris* ou de gauche, tels que *Le Populaire* ou *L'Humanité*.

La revue de presse présente un si vif intérêt que certains organes se sont spécialisés dans ce domaine, comme *Lu* qui indique en manchette que ses collaborateurs lisent chaque semaine 3000 journaux. *Je suis partout* est un autre exemple du succès que rencontre cette rubrique, une bonne partie de sa matière consistant en revue de presse, classée rationnellement.

f) *Page sportive :*

Point n'est besoin d'insister sur le développement extraordinaire pris par cette rubrique depuis la fin de la guerre surtout. Il existe en Suisse quelques journaux de sports, mais à l'exception d'un seul, qui est tri-hebdomadaire, ils ne paraissent qu'une fois par semaine. Aussi le lecteur avide de sports, surtout la jeunesse, tient-il à trouver dans son quotidien des informations de ce genre. Quelques journaux n'ont pas encore réalisé cependant tout le profit qu'ils pourraient tirer de cette rubrique ou peut-être considèrent-ils celle-ci comme quantité négligeable et indigne du

véritable journalisme. Et pourtant, comment ignorer des manifestations qui attirent 10, 20, 25,000 spectateurs qui, le lendemain, se précipitent sur les journaux pour lire le compte rendu du match de foot-ball, de la course automobile ou cycliste qu'ils virent le dimanche. Le lundi, en effet, nombreux sont les journaux que le public achète exclusivement pour les résultats sportifs, de telle sorte que si l'on établissait un graphique du tirage de certains organes, on remarquerait généralement que la courbe, qui atteint son maximum au début de la semaine, a tendance à s'abaisser vers le milieu de celle-ci pour remonter vers la fin. Gageons que le fait que les sports se pratiquent surtout le samedi et le dimanche n'est pas étranger à cette constatation.

Nous n'insisterons pas sur le battage, le tam-tam fait autour de certains noms de la gent sportive. Il y a là des méthodes qui nuisent au véritable journalisme et qui ne relèvent parfois que d'une publicité de bas étage.

g) *La partie commerciale :*

La partie commerciale ou page commerciale est incontestablement une des raisons du renom d'objectivité dont jouit la grande presse de notre pays. L'activité commerciale, si diverse et si étendue, qui se déploie chez nous a sans doute contribué au développement de cette rubrique. Les renseignements d'ordre économique, commercial et financier que donnent nos journaux sont, dans l'ensemble, sûrs et surtout objectifs, cela d'autant plus que la partie commerciale n'est pas louée, affermée comme cela se pratique en France notamment.

Nous ne nous étendrons pas longuement sur cette rubrique qui a déjà fait l'objet de plusieurs études dont l'une des plus pertinentes est celle de M. A. Schütz : *Der Handelsteil der Tageszeitung* (Zurich 1922). Notons, entre autres, qu'elle forme dans certains organes un journal dans un journal. On y trouvera des articles de fond, des bulletins financiers, des enquêtes même, des chroniques des principales bourses suisses et étrangères, les cours des changes et des valeurs mobilières sur les différentes places et enfin des informations rationnellement présentées, comme celles d'ordre politique. Ces informations sont généralement présentées d'après le schéma suivant :

1) Informations sur la production (matières premières notamment) et les produits agricoles et industriels, entre autres le blé, le café, le sucre, la laine, le coton, etc.

2) Informations financières : capitaux, effets, actions, obligations, intérêts, escomptes, etc. Cours des bourses (valeurs et changes).

3) Informations diverses, notamment sur les transports (navigation, chemins de fer, fret, statistiques sur le transit).

4) Renseignements pratiques.

La partie commerciale de quelques-uns de nos journaux fait autorité non seulement dans les milieux économiques suisses, mais encore étrangers. Si l'on considère la difficulté qu'il y a à commenter objectivement un bilan ou l'atmosphère de la bourse, c'est là un fait dont notre presse peut s'enorgueillir.

h) La publicité :

Au point où elle est parvenue, on peut presque dire que la publicité constitue un genre journalistique bien à elle. A l'instar de la rédaction d'une information délicate ou d'un éditorial, celle d'une réclame importante exige certaines qualités de style puisque, plus encore que s'il s'agissait d'une nouvelle, il faut savoir frapper l'imagination du lecteur, lui donner l'envie d'acheter le produit recommandé, bref éveiller l'intérêt, car l'annonce, comme le notait Macauley, est au journal ce que la vapeur est à la machine. La rédaction d'une réclame n'exige pas seulement des qualités de style, mais encore faut-il être psychologue averti. En Suisse, la publicité, dans nombre d'organes, a atteint un niveau relativement élevé, tant artistique que technique et le tapage que l'on trouve dans certains journaux étrangers y est inconnu.

La publicité en manchette, c'est-à-dire celle qui se trouve sur le même plan que le titre, à côté de celui-ci, n'est pas pratiquée chez nous, tandis qu'elle est courante dans d'autres pays. Elle coûte naturellement fort cher, car elle est à la portée de chacun. Il est relativement rare, en outre, que l'on rencontre de la publicité cachée, c'est-à-dire qui a l'apparence d'émaner de la rédaction et généralement se lit dans les faits divers et la fameuse formule qu'on trouvait parfois dans les informations : « Malgré les soins éclairés du D^r X., le blessé a succombé... » a tendance à disparaître.

On trouve hélas, de temps à autre, des annonces disséminées dans la partie rédactionnelle. Certains journaux ne peuvent absolument pas résister à cette intrusion, en dépit des mesures prises pour y parer, entre autres

par la Société suisse des éditeurs de journaux qui a établi diverses directives à ce sujet.

La proportion entre le nombre des pages rédactionnelles et celui des pages de publicité varie considérablement. Un journal purement politique a tendance à recevoir moins de publicité qu'une feuille spécialisée dans ce domaine, mais c'est là un phénomène qui est moins marqué en Suisse qu'à l'étranger.

En période de prospérité, les journaux reçoivent nombre d'annonces et leurs recettes provenant de cette partie constituent un baromètre de la situation économique. Quand le bâtiment va, tout va, dit un vieux dicton. On pourrait dire sur le même mode, « quand les annonces vont, tout va ». Le danger, nous l'avons déjà signalé, c'est que les annonces n'empiètent petit à petit sur la partie rédactionnelle, réduite finalement à la portion congrue, ce qui risque de mécontenter les lecteurs. C'est au directeur ou au rédacteur en chef qu'il appartient d'établir une juste proportion qui n'affecte ni les recettes du journal ni les intérêts du public.

CHAPITRE XI

CONCLUSIONS GÉNÉRALES

Parvenus au terme de la présente étude, il s'agit encore de faire le point, c'est-à-dire de tirer les conclusions essentielles de ce qui précède.

Notre presse, et nul ne nous contredira sur ce fait, est bien l'émanation fidèle de toutes nos traditions. Elle est en quelque sorte la quintessence de l'esprit suisse et toutes les caractéristiques de la mentalité helvétique se retrouvent en elle à des degrés divers.

Cette honnêteté que chacun nous reconnaît est également sienne. Certes, nous n'aurons pas la naïveté de prétendre que les égoïsmes particuliers en sont constamment absents. Le pouvoir que représente la presse, en dépit de toutes les affirmations contraires, est trop considérable pour que les courants, bons ou mauvais, qui se heurtent ici-bas ne cherchent pas à mettre dans leur jeu un auxiliaire aussi précieux. Cependant les campagnes de presse, telles que l'histoire d'avant-guerre nous les a révélées, où la vénalité et la concussion furent choses courantes, sont absolument inconnues chez nous. Il ne viendra à l'idée de personne de traiter de « journal acheté » un organe connu comme étant le « porte-parole » de certains établissements ou groupements financiers. Dans un pays où l'épargne se chiffre par des milliards, il serait vraiment paradoxal que dans la voix discordante de la presse, ces établissements ou groupements n'aient pas les moyens de se faire entendre. D'autre part, certains partis ou plutôt certains éléments de partis usent parfois de méthodes plus ou moins inavouables pour arriver à leurs fins.

Ce que nous pouvons affirmer avec certitude, c'est qu'il eût été impossible en Suisse à un Dubarry, par exemple, de faire la « carrière » qui l'a mené finalement à la « Santé ». Le journaliste vénal est un type inconnu chez nous et, quoi qu'on en dise, les fonctions jouissent encore d'un prestige intact ; preuve en est la quantité de personnes qui cherchent

à s'affubler de ce titre, sans y avoir aucunement droit. Que des brebis galeuses s'introduisent parfois dans la bergerie journalistique, nul ne le contestera, mais il n'y a là aucune raison valable de condamner en bloc toute la corporation.

Il est, par ailleurs, un point sur lequel l'unanimité ne saurait faire doute : la publication des scandales politico-financiers, des affaires de mœurs et autres turpitudes humaines est loin d'être prisee chez nous comme elle l'est parfois ailleurs. Cette publication, certes, sert généralement les intérêts de l'un ou l'autre parti et, dans ce cas, on ne tient pas suffisamment compte des desiderata du public. A cet égard, le seul reproche véritablement grave qu'on puisse adresser à certains journaux, c'est que pour eux la fin justifie les moyens.

Il y a lieu de remarquer que ceux qui prêtent une oreille attentive à ces turpitudes, hélas trop fréquentes de nos jours, pourront toujours satisfaire leur curiosité en lisant certains organes étrangers. Ils constituent une minorité et, du point de vue commercial, nos journaux ne doivent pas craindre de préjudice de ce côté. Certes, il ne faut rien exagérer et une presse d'information qui passerait totalement sous silence les faits incriminés ne remplirait pas son rôle. Il faut donc qu'elle en fasse mention, mais non qu'elle les étale sous tous leurs aspects en croyant ainsi intéresser la généralité de ses lecteurs.

Autre constatation : la presse, en polémiquant continuellement, en se jetant à corps perdu dans la bataille politique quotidienne, en cherchant à attiser par tous les moyens les haines politiques, en accentuant les rivalités de tous ordres qui opposent les hommes, ne joue pas non plus un rôle qui soit dans sa mission éducatrice. Nous ne faisons pas allusion ici aux journaux qui défendent les intérêts de leur parti, mais seulement à la tendance qu'ont un ou deux organes à faire flèche de tout bois, pourvu que les passions se déchaînent.

Au point de vue technique, nous nous bornerons à relever que le journal suisse, dans son aspect extérieur, se présente sous un jour favorable, comparativement à nombre d'organes étrangers. L'impression est bonne et la qualité du papier n'a rien à envier à celle de la presse étrangère.

Dans un autre ordre d'idées, nous avons déjà souligné que les reportages sur les sujets les plus variés sont fort goûtés du public, tout en n'ignorant pas les obstacles, d'ordre financier essentiellement, qui s'opposent à cet art moderne du journalisme. Certaines feuilles reproduisent

les reportages des journaux étrangers, tandis que d'autres se lancent petit à petit dans cette voie, suivant leurs moyens pécuniaires.

Nous tenons à relever encore une tendance générale que notre presse a fort peu suivie jusqu'à présent : celle d'illustrer richement les informations. Nombre d'organes et parmi les plus importants, ne reproduisent jamais de photographies. Il y a bien une certaine indifférence du public à ce propos, mais au fond, il suffirait de réveiller son goût pour la « photographie journalistique ». Au surplus, cette indifférence, qui se transforme même en hostilité pour d'aucuns, a une cause essentielle, justifiée en maintes circonstances : la mauvaise qualité, dans bien des cas, des reproductions photographiques. Aussi, le lecteur est-il amené à préférer les clichés impeccables qu'utilisent les journaux illustrés. De plus, les photographies sont souvent présentées sans art et, combien de fois, sans un réel intérêt général. Pourtant, l'invention d'un nouveau procédé de clichage, breveté dans différents Etats, c'est-à-dire l'emploi de clichés « cellon » au lieu de clichés de métal et de zinc, représente un gros progrès technique dans le domaine des illustrations de presse. Celles-ci sont fournies aujourd'hui par l'« Illustration S. A. », société qui fut fondée en 1933, en collaboration avec l'inventeur du procédé en question, M. J. Richter de Genève.

Nous sommes arrivés actuellement à l'époque du grand reportage, et surtout, du reportage illustré. A l'heure où les fausses informations courent le monde, il est bon que les journaux publient des photographies qui, elles, ne mentent pas... à moins qu'elles ne soient truquées avec art. Inutile, en outre, d'insister sur l'influence indéniable qu'exercent les photographies en cas de « faits sensationnels ».

Enfin, et c'est là, croyons-nous, l'argument topique : la supériorité du journal sur la radiophonie par exemple, en ce qui concerne naturellement les informations, réside dans le fait que le journal, non seulement les donne « noir sur blanc » et toujours plus complètes avec commentaires encore, mais peut les accompagner de photographies qui rehaussent la valeur intrinsèque de la « matière » ainsi offerte au public. En attendant la télévision, il y a là un avantage énorme pour le papier imprimé.

Balzac a affirmé que si la presse n'existait pas, il faudrait ne pas l'inventer... Or, le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle est un mal nécessaire, indispensable même. En février 1934, au lendemain de la grève générale qui suivit, en France, les événements sanglants du 6 février,

Excelsior rappelait en ces termes l'importance que joue le journal dans la vie de chacun, du plus humble — et c'est là un titre de gloire — au plus puissant : « Chers lecteurs, disait donc *Excelsior*, avez-vous profité de cette grève pour faire votre examen de conscience? Avez-vous mesuré la place que tient un journal dans la vie moderne? Avez-vous compris l'importance d'avoir, tous les jours, cet ami, cet informateur, ce guide, ce conseiller infatigable qui vous instruit et vous simplifie l'existence? Rendez-vous plus volontiers justice à l'effort des braves gens qui, par tous les temps et dans les circonstances les plus difficiles, travaillent pour collectionner les documents vivants dont votre cerveau ne peut plus se passer? Faites-vous le tour du problème et apercevez-vous l'énorme labeur que représente la naissance quotidienne de ces feuilles que vous dévorez rapidement et rejetez ensuite avec désinvolture? »

Il est enfin une question que nous ne ferons qu'effleurer dans nos conclusions et qui pose un problème d'ordre juridique et politique maintes fois soulevé et que nous n'avons ni la compétence ni le loisir d'examiner à fond : celle de la liberté de la presse. Bornons-nous à relever que c'est là une question de vie ou de mort pour nos journaux et nous ferons nôtre ici la phrase de Clémenceau : « Il s'agit de savoir si les avantages de la liberté du bien compensent les périls de la liberté du mal. J'ai confiance dans l'esprit humain. Je crois à la liberté. » Ajoutons encore avec de Bonald que « si un Etat peut être troublé par ce que disent les journaux, il périt par ce qu'ils ne disent pas ».

Pour un peuple, la meilleure sauvegarde, ou plutôt l'une des meilleures, consiste en l'existence d'une opinion publique libre, basée sur une presse libre et bien organisée. En toute conscience, nous pouvons affirmer que la presse suisse répond à ces conditions. Cette presse, en dépit d'une existence parfois précaire, ne faillira pas à sa tâche et c'est là, à l'heure où l'incertitude domine les cœurs, une constatation de bon augure. Si les nécessités commerciales l'obligent parfois à composer, elle n'en finit par moins par accomplir sa mission nationale.

Aussi, réduire le rôle du journaliste à celui de porte-parole fidèle des instances supérieures, réduire les libertés qui lui permettent de faire toute sa tâche et juguler toutes ses initiatives sont choses impossibles à concevoir. A cet égard, l'arrêté du Conseil fédéral du 26 mars 1934, nous paraît constituer un maximum, justifié à vrai dire par les circonstances, mais que l'on ne saurait dépasser. Si de nouvelles mesures venaient encore s'ajouter

à celles-ci, elles seraient de nature à entraver singulièrement la tâche si délicate du journaliste. De tout temps, les institutions démocratiques ont eu comme corollaire logique une presse libre. Aussi, ce parallélisme serait-il rompu et au lieu d'éclairer l'opinion, les journaux l'endormiraient plutôt... *nolens volens*. Faisons confiance en cela à la commission consultative d'hommes du métier qui examinera, au préalable, tous les cas pouvant tomber sous le coup de l'arrêté du Conseil fédéral. En s'adressant aux membres du congrès de la presse catholique suisse, réunis à Fribourg, au début de décembre 1934, Mgr Besson, évêque de Lausanne, Genève et Fribourg, a parfaitement défini les limites de cette liberté : « Vous ne confondrez pas — dit-il aux journalistes — la liberté de parole avec l'injure, ni l'énergie avec la grossièreté... Vous vous efforcerez de ménager les personnes ; vous vous abstenrez de généralisations injustes, vous ne confondrez pas, dans la même réprobation, tous les membres d'un groupe ou d'un parti, si parmi ces membres, les uns sont répréhensibles, tandis que d'autres demeurent honorables. »

Le problème de la presse, dans tout le pays, revêt une importance que nul ne contestera. La liberté de pensée et d'action dont les journaux ont un besoin fondamental, s'ils veulent vivre et prospérer, peut « subir » des correctifs, mais rien de plus.

Nos autorités ont toujours admis ce point de vue. Lors du cinquantième de l'Association de la presse suisse, célébré à Zurich, le 26 août 1933, M. le Conseiller fédéral Meyer, qui fut naguère rédacteur en chef de la *Neue Zürcher Zeitung*, a posé sous son angle exact le problème de la presse et de son corollaire, la liberté, en déclarant en particulier — et c'est par ses déclarations que nous terminerons — que « l'histoire de la presse n'est pas autre chose que l'histoire de la liberté de la presse... Depuis un siècle, un esprit de tolérance réciproque a présidé aux rapports entre les pouvoirs publics et la presse, esprit de tolérance qui a laissé aux journaux une liberté d'action étendue et fait d'eux une sorte de grande puissance. Le développement de la presse est intimement lié à l'histoire de l'humanité spirituelle. Il est influencé de façon déterminante par les mouvements et facteurs sous l'égide desquels l'humanité suit librement sa voie. La propagation de l'humanisme et des idées libérales, le développement des principes démocratiques furent les forces qui ouvrirent les voies à l'épanouissement de la presse. La démocratie a besoin de celle-ci, en tant qu'agent de liaison indispensable entre les autorités et la nation...

Nous formons un petit Etat. Notre valeur, notre existence même dépendent des idées morales qui nous inspirent et des biens spirituels et matériels que nous pouvons nous créer. Aujourd'hui surtout, la mission d'une démocratie est de prouver à la face du monde que sa valeur n'a rien d'inférieur à tout autre régime, au double point de vue moral et culturel. La presse est une des institutions qui se consacrent aux valeurs spirituelles. Son niveau joue un rôle essentiel dans le prestige moral de notre pays dans le monde. »

Et M. le Conseiller fédéral Meyer de conclure que la presse suisse est digne de sa mission et qu'elle mérite la considération de tous les citoyens.

Octobre 1936.

BIBLIOGRAPHIE

- Das Buch der schweizerischen Zeitungsverleger*, Zurich 1925.
- La presse suisse*, volume édité par l'Association de la presse suisse, à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa fondation (1933).
- D^r Karl WEBER. *Die Entwicklung der politischen Presse in der Schweiz*, Lucerne 1933.
- *Die Zeitung als Objekt der Kritik*, Zurich 1928.
- Fr. MANGOLD. *Die Basler Mittwoch- und Samstag Zeitung* (1900).
- Karl J. LÜTHI. *Die Schweizer Presse einst und jetzt*, Bern 1933.
- Georges WEILL. *Le Journal*, Paris 1934.
- R. de JOUVENEL. *Le journalisme en vingt leçons*, Paris 1920.
- LOYSON-BRIDET. *Mœurs des Diurnales*. (Traité de journalisme), Paris 1918.
- DEMAISON. *Les voix de la France*, Paris 1932.
- MORIENVAL. *Les créateurs de la grande presse*, Paris 1934.
- Maurice RECLUS. *Emile de Girardin*, Paris 1934.
- Félix BONJOUR. *Souvenirs d'un journaliste*, Lausanne 1931. (2. vol.)
- LEVRAULT. *Le journalisme*, Paris, Mellottée (1930).
- Le journalisme d'aujourd'hui*, préface de Stephen Valot, Paris 1931.
- Histoire de la presse*. Numéros spéciaux du *Crapouillot*, Paris 1934.
- SURY d'APREMONT. *La presse à travers les âges*, Paris 1929.
- de BOCK. *Le journal à travers les âges*, Bruxelles 1907.
- BILLY et PIOT. *Le monde des journaux*, Paris 1924.
- BÉTHLEEM. *La presse*, Paris 1928.
- Paul GINISTY. *Anthologie du journalisme*. 2 vol., Paris 1917.
- DOVIFAT. *Zeitungswissenschaft*. 1. *Allgemeine Zeitungslehre* — 2. *Praktische Zeitungslehre*. Berlin 1931.
- BÖMER. *Das internationale Zeitungswesen*, Berlin 1934.
- STIEWE. *Das Bild als Nachricht*, Berlin 1933.

STUTTERHEIM. *Die englische Presse*, Berlin 1933.

MÜNSTER. *Jugend und Zeitung*, Berlin 1932.

JUST. *Die Presse der Sowjetunion*, Berlin 1931.

LÜDDECKE. *Die Tageszeitung als Mittel der Staatsführung*, Hambourg 1933.

MEUNIER und JESSEN. *Das deutsche Feuilleton*, Berlin 1932.

Handbuch der deutschen Tagespresse, Berlin 1932.

LEE, *History of journalism in the United States*, Boston 1923.

DRESLER. *Geschichte der italienischen Presse*, Munich 1933.

Ch. RIEBEN. *Un coup d'œil sur la presse américaine*, Lausanne 1920.

— *Le journal est-il coupable* (1922).

Dami ALDO. *Examen de conscience. — La presse romande*, Genève 1924.

MEYER. *Die Organisation des Nachrichtendienstes der Presse*, Berlin 1928.

TABLE DES MATIÈRES

Chap. I.	Considérations liminaires	9
» II.	Qu'est-ce qu'un journal?	11
» III.	La presse de chaque canton	15
» IV.	La presse et les langues	48
» V.	Les tendances politiques	51
	1. la presse radicale	53
	2. la presse conservatrice-catholique	56
	3. la presse socialiste	57
	4. la presse libérale	59
	5. la presse paysanne	60
	6. le groupe Duttweiler et le groupe libre	61
	7. la presse communiste	61
	8. les journaux neutres ou indépendants	62
» VI.	Le tirage	64
» VII.	Recettes et dépenses d'un journal	76
» VIII.	Périodicité et lieux de publication des journaux ..	85
» IX.	L'âge des journaux, le format, la mise en page et la lisibilité	89
» X.	Ce que contient le journal	97
	a) considérations générales	97
	b) la partie politique	103
	c) la chronique locale	106
	d) la partie littéraire	107
	e) faits divers, échos, etc.	111
	f) page sportive	113
	g) la partie commerciale	114
	h) la publicité	115
» XI.	Conclusions générales	117
Bibliographie		123

